



Edition en partie originale — [illegible]

Coll. spéc

Portrait et 8 figures

par FRAGONARD fils

Exemplaire en grand papier vélin

avec 1°/ Les figures avant la lettre

2°/ Les eaux-fortes (rares)

COHEN (c 192) estime en 1880 un exemplaire de cette œuvre, en reliure courante, de 800 à 1000 francs, soit plus de 4000 à 5000 nouveaux francs !

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE GRÉCOURT.

A PARIS,

Chez { CHAIGNIEAU aîné, imp.-lib., rue de Chartres, n°. 343.
DEVAUX, libraire, même rue, n°. 382. }



Dupin Sculp.



ŒUVRES
COMPLÈTES
DE GRÉCOURT,

ENRICHIES DE GRAVURES;

NOUVELLE ÉDITION,

Soigneusement corrigée, et augmentée d'un grand nombre de PIÈCES qui n'avaient jamais été imprimées.

TOME PREMIER.



A PARIS,

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU, AINÉ.

L'AN Ve. [1796.]



PHILOTANUS,

POËME.

PHILOTANUS,

POËME.

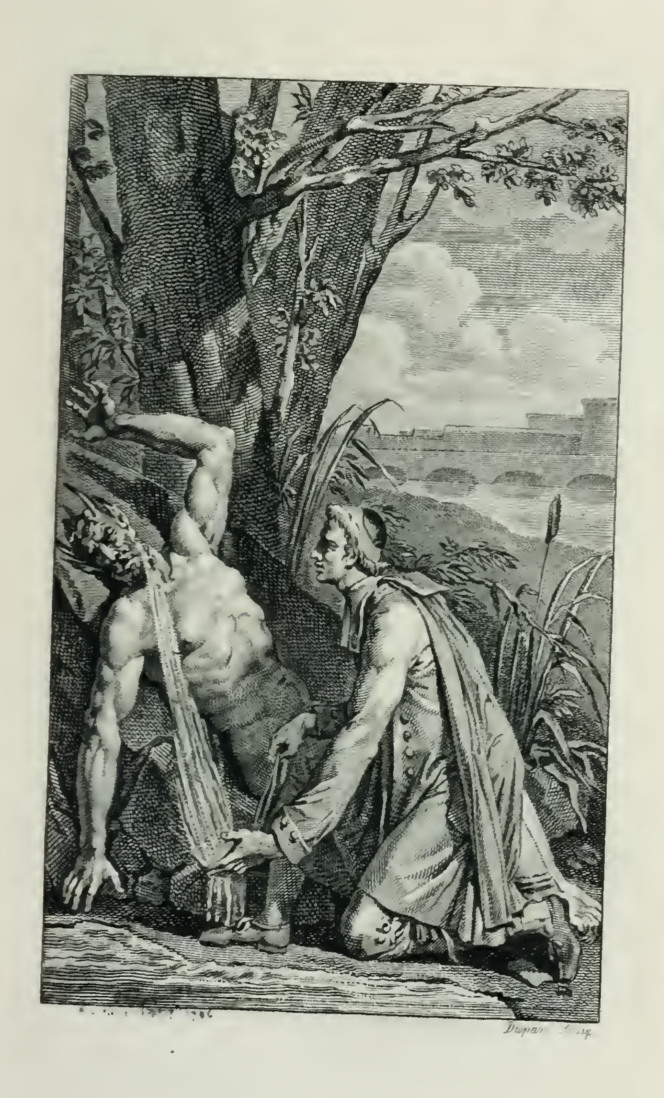
CES jours passés, regagnant mon manoir,
Je vis de loin quelque chose de noir
Le long d'un bois. Je m'avance, j'approche,
Et j'apperçois une double main croche,
Queue en trompette, ergots, cornes aussi.
Oh ! vertubleu, qu'est-ce donc que ceci ?
C'étoit un diable, et, ce qui doit paraître
Plus rare encore, un diable au pied d'un hêtre,
Qui, fatigué, dormait de tout son cœur.
Sortons d'ici, me dis-je, avec honneur,
Et l'enchaînons, si cela se peut faire.
Heureusement j'avais un scapulaire
Et le cordon de monsieur Saint-François;
Je fis sur lui de grands signes de croix:
Puis à genoux doucement je lui passe
Mon ligament; de crainte qu'il ne casse,
Le mets en double, et glisse un nœud coulant
A chaque pied. Ensuite réveillant
Le malin corps, malgré son sortilége,
Il sentit bien qu'il était pris au piége.
 Qui fut bien sot? Ce fut notre démon.
Pardon, monsieur, s'écria-t-il, pardon....
Point de quartier. Avant que je te quitte,
Faut, s'il te plaît, que je fouille et visite

En tes papiers; et ce n'est pas le tout:
Je veux savoir de l'un à l'autre bout
D'UNIGENIT (1) le monstrueux mystère;
Tous les démons ont part à cette affaire....
Las! j'en suis un, mais ne sais ce que c'est:
De près ni loin je n'y prends intérêt....
Nous allons voir.... Une large fontaine
Bordait le bois, qu'eau bénite soudaine
Je baptisai, moyennant certains mots
Pris du Missel; puis par ses longs ergots,
Entortillés de la sainte ficelle,
Je l'attirai jusques au bord d'icelle......
La vois-tu bien cette eau, double menteur?
Tu vas, sur l'heure, en être potateur,
Si vérité claire, nette et précise,
Sur chaque chef, ne me fait lâcher prise.
Pour essayer quel en sera l'effet,
Çà, commençons par t'en donner un jet.
Eh! non, monsieur, j'en connais la puissance;
Et puisqu'il faut, pour avoir délivrance,
Avouer tout, différez d'un instant
Cette boisson, et vous serez content.....
Très-volontiers; mais dépêche donc vîte:
Seul, avec toi, je ferais mauvais gîte.

(1) *Unigenit* pour *unigenitus*. C'est le nom qu'on donne à la fameuse bulle du pape Clément XI, commençant par ces mots : *Unigenitus Dei filius*, etc. Le fils unique de Dieu, etc. par laquelle est condamné le Nouveau-Testament du P. QUESNEL.



J. Pelicier Sculpst. 1796



Dis-moi d'abord, sans interruption,
Ton nom, ton âge et ta condition.....
PHILOTANUS (1) est mon nom. Pour mon âge,
J'avais (2) trente ans, quelque peu d'avantage,
Lorsqu'Henri quatre, avec un fer subtil,
Fut mis à mort : combien cela fait-il?
Je conduisais le natif d'Angoulême.
Ce ne fut lui, le lourdaud, c'est moi-même
Qui fis le coup; à la société,
Coup qui plut tant, que depuis n'ont été
Meurtres, poisons, affaires d'importance
Que n'ait commis, à mon expérience,
L'ordre nouveau, compagnon de Jésus....
J'entends cela, père PHILOTANUS,
Qu'appellerai quelquefois PHILOPODE,
Quand ce dernier me sera plus commode;
(Car Philopode, ou bien Philotanus,
En bon français, c'est jus vert, ou vert jus.)
Quant à présent, ton interrogatoire
Ne doit rouler sur la trop longue histoire
Des trahisons, meurtres, forfaits divers,
Dont, par toi, l'ordre a rempli l'univers :
Un siècle entier ne pourrait te suffire,
Si tu voulais les conter et déduire.

(1) *Philotanus*, nom composé du grec *Philos* aimant, et du mot latin *Anus*, qui s'entend, et se dit même en français.

(2) C'est l'âge de Ravaillac, angoumois.

Il ne s'agit à présent que d'un trait,
C'est de QUESNEL ; raconte-moi le fait
De point en point : il est tout à ta gloire.
Parle, j'écoute, ou voilà de quoi boire...
PASQUIER QUESNEL, prêtre berullien (1),
Est, me dit-il, un dangereux vaurien,
Qui s'avisa d'abandonner sa plume
À composer un horrible volume,
Plein de propos et de réflexions
Qui détruisaient toutes les passions,
Rendaient l'homme humble, ennemi de lui-même,
Et dépendant de cet ordre suprême,
Qui des élus fixa le juste choix.
Ce livre, enflé des plus sévères loix,
Montrait combien la route est difficile
Qui mène au ciel en suivant l'Évangile.
Plus, sur la grace, il suivait pas à pas
Les deux docteurs, AUGUSTIN et THOMAS ;
Et foudroyant l'école relâchée,
De nos erreurs découvrait la nichée.
Pharisiens, traîtres, bourreaux, Judas,
Plus enragés, plus méchans n'étaient pas,
Qu'en cet écrit il dit que nous le sommes,
Lorsqu'en douceur nous sauvons tous les hommes.
Le chien de livre ! Ah ! je ne l'eus pas lu,
Que m'écriai : Pères, tout est perdu.

(1) C'est-à-dire prêtre de l'Oratoire, société établie en France par le cardinal de Berulle.

C'est fait de nous, et notre compagnie
Est pour jamais vilipendée, honnie.
Que dira-t-on méshui de (1) Molina,
De (2) Lessius, Escobar, Diana?
Adieu, vous dis (3), morale tambourine.
De Molina la flatteuse doctrine

(1) *Louis Molina* est l'auteur du Systême sur la Grace, enseigné par les jésuites : c'est de son nom que sont appelés *molinistes* tous les partisans de la société.

(2) *Leonard Lessius*, confrère de Molina, répandait en Flandres la même doctrine que Molina semait en Portugal. On accuse aussi Lessius d'être un de ceux qui ajustent la morale aux passions. On dit la même chose d'Escobar, jésuite célèbre, qui a compilé et rédigé en un corps toute cette morale, contre laquelle les jansénistes, ou ceux de leur parti, ont tant crié, quoique la plupart n'en pratiquent point d'autre. C'est au sujet de cette doctrine, que Despréaux fit ce couplet :

Si Bourdaloue, un peu sévère,
Nous dit : Craignez la volupté;
Escobar, lui dit-on, mon père,
Nous la permet pour la santé.

Diana n'était pas jésuite; mais il était si fort uni de sentiment avec les RR. PP. qu'il avait autant d'autorité chez eux, que s'il avait eu l'honneur d'être de leur société.

(3) Le P. *Tambourin* s'est rendu célèbre par ses opinions. Les jansénistes les appellent relâchées, commodes : ceux de son parti les appellent raisonnables.

Est à vau-l'eau. Non, le (1) furet Paschal
Ne nous fit onc tant de tort, tant de mal;
Ni des Arnauld (2) la famille acharnée,
Comme serpens sur une ame damnée;
Ni (3) Port-Royal, ni l'Université,
Qu'en fait QUESNEL à la société.
Je haranguai deux heures de la sorte;
Nos révérends avaient la gueule morte.
Les uns tout haut, et les autres tout bas,
Ne répondaient que par de grands hélas!

(1) C'est *Blaise Paschal*, un des plus beaux et des plus grands génies du règne de Louis XIV. Philotanus l'appelle *Furet*, à cause de toutes les découvertes qu'il faisait si adroitement dans les livres et dans les sentimens des jésuites, comme on peut le voir par les Lettres Provinciales.

(2) On entend par-là les principaux des sociétés, tant régulières que séculières de Port-Royal, qui étaient tous fils de l'avocat Arnaud, si connu par le fameux plaidoyer qu'il fit contre les jésuites pour l'université de Paris en 1594; Antoine Arnauld, Arnauld d'Andilli, Arnauld de Luzancy, Arnauld de Pompone, sans compter toutes les dames Arnauld qui étaient religieuses à Port-Royal.

(3) Quoique la famille de M. Arnauld composât la plus grande partie de la société de Port-Royal, il y avait plusieurs autres habiles gens qui en étaient, ou qui passaient pour en être. Tels étaient M. le Maitre, ses frères, MM. de Saci, de Saint-Elme, de Valmont, de Saint-Glain, de Sainte-Marthe, Nicole, le Nain, Saint-Gilles, etc.

Mais à l'instant, en serviteur fidele,
Je ranimai mon courage et mon zele.
Allons, enfans, nous verrons-nous flétrir
Sans nous venger? Il faut vaincre ou mourir.
Jusques au bout, lâche est celui qui cede;
Le mal est fait, ne songeons qu'au remede.
Donnez-moi donc votre approbation :
Je prends sur moi cette commission;
Et comme alors tout le monde s'écrie
Qu'avec plaisir, de notre compagnie
On me remet les intérêts en main,
Au même instant je me mets en chemin.
Vite en Espagne, en France, dans l'Europe,
En vrai lutin me voilà qui galope,
Et vais semant par-tout dans l'univers,
Que le QUESNEL est un livre pervers;
Que chaque mot contient une hérésie;
Que de Luther la doctrine choisie
S'y trouve enclose, et celle de Baius (1);
Qu'autant vaudrait lire Jansenius;
Que, sous un air de piété profonde,
Il désespere et damne tout le monde;
Que, selon lui, l'homme nécessité
Vit en esclave, et n'a rien mérité

(1) *Baïus* était docteur de Louvain, et c'est, pour ainsi dire, le prédécesseur de Jansénius. Les papes Pie V et Grégoire XIII condamnerent la doctrine de Baïus.

En bien faisant; que notre libre arbitre,
Ce don du ciel, n'est au plus qu'un vain titre
Pour le plus juste et le plus criminel;
Qu'il fait par-tout du crime originel
Un éléphant, un hydre à mille têtes;
Qu'il parle mal du dimanche et des fêtes;
Qu'à notre mort la grace ne viendra,
Quoiqu'appelée; enfin, et cætera.
Tant répétai, qu'à force de le dire,
Beaucoup de gens qui ne savaient pas lire
Crurent QUESNEL un hérétique, un fou,
Qui méritait courir le loup garou;
Un imposteur, un âne, un hypocrite.
Puis à Paris, sous l'habit de jésuite,
Je confessais; et les plus gros péchés
Passaient d'abord, hormis d'être entichés
Du quesnélisme; auquel cas pénitence
Pendant six mois se donnait d'importance:
Si fallait-il remettre entre mes mains
Ledit auteur, et l'on était des saints.
Après cela, l'ame désabusée
Montait au ciel droit comme une fusée;
Insinuant que le père éternel
Pardonnait tout, hormis d'aimer QUESNEL.
Pour les savans j'avais des artifices
Beaucoup meilleurs. De tous les bénéfices
J'étais, en cour, le seul dispensateur.
Ah! voyez donc comme aucun sectateur

De l'Oratoire approchait de la liste!
S'il s'y fourrait : Sire, il est janséniste.
C'en était fait, crac.... mon docteur rayé,
D'un' je n'ai pu s'en retournait payé.
Aussi quelqu'un desirait-il la mître,
Ou l'évêché, d'abord sur ce chapitre
Je le mettais, l'interrogeant à fond :
S'il chancelait, ou qu'il fît un faux-bond,
En répondant à toutes mes demandes,
De son vivant n'entrait dans nos légendes.
Mais, sous ma main, quand tombait un butor,
Je le grimpais au sommet du Thabor;
Et, lui montrant ma puissance et ma gloire,
Je lui disais : Abbé, veux-tu me croire?
Je te ferai bientôt un grand prélat,
Voire irais-tu jusqu'au cardinalat,
Si j'étais sûr que ta reconnaissance
Te tînt toujours dans une obéissance
Aveugle et prompte à mes ordres sacrés.
Or, je voudrais, sur prêtres et curés
L'empire avoir, et, dans ton diocèse,
Être le maître; et, suivant cette thèse,
Tu ne serais que mon simple commis,
Bien jouissant des revenus promis,
Roulant en prince; au surplus n'ayant cure
Que des honneurs dus à la prélature;
Car pour les mœurs, la morale et la foi,
Dans ton troupeau je veux donner la loi.

Ça donc, abbé, serez-vous un bon frère?
Oui, sur mon dieu, mon très-révérend père,
Répondait-il; vous pouvez bien compter
Que je suis prêt à tout exécuter,
Pour courre sus, et suivre à toute outrance
Les ennemis de votre révérence.
O les pendarts! qu'ils auront de revers!
Dans mon clergé, non plus que des chiens verts,
N'en souffrirai, si tant est qu'il vous plaise
Me faire évêque, et me mettre à mon aise....
Tu parles d'or; mais pour montrer comment
Tu t'y prendras pour tenir ton serment,
Cours à la chasse; avant que pâques vienne,
De ces QUESNEL rapporte-moi centaine,
Tous confisqués. Tel Saül autrefois
Dit à David : Michol est à ton choix;
Mais ne l'auras, qu'avant tu ne t'apprêtes
A m'apporter de Philistins cent têtes.
Tu vois le prix, consulte ton amour.
Ainsi parlais-je aux aboyans de cour....
J'approuvai fort son gentil épisode :
Courage, dis-je, achevons, Philopode.....
Je poursuis donc : c'est par de tels appâts
Que je gagnai les trois quarts des prélats,
N'ignorant point que l'intérêt les guide;
D'autant plus que, pour les tenir en bride,
Leur promettais bénéfice meilleur
A l'avenir, s'ils montraient de l'ardeur

A m'extirper jusqu'à la moindre trace
Tant de QUESNEL que de toute sa race,
Et s'ils m'aidaient à sortir d'embarras.
Ils y tâchaient, et n'étaient point ingrats,
Les bonnes gens; mais, malgré leurs menées,
Et de cachet les lettres déchaînées,
Exils, prisons, barbares traitemens,
Renouvelés pendant plus de trente ans;
Malgré d'enfer les plus noires manœuvres,
QUESNEL, brillant au milieu de ses œuvres,
Se soutenait : quatorze éditions
Furent le fruit des persécutions.
Ventre-saint-gris! le désespoir, la rage
Me possédaient. Que faire davantage?
Je suis à bout. Oh! oh! de par saint Marc,
Je vois encore une corde à mon arc,
Dis-je à moi-même; après quoi, j'abandonne
A son destin le livre et la personne.
Partons donc vîte, et passons promptement
De-là les monts. Peut-être que Clément
Sera bon prince, et de son escarcelle
Pourrons tirer quelque bulle nouvelle.
J'arrive à Rome, et chez les cardinaux
Sème en entrant quantité de jauneaux,
Persuadé que la plus belle entrée
Se fait toujours par la porte dorée,
Et sûr d'ailleurs de n'être point exclus
En leur disant : Je suis PHILOTANUS,

Pour vous servir. En effet, dans ma manche,
J'en mis plusieurs, à charge de revanche.
Par ces patrons au pape présenté,
Comme l'agent de la société,
Au pied du trône, honorable séance
Me fut donnée; et, de mon éloquence
Développant les plus subtils ressorts,
Pour bien parler je fis tous mes efforts:
Silence fait, ainsi donc commençai-je.
Archi saint-père, un livre sacrilége,
Depuis trente ans en France répandu,
Mériterait d'être enfin confondu
Par une bulle; et notre compagnie
Est pour jamais à Rome trop unie,
Pour endurer plus long-temps un auteur,
Qui de vos droits est le perturbateur.
Des libertés, dont l'abusif usage
N'a d'autre but que le libertinage,
Vont, par QUESNEL, ôter de votre main
Le grand pouvoir du pontife romain.
En vain direz : Je vous excommunie.
Insolemment il répondra : Je nie
Votre anathême, attendu mon devoir,
Qui me fait blanc, quand vous me faites noir.
Ce fol auteur, en termes explicites,
Du Vatican veut régler les limites,
Et volontiers coignerait sur vos doigts,
Quand vous touchez au temporel des rois.

Le menu peuple, en lisant l'Écriture,
Voudra régler sa foi sur sa lecture.
Puis il dira : Nous n'avons pas besoin
D'aller chercher l'Évangile si loin;
Nous le savons, sans recourir au pape.
Aller à Rome! Hé! fi! c'est une attrape;
Il nous suffit, pour arriver à Dieu,
De pratiquer ce que dit saint Matthieu.
A ce discours, que dites-vous, saint-père?
Ne doit-il pas armer votre colère,
Et vous forcer, pour une bonne fois,
A fulminer, et soutenir vos droits?
Je le sens bien, répliqua Clément onze
En larmoyant, et n'ai le cœur de bronze,
Lorsque je vois régner de tels abus.
Mais, faut souffrir, père Philotanus.
C'est hasarder que de faire une bulle,
Et je crains bien qu'en France, sans scrupule,
Mon nom flétri, mes sentimens bernés,
On la renvoie avec un pied de nez....
Ne craignez rien : j'ai parole absolue
Du grand Louis; l'affaire est résolue
Entre nous deux. Je dispose à mon gré
De son esprit, par le moyen sacré
Du tribunal, où, quand je le confesse,
J'en obtiens tout, pour peu que je le presse.
Si vous doutez de ma sincérité,
Je me fais fort qu'à votre sainteté

Il écrira lettre formelle et vive,
Pour vous prier que cette bulle arrive,
Et vous jurer qu'à son premier aspect
Elle sera reçue avec respect.....
En ce cas-là, dit-il, c'est autre chose.....
Mais, très-saint-père, une petite clause
Doit, s'il vous plaît, entrer dans le marché
Par mon avis le roi s'est relâché,
Abandonnant son plus beau privilége;
De son côté, faut-il que le saint-siége
Soit complaisant, et qu'il condamne aussi,
Les yeux fermés, ce qu'en ce livre-ci
Nous jugeons être à nos desseins contraire,
Tout ce qui peut, en un mot, nous déplaire,
Nous contredire, et paraître appointé
Aux sentimens de la société :
Sans quoi, néant; et vos prérogatives
Vont désormais passer pour abusives.
Consultez-vous; tenez, voilà l'extrait,
Qu'en conscience et pour le mieux j'ai fait.
Sur le grand nombre il ne faut vous débattre,
Car d'un seul mot je n'en saurais rabattre.
Dans le détail des propositions,
Peu trouverez de grandes questions;
Pour la plupart ce sont des babioles
Qui font la noise entre les deux écoles,
Des jeux de mots, des puérilités,
Dont les partis, au fond, sont entêtés.

L'amour

L'amour de Dieu, la grace et la morale
Vous causeront peut-être du scandale;
Vous aurez peur de les traiter si mal :
Mais tenez bon. Pourquoi cet animal
Avance-t-il dans son damnable livre :
« Qui n'aime Dieu n'est pas digne de vivre.
» L'homme, sans grace, est erreur et péché.
» Quand un pécheur, à son crime attaché,
» Vient à confesse, il ne faut pas l'absoudre ».
Sur ces erreurs préparez votre foudre.
Point de faiblesse; et même par hasard
Quand la morale et le dogme, ayant part
A cette bulle, y seraient en souffrance,
Vous montrerez par-là plus de puissance.
Vive, saint-père, un coup d'autorité
Pour subjuguer toute la chrétienté!
Qu'un pape est grand qui peut forcer à croire
Ce que jamais Léon, Paschal, Grégoire (1),
Ni ces fameux que l'on respecte tant,
N'auraient osé soutenir un instant!
Oh! qu'il est beau de montrer que les pères
Grecs et latins n'ont dit que des chimères;
De faire voir qu'ils n'ont rien avancé
Qui, par un bref, ne puisse être effacé!
La primauté peut-elle mieux s'étendre,
Qu'en condamnant un auteur sans l'entendre;

(1) Papes célèbres.

Qu'en déclarant qu'il est de Dieu maudit,
Sur ce qu'il n'a jamais pensé, ni dit?
Je me rendrais, dit-il, à ta loquence,
Si de l'Europe, ainsi que de la France,
Tu m'assurais : mais des autres états,
Comme du roi, le maître tu n'es pas.....
Vous moquez-vous, repartis-je au pontife?
Depuis Paris jusques vers le calife,
Point ne verrez d'indociles humains
N'accepter pas la bulle à baise-mains.
Pour le prouver, dans toute l'Italie,
Il n'est prélat qui sous vos lois ne plie;
Sont vos valets, vos coureurs, et de vous
Ils recevraient l'Alcoran à genoux.
S'il s'y trouvait des docteurs réfractaires,
Les enverriez ramer sur vos galères.
Voyons ailleurs : je puis des Allemans
Répondre encore, ainsi que des Flamans;
Le tout, pourvu que votre consistoire
N'y mette rien qui défende de boire.
En même pôt ils boiront la santé
Du beau décret de votre sainteté;
Et puis à Rome écriront pour réponse
Qu'ils ont souvent enivré votre nonce.
Ne touchant point à l'inquisition,
Les Espagnols, avec dévotion,
Prendront la bulle, et même, sans la lire,
Obligeront leurs sujets d'y souscrire.

D'ailleurs, savez que la société
En Espagne a mainte université.
Thèse à Coïmbre (1) on soutiendra sur l'heure,
Où je mettrai qu'une main supérieure,
Du pape, non, mais du dieu Sabaoth,
A cette bulle écrite mot à mot.
Les mendians, qui certes sont tous vôtres,
Crieront par-tout que le chef des apôtres
Ayant parlé, c'est un dogme divin
Qu'adorer faut, ou bien être Calvin;
Que le péché le plus irrémissible,
C'est de penser que vous êtes faillible;
Qu'un chien pourrait plutôt lune attraper
Avec les dents, qu'un pape se tromper;
Et qu'en un mot, il n'est qu'un pur athée,
Par qui la loi pût être contestée,
Ou qui prêchât que Libère (2), offusqué
Par le grand nombre, et Vigile (3) ont manqué.

(1) Ville de Portugal, et université où les jésuites dominaient. Ces PP. y ont soutenu que la bulle *Unigenitus* devait être regardée comme une règle de foi.

(2) *Libère* était évêque de Rome, dans le temps que Constance gouvernait l'empire romain. Cet empereur, qui favorisait l'arianisme, persécutait violemment ceux qui soutenaient la consubstantialité du fils. Il envoya *Libère* en exil, et ce pape n'en revint qu'après avoir signé une formule de foi conforme aux sentimens ariens.

(3) *Vigile* était pape du temps de l'empereur Justin. Son adhésion au cinquième concile lui fit des ennemis en

Tant clabaudai, tant traitai de frivole
La peur qu'avait, qu'enfin sur ma parole
Clément gagné me promit son décret.
Je ne me vis jamais si guilleret
Que j'étais lors, et je sentis mon âme
Se dilater comme un amant qui pâme.
Oh! pour le coup, détestable QUESNEL,
Nous te tenons par un bref solennel.
Incessamment on te va lire au prône;
Tu n'en auras que tout du long de l'aune.
Plume à la main, en brave consulteur,
Sans perdre temps, je tire de l'auteur
Cent-un endroits qu'habilement je tronque;
Si qu'en cent ans je le donne à quiconque
Peut mieux que moi contraindre et bistourner
Les mauvais sens que je sus leur donner.
A l'exposé Clément qui se confie,
Le met en bulle, et puis le qualifie
De trente noms (1) rassemblés en un tas,
Parmi lesquels le faux ne manque pas,

Occident : on disait qu'il avait prévariqué, et contredit la définition du concile de Chalcédoine.

(1) Les qualifications, dont parle ici *Philotanus*, sont contenues dans les paroles suivantes, qui se trouvent dans la bulle *Unigenitus*, après l'exposition des 101 propositions. « NOUS DÉCLARONS par la présente constitution, qui doit avoir son effet à perpétuité, que nous condamnons et réprouvons toutes et chacune des propositions ci-dessus rapportées, comme étant respectivement fausses, captieuses,

Le scandaleux, encor moins l'hérétique:
Bref, il versa tout ce qu'en sa boutique
Il put trouver de malédictions,
Sur le QUESNEL et ses réflexions.
C'en est donc fait, et la bulle est en forme.
Ne croyez pas qu'ensuite je m'endorme;
Car ayant dit humblement grand merci
Au bon saint-père, à mes patrons aussi,
Dispos et gai, l'UNIGENIT en poche,
Devers Paris à grands pas je m'approche.
De nos coureurs je prends le casaquin,
Barbe, pieds nus, en un mot capucin;
Et me guindant en légère calèche,
Je me nommai Timothé de la Flèche (1);

mal sonnantes, capables de blesser les oreilles pieuses; scandaleuses, pernicieuses, téméraires, injurieuses à l'église et à ses usages; outrageantes, non-seulement pour elle, mais pour les puissances séculières; séditieuses, impies, blasphématoires, suspectes d'hérésie, sentant l'hérésie, favorables aux hérétiques, aux hérésies et aux schismes; erronnées, approchantes de l'hérésie, et souvent condamnées; enfin, comme hérétiques, et comme renouvelant diverses hérésies, principalement celles qui sont contenues dans les fameuses propositions de Jansénius, prises dans le sens auquel elles ont été condamnées ».

(1) C'est lui qu'on appelait *le Courier* de la constitution. Les jésuites avaient un couvent superbe à la Flèche en Anjou. Ce couvent leur fut donné par Henri IV, en l'année 1603, lorsque ce prince les rétablit en France, d'où la

Au révérend (1) vins faire pied-de-veau;
Puis, sur-le-champ, me glissant dans sa peau,
J'envenimai jusques à ses entrailles.
Bientôt après arrivant à Versailles:
Grace au saint-père, allai-je dire au roi,
Graces à vous, graces sur-tout à moi,
Voilà la bulle; et, dans votre royaume,
Bientôt QUESNEL, plus bas qu'un vil atôme,
Berné sera, méprisé, confondu,
Mis au néant, et son livre tondu.
Mais en ceci défiez-vous, grand prince,
D'un cardinal (2), qui, d'un air doux et mince,

société avait été bannie, par arrêt du parlement, en 1594, en conséquence de l'attentat commis par Jean Chastel.

(1) Le P. *le Tellier*, confesseur de Louis XIV.

(2) *Louis-Antoine de Noailles*, archevêque de Paris, duc de Saint-Cloud, pair de France. Toute l'Europe sait avec quelle fermeté ce prélat avait toujours soutenu le Nouveau-Testament du P. QUESNEL, et résisté à la bulle qui le condamne. Ceux même qui le traitaient de schismatique étaient obligés d'avouer qu'on ne pouvait s'opposer aux volontés d'un puissant roi, ni à celles du pape, avec plus de courage, et en même temps avec plus de respect. Son acceptation de la bulle en 1727 surprit toute l'Europe; mais on répandit que c'était l'ouvrage du fameux abbé *Coüet*. On a prétendu que ce prélat était admirablement peint dans ces deux vers, qui firent exiler leur auteur, M. *de la Morliere*, docteur de Sorbonne.

Vir simplex, fortassè pius, sed præsul ineptus,
Vult, tentat, peragit plurima, pauca nihil.

Viendra bientôt, en termes patelins,
Vous enjôler de ses discours malins,
Contre la forme et le fond de la bulle,
Et tournera le pape en ridicule.
Traitez-le-moi comme un petit mignon,
Plus ignorant qu'un prêtre d'Avignon.
Ce prélat sait; mais, dans ses séminaires,
Il n'a jamais rien lu que les Saints-Pères.
Ce dévot croit son esprit bien paré,
D'avoir blanchi sous le texte sacré,
Et d'avoir mis dans sa cervelle en pile
L'amas confus de maint et maint concile.
Peste du sot! il est bien question,
Et de lecture, et d'érudition!
Il est pieux, me dit-on; les apôtres
Ne vivaient pas plus saintement... A d'autres!
Il s'agit bien encore de ses mœurs!
Clément s'en rit, et moi-même; d'ailleurs
Le peuple outré, qui jamais n'examine,
D'un seul coup d'œil, canonise, à la mine;
Et, fort souvent, à des riens attaché,
Il sanctifie ou damne à bon marché....
C'est un grand saint; il n'a point de perruque,
Point d'amourette.... Il est peut-être eunuque....
Il a grand soin de régler sa maison....
Donc il est saint. La plaisante raison!

Bon homme, assez dévot, sot théologien,
Il veut, tente, conclut bien des choses, peu, rien.

J'appelle un saint, SIRE, en titre d'office,
Un cardinal qui sait rendre justice
Aux lois du pape, et qui, sans balancer,
Reçoit l'arrêt qu'il vient de prononcer.
Jamais ne fut sainteté ni science
Qui valût tant que cette obéissance.
D'ailleurs ce livre, aujourd'hui supprimé,
A par son ordre été réimprimé.
La bulle, hélas ! serait bien mal lotie,
S'il en était le juge et la partie.
Il est encore un certain vieux (1) sournois,
Grand chicaneur, qui, mieux qu'en hibernois,
Disputerait en fine scholastique;
Savant, barbare et rusé politique,
Lorsque de Rote il était auditeur :
Avec Clément, depuis son bienfaiteur,
Il eut souvent mainte querelle et prise
Touchant les droits que prétend votre église.
Cet archevêque au pape veut du mal
De n'avoir pas été fait cardinal;

(1) *Isoré d'Herbault*, archevêque de Tours, mort dans le mois de juillet 1716. Cet archevêque était un des plus zélés anti-constitutionnaires. Lorsqu'il était à Rome auditeur de Rote, le pape, qui n'était pour lors que cardinal, lui ayant dit un jour que, si jamais il était pape, il ne tarderait guère à détruire les prétendus droits de l'église gallicane, ce prélat lui répondit : Je serai peut-être alors quelque chose dans l'église de France, et vous me trouverez en votre chemin pour les défendre.

Et, pour venger sa tête et sa doctrine,
Avec fureur il cabale, il fulmine
Contre la bulle : et maintenant c'est lui
Qui de QUESNEL est le plus ferme appui.
De cette clique il en est trois ou quatre
Qu'au premier jour faut envoyer s'ébattre
En leur province, où chacun dans son coin
Pourra, s'il veut, nous aboyer de loin.
Bientôt après je ferai l'assemblée
De mes prélats, où la bulle d'emblée
Sera reçue, et puis s'écrieront tous :
Clément le Saint pense et croit comme nous.
Par ce moyen, cette bulle acceptée,
IN ÆTERNUM sera chose arrétée,
Un dogme exprès, un article de foi.
 C'est bien pensé, me répondit le roi;
Achève donc. Sur mon pouvoir suprême
Tu peux compter, et je te mets à même:
Verser ne faut en un si beau chemin....
 Non pas ferai ; car dès le lendemain
Lettres j'écris aux prélats de ma clique,
Où nettement ma volonté j'explique,
A ce sujet ; de leur soumission
Demandant acte et bonne caution.
Que s'ils montraient toute l'exactitude
A m'obéir, signes de gratitude
Pleuvraient sur eux, du moins sur leurs neveux....
On répondit au-delà de mes vœux.

Donc à Paris, en pompeux équipages,
A cinq laquais, sans compter les deux pages,
Vinrent bientôt joindre l'archevêché
Mes prélats pleins d'un discours tout mâché :
D'ambition et d'orgueil le plus ample,
Devant les yeux avaient un bel exemple;
Car rassemblés, tout bas pensait chacun.
Tel que je vois n'a pas le sens commun,
Petit Chafouin (1), qui toujours les dents grince;
Et cependant bénéfice de prince
Est pour cet homme, et l'écarlate aussi.
Par quel moyen a-t-il donc réussi ?
C'est en montrant aversion extrême
Contre QUESNEL. J'en veux faire de même,
Et mériter d'avoir le chef couvert
D'un chapeau rouge à la place d'un vert.
A leurs desirs j'attachais la fusée,
Et leur tenais toujours l'ame embrasée
Par l'amour-propre. Enfin ce fut alors
Que, présidant aux évêques en corps,
Après six mois passés en préambule,
Aveuglément ils reçurent la bulle
Avec respect; quelques-uns seulement,
Sans mon aveu, firent un mandement,
Dont se moqua le reste du synode....
En cet endroit arrêtons, Philopode;

(1) Le cardinal de Bissy, évêque de Meaux, abbé de Saint-Germain-des-Prés.

Dans ces six mois qui se sont écoulés,
Ne vit-on point rixes ni démêlés?
Ne parla-t-on dans toute la séance,
Que des repas de la belle éminence (1)?
  Pardonnez-moi; la proposition
Sur le délai de l'absolution
Fit un grand bruit..... Je le savais bien, traître,
Et ne conçois comment tu fus le maître,
Sur ce point-là, de leur fermer les yeux....
  Je fis si bien, qu'enfin victorieux
Je me rendis. De trop grande importance
L'affaire était : aussi la remontrance
De nos docteurs ne fut d'aucun pouvoir,
Non plus que celle au sujet du devoir.
  Savez-vous bien que ce délai sévère,
Si rigoureux aux pécheurs qu'on diffère,
Est un abus, dont la société
Serait la dupe? Et son autorité,
Qui doit un jour dominer tout le monde,
Dans ses desseins deviendrait inféconde,
Si tout péché dans la confession
Ne trouvait pas prompte rémission?
Comment cela?.... Comment? C'est le mystère,
Le fin du fin, et le nœud de l'affaire.
N'en parlons plus.... Ho! ho! mon bel ami.
Tu voudrais donc n'avouer qu'à demi?

(1) Le feu cardinal de Rohan, qui était aussi beau que Bellarmin était savant.

Allons, de l'eau.... Zeste, d'une flaquée,
Avec ma main, sur sa joue appliquée,
Je lui fis faire un cri, mais dame, un cri !
Dans le moment j'en fus presque marri :
Car l'eau bouillant sur sa face enflammée,
Nous obombra d'une épaisse fumée.
Cela fit pst.... Par la sembleu ! j'eus peur
Que l'eau n'allât consumer l'orateur ;
Mais à l'instant je revis sa peau bise.
En voudrais-tu d'une seconde prise ?....
Non, s'il vous plaît ; la paix : écoutez bien.
Je vous promets que je n'omettrai rien.
L'ordre où je suis est une compagnie
Vers un seul but constamment réunie ;
Et ce but est, par des moyens divers,
De conquérir à la fin l'univers.
Ce beau projet est notre unique vice :
Nous lui faisons un entier sacrifice
De tout le reste ; et cette ambition
La place tient de toute passion.
Dans nos maisons nous faisons maigre chère,
Et notre vie, au fond, est très-austère.
Le recteur n'est commode ni benin :
Nous renonçons au sexe féminin ;
Et si par fois nous tâtons d'un jeune homme,
C'est seulement pour nous unir à Rome.
Point d'amitié qui se rapporte à nous ;
Mais, espions l'un de l'autre jaloux,

Nous travaillons ensemble fort et ferme
Pour parvenir, à la fin, au grand terme:
Esclaves vils d'un général romain,
Qui tient nos cœurs et tout l'ordre en sa main.
Par cet aveu vous concevez, sans doute,
Que confesser est la plus sure route
Pour obtenir un empire absolu.
Par ce moyen tout nous est dévolu,
Et nous puisons dans chaque conscience
Tout ce qui peut nous donner connaissance
De certains faits qui nous sont les garans
De l'amitié des petits et des grands.
Car, lorsqu'on sait à fond l'état de l'ame,
On est reçu chez monsieur, chez madame,
A bras ouverts, parce qu'adroitement
On applaudit à leur déréglement.
Si, par exemple, un époux à confesse
Vient s'accuser d'avoir une maîtresse,
Ou qu'une épouse, en terme équivalent,
S'accuse aussi d'avoir quelque galant,
Je suis au fait du train de leur ménage.
Pour accorder ce petit tripotage,
Le lendemain je vais les visiter,
Et volontiers je me fais écouter,
En déclamant contre la jalousie;
En fait de mœurs, je l'appelle hérésie:
L'usage, dis-je, et la saine raison
En font connaître aisément le poison.

Lorsqu'on est né pour vivre deux ensemble,
De part et d'autre on devrait, ce me semble,
Ne croire rien que ce qui fait plaisir.
Souvent de crime un innocent desir
Est soupçonné : la paix tranquille et libre
Dans la maison doit tenir l'équilibre;
C'est le moyen de tous chagrins bannir,
Et le plus sûr pour faire revenir
Celui des deux qui voudrait se soustraire
Aux lois d'hymen.... O l'agréable père!
Pensent nos gens; que j'aime ses discours!
A lui je veux me confesser toujours.
  Ainsi du riche à la fortune immense
Je fais la cour, j'approuve sa dépense;
Au tribunal, s'il m'a dit que son bien
Etait volé, chez lui je n'en crois rien :
Mais je me sers de son secret pour être
Son confident, et devenir son maître.
Ainsi, de tous subtils adulateurs,
Adroitement nous captivons les cœurs.
Par-là, régnant dans toutes les familles,
Nous engageons pères, mères et filles,
Garçons aussi, servantes et valets,
A nous chérir et bénir nos filets.
  Mais de QUESNEL la doctrine infernale,
A notre empire insultante et fatale,
Par sa rigueur nous mettait aux abois;
Car aux pécheurs faisant porter le poids

De leurs péchés, avant de les absoudre,
Tous nos desseins il réduisait en poudre.
Qu'arrivait-il de ces austérités?
Nos tribunaux avilis, désertés,
Vides restaient. Ces pécheurs ridicules
S'enveloppaient au milieu des scrupules;
Et resserrant tous leurs forfaits cachés,
Sans notre aveu s'y tenaient attachés.
Ils aimaient mieux ensevelir leurs crimes,
Que d'un délai se rendre les victimes.
Jeunes garçons, tout au plus, quelquefois
Venaient encor nous conter leurs exploits.
Du reste un tas de dévotes femelles
Nous ennuyaient de pures bagatelles.
Forte habitude avaient-elles au cœur:
Rien ne pouvait les guérir de la peur
D'une remise; et, gardant le silence,
Chacun restait dans son indépendance.
  Mais aujourd'hui, notre UNIGENITUS,
Par sa censure abroge cet abus.
Le sacrement, jadis de pénitence,
Va devenir simple réminiscence
De ses péchés, devoir extérieur
D'un pénitent pour son supérieur,
Cérémonie artistement trouvée
Pour tout savoir, et, donnant main-levée
Des crimes noirs, nous faire autant d'amis
Et de sujets, que de pécheurs soumis.

Le fier délai, la honteuse remise,
Seront bientôt bannis hors de l'église;
Et les pécheurs, aux heures de loisir,
Du tribunal se feront un plaisir.
Il était donc de grande conséquence
Que l'assemblée approuvât la sentence,
Qui déclarait d'hérésie entiché
Tout confesseur ennemi du péché;
Tout janséniste à long visage blême,
Qui les relaps menace d'anathême,
Et veut qu'on soit hors de l'occasion,
Avant d'avoir son absolution.
Mais reprenons le fil de notre histoire :
Mes chers prélats, attachés à ma gloire,
Surent si bien soutenir mon parti,
Qu'en aucun chef je n'eus le démenti.
On disait bien : Que le pape s'explique;
Mais à cela j'avais bonne réplique,
En leur disant : Un pape sur ce point
S'explique assez, en ne s'expliquant point.
C'est IN PETTO qu'il retient sa doctrine :
Ce qu'on ignore, il faut qu'on le devine;
Et ce qui sort de dessous son bonnet,
Sans commentaire, est toujours clair et net.
Je crois bientôt qu'on veut sur la sellette
Saint Pierre asseoir, et là qu'il interprète
De certains sens qu'il a mis tout exprès!
Point n'entendez? Eh bien! courez après.

Ainsi,

Ainsi, feignant de me mettre en colère,
Je les calmais ou je les faisais taire ;
Tant qu'à la fin le bon père Clément
Eut, et le roi, parfait contentement.
Ravi j'étais, et transporté de joie,
Jusques au bout d'avoir suivi ma proie,
Quand magistrats s'en vinrent, sans raison,
Avec Clément faire comparaison.
Siége à Paris un sénat de druïdes,
Qui, pour des riens, dressent des pyramides (1),
Et qui, depuis un petit accident (2),

(1) Le parlement de Paris, après l'attentat commis par Jean Chastel sur la personne de Henri IV, fit (par arrêt du 10 janvier 1595) raser la maison de ce malheureux, et ériger en sa place une pyramide avec des inscriptions, qu'on retrouve dans *Sauval* et ailleurs.

(2) C'est l'attentat dont il est parlé dans la note précédente. Par l'arrêt qui condamne Jean Chastel au supplice, il fut ordonné que les jésuites, corrupteurs de la jeunesse, perturbateurs du repos public, ennemis du roi et de l'état, videraient, dans trois jours après la signification de l'arrêt, Paris et les autres villes et lieux où étaient leurs colléges, et, quinzaine après, le royaume ; sous peine, où ils y seraient trouvés, ledit terme passé, d'être punis comme criminels et coupables du crime de lèse-majesté.

Par le même arrêt, il fut fait défense à tous sujets du roi d'envoyer des écoliers aux colléges de ladite société, qui sont hors du royaume, pour y être instruits, sous la même peine dudit crime de lèse-majesté.

Et par arrêt du 7 janvier 1595, le même parlement

Contre notre ordre ont toujours une dent.
Ces fiers robins ont mis dans leur cervelle,
Que du royaume ils avaient la tutelle,
Parce qu'ils sont docteurs en droit canon;
Et dans la chambre assis en rang d'oignon,
Plus refrognés que d'antiques satrapes,
Si voudraient-ils lutter contre les papes.
Ces vieux renards, pleins de prétentions,
Crurent pouvoir, par leurs restrictions,
Mettre à l'abri de leurs longues soutanes
Ces libertés qu'ils nomment gallicanes;
Prétendant qu'eux, avec les gens du roi,
Pouvaient restreindre un article de foi.
Au grand regret de tout bon catholique,
Nous vîmes donc un jugement laïque (1)

condamna le R. P. *Jean Guignard*, prêtre du collége de Clermont, à faire amende honorable, nu en chemise, la corde au cou, devant la principale église de Paris, et ensuite conduit à la place de Grève, pour y être pendu et étranglé à une potence, et son corps mort brûlé et réduit en cendres; ce qui fut exécuté, au grand scandale des enfans d'Ignace.

(1) Arrêt du parlement, qui modifie les propositions qui regardent l'excommunication : « Afin que, sous prétexte » de la condamnation des propositions qui regardent cette » matière, on ne puisse jamais prétendre que, lorsqu'il » s'agit de la fidélité et de l'obéissance dues aux rois, de » la conservation des lois de l'état, et d'autres devoirs » réels et véritables, la crainte d'une excommunication » injuste puisse empêcher les sujets du roi de les remplir ».

Contre la bulle en forme prononcé.
Ah! que Louis en parut courroucé,
Quand cet arrêt vint à sa connaissance!
Mais il mourut, sans en tirer vengeance :
Il mourut lors (1) l'incomparable roi,
Et, par sa mort, mit tout en désarroi.
En cet endroit permettez que je pleure :
Notre ordre, hélas! est mort à la même heure
Que le monarque, et sont à Saint-Denis
Dans son tombeau nos pères réunis.
Car, n'est-ce pas mourir cent fois pour une,
Que voir, crédit, biens, dignités, fortune,
Tout dépérir? que d'être regardés
Comme vilains, honnis et dégradés?
Que n'oser pas paraître dans la rue,
Sans que chacun nous montre au doigt, nous hue?
Que d'être enfin réduits, dans nos maisons,
A régenter une troupe d'oisons?
Il est cassé ce gentil moule à lettre,
Qui nous servait, lorsque nous voulions mettre
A la Bastille un ennemi mutin,
Ou l'envoyer à Quimpercorentin.
Louis vivant, c'étaient nous seuls en Gaule
Qui l'Esprit-Saint (2) donnions dessus l'épaule;
Entre nos mains était toujours remis

(1) Le premier septembre 1715.

(2) Le cordon bleu que portent les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, institué par Henri III.

Le fier bâton semé de fleurs de lys (1);
Bref, nous avions toujours nos poches pleines
De bons emplois, bénéfices, aubaines.
Notre cher prince, ou plutôt notre dieu,
Il est donc mort! Il faut lui dire adieu.
Que je l'aimais! J'en étais idolâtre.
Son ame aussi, plus blanche que l'albâtre,
Sortait toujours du sacré tribunal;
Pourvu que tout passât par mon canal,
Absous était; et, par reconnaissance,
Un seul rosaire était sa pénitence.
O le bon roi! le grand roi! le saint roi!
Faut-il aussi que la mort soit pour toi!
Il est parti, dans la ferme assurance
De joindre aux saints un nouveau roi de France.
Il est au ciel; et nous, dans ces bas lieux,
Nous demeurons conspués, odieux.
S'il eût vécu quatre mois davantage,
Sa mort n'eût pas été si grand dommage;
Car, purement et simplement, le bref,
Au parlement apporté derechef,
Aurait passé; réprimandes très-vives
Auraient suivi, puis peines afflictives.
Les partisans des fausses libertés,
Des droits royaux les Français entêtés,
Bon gré, mal gré, quittant leur entreprise,
Auraient enfin souscrit à notre guise.

(1) Le bâton de maréchal de France.

Mais du monarque à peine eut-on appris
La triste mort, que voilà tout Paris,
Masque levé, qui crie et qui postule
Pour qu'au saint-père on renvoye sa bulle.
Livres en foule, avec emportement,
Font en public le procès à Clément;
D'autres, déja flétris par l'assemblée,
D'un air nouveau viennent dans la mêlée,
Qui, séduisant les badauds curieux,
Fronder leur font le pape, à qui mieux mieux.
De ces écrits l'abondance était telle,
Qu'en la province une bonne parcelle
S'en répandit; et chacun, sans danger,
Soit par la poste, ou par le messager,
En fit venir; si qu'en moins d'une année
Toute la France en fut empoisonnée.
Mes substituts, nosseigneurs les prélats,
Eurent beau faire un terrible fracas
A ce sujet, et dans leurs diocèses
Bulle afficher, on traita de fadaises
Leurs mandemens; chapitres et curés,
Prestolets, clercs, et même gens cloîtrés,
Formant ensemble une commune attaque,
Tous au saint-père avaient tourné casaque.
L'effronterie encor beaucoup plus loin
Se poussa-t-elle; il n'en faut pour témoin
Que l'insolence et l'erreur indocile
Qui fit du pape appeler au concile.

Quatre d'abord (1), jetant le premier dard,
Contre Clément levèrent l'étendard,
Firent l'appel, disant que la querelle
Assemblerait l'église universelle;
Qu'en attendant tous les décrets rendus,
Les foudres prêts resteraient suspendus.
Ah! c'est ainsi que, lorsqu'on s'émancipe
Dans la croyance, écarté du principe,
De mal en pis dans l'abîme tombé,
On ne veut plus revenir à jubé.
Car au concile appeler d'une bulle,
Qu'un nom divin autorise, intitule;
D'ailleurs reçue et confirmée en corps
Par mes prélats et par ceux de dehors :
N'est-ce pas là, malgré tous les murmures,
Faire juger Dieu par les créatures?
Oh! l'hérétique est à bout, excédé,
Quand il se sert d'un pareil procédé.
Dans tous les temps, depuis l'arianisme,
Des novateurs il annonça le schisme.
Pour décrier ces appels factieux,
Aux cabarets et dans les mauvais lieux
J'allai, mettant sur chaque cheminée :
ROME A PARLÉ, L'AFFAIRE EST TERMINÉE.
Bref, tant le dis, que Rome avait parlé,

(1) MM. de Montpellier, de Boulogne, de Sénez et de Mirepoix, qui interjettèrent les premiers appel de la bulle au futur concile.

Que par ma foi j'étais égosillé.
Abandonnant aux capucins, aux carmes,
Le soin zélé de donner des alarmes,
Et menacer des foudres préparés
Les mécroyans, du vrai dogme égarés,
Je fis à Rome une seconde course,
Et demandai, pour dernière ressource,
Ou bulle, ou bref, lettre ou je ne sais quoi,
Qui pût donner un véritable effroi.
J'en tirai donc missive pastorale,
Qui foudroyait d'avance la cabale
Des appelans en termes les plus forts,
Les condamnait, tant eux que leurs consorts,
Sortis du sein de l'église romaine,
Et les livrait à l'éternelle peine
IPSO FACTO, si, voyant cet écrit,
L'UNIGENIT n'était par eux souscrit. . . . .
En beaux draps blancs tu me mets, dit le pape :
Je ne crois pas qu'un autre m'y rattrape.
Sur ta parole, hélas! j'ai trop compté,
Et je crains bien d'être décrédité,
Pour t'avoir cru; mais faut sortir d'affaire
De notre mieux... Vous en viendrez, saint-père,
A votre honneur, répondis-je à l'instant.
Je mentais bien, puisque si mécontent
En France on fut des termes de sa lettre,
Que peu de gens voulurent s'y soumettre.
Le parlement, sur l'avis du parquet,

Sut bien rabattre et Rome et son caquet :
Il censura les paroles très-dures,
Les faussetés et les grosses injures
Dont il jugea ce libelle farci.
A son instar, d'autres sénats aussi
De pur abus traitèrent les menaces
Dont il usait envers les contumaces;
Et ses arrêts dans leur style étaient tels,
Qu'ils semblaient tous seconder les appels.
Sortant aussi de sa douce indolence,
Le cardinal rompit enfin silence,
Et du grand schisme arborant le drapeau,
Plus ne pensait qu'il portait un chapeau,
Qui l'obligeait à verser goutte à goutte
Plutôt son sang que faire banqueroute
Si méchamment au dogme de la foi.
J'espérais bien qu'il demeurerait coi,
Lorsque je vis trépasser de la pierre!
Le prélat borgne (1) ennemi de saint Pierre;
Qu'ayant perdu son maître et son souffleur,
Il deviendrait dans la suite meilleur.
Je m'abusais; car son appel en forme
Est contre Rome un attentat énorme.
L'ingrat qu'il est, méconnaît par ce trait
Mille bienfaits auxquels j'ai grand regret.
   Bientôt après renforçant sa cabale,
S'émeut aussi toute la capitale;

(1) *Isoré d'Herbault*, archevêque de Tours.

Et le chapitre, imitant son pasteur,
Fit son appel en fade adulateur.
Prêtres, curés, de saint Benoît les moines,
Et d'Augustin les opulens chanoines,
A l'oratoire incorporés soudain,
Contre Clément levèrent tous la main,
En soutenant que leur cause était bonne.
  Mais que dirai-je ici de la Sorbonne?
École, hélas! qui réglait autrefois
Les sentimens des papes et des rois,
De la foi pure ardente protectrice,
Son bouclier et sa mère nourrice?
Elle a failli, cette université!
Oui, la Sorbonne, en qui la vérité
Croyait trouver un éternel asyle,
A fait aussi son appel au concile.
J'eusse donné sur-le-champ volontiers
De mes prélats, troc pour troc, les deux tiers,
Cent facultés et d'Espagne et de Flandre,
Si la Sorbonne eût voulu se déprendre.
Par son exemple, à la file entraînés,
On ne voit plus que prélats subornés;
Siéges vacans : même on voit des chapitres
Être appelans sans aucun droit ni titres,
Et plus encor de malotrus bourgeois
Joindre aux curés leur imbécille voix.
Mais ce qui plus me flatte et me console,
C est que, malgré cette savante école,

Le plus grand nombre est de notre côté :
Le témoignage en doit être écouté,
Public il est; voix divine il renferme :
C'est sur cela qu'insiste fort et ferme
Le mandement de monsieur de Soissons (1).
Je l'ai porté dans toutes les maisons,
Et j'ai tâché de séduire le monde
Par son beau style, avant qu'on y réponde :
Le tout en vain ; car en moins de deux mois
Double réplique est venue à la fois :
Un grand docteur travaille à la troisième ;
Mais mieux que lui je la ferai moi-même :
Car les extraits des évêques lointains,
Les trois quarts faux, sont l'œuvre de mes mains.
Pauvre Soissons ! C'est pourtant grand dommage
Qu'il soit tombé, ce triomphant ouvrage ;
Que son sophisme ait été démasqué,
Quoiqu'à l'abri d'un passage tronqué,
Et soutenu des règles de logique,
Dont l'art faisait mon espérance unique !
Aussi d'écrire il était bien pressé :
Bien plus que lui j'y suis intéressé ;
Car qui ne sait qu'en toute cette affaire
Ce prélat n'est qu'un auteur honoraire ?
De mes desseins me voyant débouté,
Qu'ai-je donc fait en cette extrémité ?

(1) *Languet de Gergy*, depuis archevêque de Sens.

Voilà la bulle, ai-je dit, confondue;
De mes prélats l'unité prétendue
Coulée à fond : l'universalité
Est désormais un mensonge éventé.
Mes prélats morts, adieu la gratitude
Qui les joignait à moi par habitude;
Quant à présent, n'étant maître de rien,
Je ne puis plus les flatter d'aucun bien.
Ainsi bientôt je m'attends et je compte
Que la plupart, sans remords et sans honte,
Pour rendre aussi leur temporel plus sûr,
Appelleront au concile futur.
Au seul régent la faute j'attribue :
Si de la foi son ame était imbue,
De son cher oncle il aurait surement
Suivi les pas, et la bulle autrement
Aurait tourné. Mais bornant sa puissance
A bien régler la guerre et la finance,
Il a voulu, trop indulgent, trop doux,
Se ménager et la chèvre et les choux.
Il a laissé liberté toute entière
De faire honneur, ou la nique au saint-père;
Et répétant toujours, JE VEUX LA PAIX,
Il nous mal mène et nous trouble à jamais.
Nos tribunaux déja les araignées
Ont pollué par cinq ou six lignées;
Et des sermons avec tant d'art appris
Pas un seul mot ne se prêche à Paris.

PHILIPPE (1) sait, sans qu'il y remédie,
Qu'au tribunal, comme à la comédie,
Je suis contraint de donner un billet :
La cause il est, que le sexe douillet
S'enrhume allant en voiture bourgeoise
Faire viser son absoute à Pontoise (2).
Bref, il est sûr que, s'il avait voulu,
La bulle et moi nous aurions prévalu.
Pour le punir, et venger la déroute
De tout notre ordre, en sécret on écoute
Ce qu'en mon chef je trame contre lui;
Et ce dessein n'est pas pris d'aujourd'hui.
Je vais, je viens, et je suis en campagne
Depuis six mois pour soulever l'Espagne
Contre la France; et bientôt l'on verra
Si de ce foudre il en appellera.
Je l'ai dressé, ce charmant manifeste,
Que le bon sens et tout Français déteste :
N'importe; moi, je ne recule point,
Et j'en viendrai quelque jour à mon point.

(1) Philippe, duc d'Orléans, régent.

(2) Comme il était défendu aux jésuites de confesser ni de prêcher à Paris, les confesseurs s'étaient retirés à Pontoise, dans le diocèse de Rouen, où leurs pénitens les allaient trouver. On dit que ceux qui ne pouvaient point y aller se confessaient à des capucins que les jésuites indiquaient, et qu'après avoir reçu l'absolution du capucin, on écrivait à Pontoise au véritable confesseur, pour faire rati-

Traité conclu, j'en ai signé la lettre :
Nous commençons par Philippe démettre
De sa régence, et de l'Escurial
Le feu viendra jusqu'au Palais-Royal ;
Puis enverrons le maître à Pampelune,
Où sur-le-champ finira sa fortune.
Tout cet argent dont il se croit muni
Ne tiendra pas contre un ALBERONI :
Régent mettrai de notre faciende,
Selon mon cœur, et tel que le demande
L'état présent de la société.
Le coup est proche et très-bien concerté.
Ouvriers j'ai, qui, quand ils ont en tête
Quelque dessein.... oh ! rien ne les arrête ;
Et quand bien même ils manqueraient leur coup,
Y reviendraient sans s'étonner beaucoup.
La malepeste ! un régent trop habile
Connaît notre art, et le rend inutile.
J'aime bien mieux un prince peu lettré,
Dans ses conseils par moi seul inspiré.
A Loyola sera toujours sinistre
Qui seul peut être et régent et ministre :
Rien ne pourrions apprendre à celui-ci ;
Et qui sait tout, doit nous savoir aussi.
Mais je lui garde une subtile botte :
Aussi faut voir comme diable je trotte

fier cette absolution. Mais c'est-là peut-être une mauvaise plaisanterie des jansénistes.

Pour réussir : surpris ne soyez pas
Qu'en sommeillant m'ayez trouvé si las.
Si vous voulez en savoir davantage,
Tous mes papiers j'abandonne au pillage....
Je le fouillai sur-le-champ, et les pris :
Mais ne pouvant lire dans ses écrits,
(Car à l'instant la nuit allait éclore)
Je le lâchai. Le diable court encore.

LA BIBLIOTHÈQUE
DES
DAMNÉS,
OU
LES NOUVEAUX APPELANS.

LA

LA BIBLIOTHÈQUE
DES
DAMNÉS,
OU
LES NOUVEAUX APPELANS.

CERTAINE nuit, où j'étais rêvassant,
Et dans mon chef cent choses repassant,
Il me parut qu'il sortait de mon âtre
Je ne sais quoi d'une couleur bleuâtre :
Etonnement ne fut pareil au mien.
M'étant armé du signe du chrétien,
Sur cet objet j'osai fixer ma vue;
Et j'apperçus une tête cornue,
Pieds de griffon, grouin, barbe de bouc,
Et longue queue. Oh ! dis-je, pour le coup
C'est quelque diable. Ici que vient-il faire ?
Je n'ai, me semble, avec lui nulle affaire.
Allons, courage, et ne nous troublons pas;
Interrogeons messire Satanas.
A l'aspect donc de la bête infernale,
Pour m'enhardir je pris de l'eau lustrale,
Et lui criai : Que cherches-tu, méchant ?
Suis-je des tiens ? Non, dit-il sur-le-champ :

Sans y penser, j'ai fait cette méprise,
Je cherche à faire une meilleure prise;
Gueux comme toi ne sont de mon gibier.
Je vais happer certain vieux financier,
Pendant qu'il dort; ici près il demeure,
Comme on m'a dit. Ah ! dis-je, à la bonne heure.
Eh bien! dis-moi, tout va-t-il bien là-bas?
Pas trop, dit-il : pour moi, j'en suis si las,
Que je voudrais.... Ah ! conte-moi la chose,
Pendant qu'ici tu feras quelque pause.
Je le veux bien. Jamais, dit mon cornu,
Semblable cas chez nous n'est avenu.
Or donc tu sais qu'il arriva naguère
Dans la Sicile un tremblement de terre,
Que produisit, par souterrains canaux,
Le mont Ethna, l'un de nos soupiraux.
Tu sais aussi que Palerme, en partie,
Fut dans ce choc abîmée, engloutie.
Entre autres donc, dans le gouffre profond
Fut entraîné, suivi de tout son fond,
Un gros libraire. Écrits et paperasses,
Tout vint chez nous au travers des crevasses.
On vit voler livres grands et petits,
Qui contenaient les péchés et délits
Où tombe l'homme en sa traite mortelle.
Leurs noms étaient.... Que je me les rappelle.
Oh ! je les tiens : c'étaient SANCHEZ, BAUNI,
BUSEMBAUM, ESCOBAR, SQUILATI,





del. Sculps

VILLALOBOS, GOMÈS, VERBERG, GARASSE(1),
Et cætera, tous gens de même race.
Or, tu sauras qu'en ce jour tout l'enfer
Était en paix, l'ordonnant Lucifer,
Ne sais pourquoi, non plus pour quelle fête.
Nos damnés donc voyant dessus leur tête
Dégringoler ces différens écrits,
Se mirent tous, en faisant de grands cris,
A s'en saisir. L'un attrape un GARASSE,
Et dans un coin le dévore et ressasse;
L'autre, VASQUEZ (2); celui-ci, TAMBOURIN;
Et celui-là, le CLERC DE FRANCOLIN (3).
Voilà nos gens cherchant la solitude,
Et s'enfonçant jusqu'au cou dans l'étude :
Les eussiez pris, à leurs sombres maintiens,
Pour un troupeau de docteurs carcassiens,
Cherchant entr'eux quelqu'adroite formule
Pour recevoir une mauvaise bulle.
Quand nos gens donc eurent bien feuilleté
Tout à loisir somme, livre, traité,
De tous côtés, dans le vaste Tartare,
On entendit un affreux tintamare,
Chacun criant : Quoi ! nous traiter ainsi !

(1) Casuistes de la société de Jésus, d'une morale très-relâchée, connus par les *Lettres Provinciales*, etc.

(2) Autres casuistes de la société.

(3) *Clericus romanus adversùs nimium rigorem munitus :* Le titre de ce livre, fait à Rome, suffit pour en indiquer le caractère décrié dans toutes les bonnes écoles.

Comme vauriens nous retenir ici,
Et violer tout droit, toute justice
Envers des gens qui n'ont le moindre vice !
Oh ! pour le coup nous en aurons raison,
Ayant pour nous des docteurs à foison,
Et dont un seul, dès qu'il passe pour grave,
De tout reproche en un moment nous lave,
Pouvant d'un trait de probabilité
Nous rassurer par son autorité.
Les enfans même, avec plaintes pareilles,
Se lamentaient. Le bruit vint aux oreilles
De Lucifer. Holà ; gardes, à moi :
Qu'est-ce, dit-il ? On abuse, je croi,
De ma bonté. Je donne du relâche,
Et pour retour on semble prendre à tâche
De m'étourdir. Répondez, Astarot ;
D'où vient ce bruit ? Parlez donc, maître sot.
Hélas ! hélas ! Sire, répond le garde,
En s'appuyant dessus sa hallebarde,
Penchant la tête et d'un air contristé,
C'est fait de vous ; l'enfer est révolté.
Tous les damnés voulant cesser de l'être,
Refusent net de vous avoir pour maître ;
Et le mal vient d'un libraire maudit,
Ici venu chargé de maint écrit,
Qui contenait ne sais quelle morale
Qu'ont lu nos gens : de-là la bacchanale.
Examinons ceci, dit Lucifer :

Ne jugeons point que nous n'ayons vu clair.
Le fait est neuf, et, pour en bien connaître,
Que devant moi tous viennent comparaître.
Vous, Uriel, notre greffier en chef,
Écrivez-moi de chacun le grief,
Pour que je puisse, à tête reposée,
Sur chacun d'eux déclarer ma pensée.
Chacun vient donc; et les bénéficiers,
Comme il convient, paraissent les premiers,
Tout essoufflés, soutenant avec peine
L'énorme poids de leur vaste bedaine.
Un de la troupe, après s'être essuyé,
De maints griefs charge son plaidoyé,
Disant qu'à tort on les traite en veillaques,
En les prenant pour francs simoniaques,
N'ayant jamais, pour le spirituel,
Donné d'argent; mais pour le temporel,
Ou pour induire, en faisant cette offrande,
Le collateur à donner sa prébende;
Qu'ils n'ont partant commis aucun abus,
Au jugement du savant TANNERUS (1);
Que, la façon dont on les tarabuste,
Leur paraissant visiblement injuste,
Ils font appel au futur sanhedrin,
Pour en avoir un jugement plus sain.
Tous ceux enfin qui vinrent à la file,
En se plaignant, prirent le même style.

(1) *Jean Tannerus*, jésuite allemand.

Les gens aisés, les princes et les rois,
Vinrent après, disant à haute voix
Que sans raison on les traite en coupables,
Pour n'avoir pas aidé les misérables,
Vu que, selon VASQUEZ, qu'ils ont bien lu,
Jamais chez eux ne fut de superflu.
Eh ! dirent-ils, comment veut-on qu'on fasse
Pour subvenir à l'amour, à la chasse,
A mille jeux, plaisirs et passe-temps
A notre rang toujours si fort séans ?
Un grand doit-il, ainsi que le vulgaire,
Se ressentir de l'humaine misère,
Se refuser, quoi qu'il puisse coûter,
Ce qui pourrait tant soit peu le tenter ?
Et serait-il de sa magnificence
De s'en priver, d'en plaindre la dépense ?
Non, non : eût-il chez lui tout le Pérou,
On n'entrevoit ni comment ni par où
On peut remplir le devoir de l'aumône ;
Et c'est ainsi que sagement raisonne
Le grave auteur que nous avons cité,
Qui vaut lui seul une université.
Ensuite vint la nation qui gruge.
Pour orateur elle avait pris un juge
Qui se plaignit, qu'avec bien peu d'égard
On le traitait, en dépit d'ESCOBAR (1),

(1) Qui ne connaît pas ce casuiste Ignacien si facile ? *Escobar suit un chemin de velours.*

Selon lequel une injuste sentence
Peut avoir droit à quelque récompense.
Eh! quoi ! dit-il, pour un pareil sujet,
Sans respecter ni robe ni bonnet,
Tout d'une voix ici l'on me condamne !
Non, non ; ou bien Escobar n'est qu'un âne.
Notre état veut, dit cet homme de bien,
Que nous rendions la justice pour rien :
Nous le devons ; mais non pas l'injustice.
Nous pouvons donc, sans aucun préjudice,
Ni sans aller contre le droit des gens,
Exiger, prendre et garder les présens
Faits pour le gain d'une mauvaise cause :
Et c'est ainsi que décident la chose
DIAS, BINSFELD, ESCOBAR, LESSIUS,
BUSEMBAUM, LAMAS, FILLUCIUS (1);
Plusieurs enfin qu'on vante, qu'on estime,
N'ont là-dessus qu'une voix unanime.
Comment ! morbleu ! dit un noble en entrant,
Pour un maraud je pense qu'on me prend,
De me couvrir ici d'ignominie,
Parce qu'un fat m'ayant fait avanie,
J'ai, sur-le-champ, en homme plein de cœur,
Par son trépas, réparé mon honneur !
Non : l'action est l'action d'un brave,
Et pour garant j'ai plus d'un auteur grave.

(1) Casuistes encore, ou moralistes *è gente loyoticâ.*

Plusieurs milliers, pour lui servir d'appui,
En même temps se joignirent à lui,
De Lessius rapportant maint passage,
Et citant même et le livre et la page.
Comme ils parlaient, des hommes tout perclus,
Tout disloqués, tout brisés, tout rompus,
Poussant leur voix plaintive et lamentable,
A leur état tout-à-fait convenable,
Crièrent tous : Ah ! seigneur Lucifer,
Aurez-vous donc toujours un cœur de fer ?
Reconnaissez enfin notre innocence ;
Pour nous juger, reprenez la balance.
Quoi ! n'ayant eu que d'obligeans desseins,
On nous fera passer pour assassins !
Pour être tels, alors qu'on tue un homme,
Faut espérer que l'on recevra somme,
Présent, bienfait, gratification,
Comme le prix de l'expédition,
Des soins qu'on prend et des pas qu'il faut faire ;
De l'assassin voilà le caractère.
Or, en ce rang pouvons-nous être mis,
Nous qui voulions délivrer nos amis
D'un redoutable et puissant adversaire,
En prévenant son dessein sanguinaire ?
Et se peut-il rien de plus généreux,
Que d'entreprendre un coup si hasardeux,
Sans intérêt ? N'avons-nous pas pour guides,
En ce faisant, vingt-quatre vieux druïdes,

Par Escobar placés en un monceau,
Tout vis-à-vis le trône de l'agneau (1) ?
Vraiment, dit un de la même cohorte,
Vit-on jamais maltraiter de la sorte,
Qu'ici l'on fait, un bon religieux,
Qui n'eut à cœur que l'intérêt des cieux ?
Quoi ! des méchans vilipendent notre ordre !
Et moi, voulant réprimer ce désordre,
Je m'enhardis, je prends un fer en main,
Et m'en défais, en leur perçant le sein ;
Et faut souffrir ici que l'on me grille,
Pour avoir fait semblable peccadille,
Lorsque m'absout le bon père LAYMAN,
En même temps que le docte BACAN (2) !
Sire, ce cas, dit aussitôt un autre,
Est, ce me semble, assez semblable au nôtre ;
Et le voici. Certains quidams malins
Contre ma vie ont de mauvais desseins.
Ils font si bien par leurs sourdes pratiques,
Que me voilà chargé de faits iniques ;
Pour m'opprimer, chacun donne ses soins ;
On gagne un juge, on corrompt des témoins,
Pour la plupart gens de sac et de corde :
J'ai beau crier ; pas un seul qui démorde :
Et je me vois presque au fatal moment
De voir finir mes jours honteusement.

(1) Voyez la cinquième Lettre Provinciale.
(2) Théologiens de la société.

Pour sauver donc mon honneur et ma vie,
Que fais-je, moi ? Je tue et j'expédie
Monsieur le juge, et les témoins après,
Et sors par-là de cour et de procès.
Or, revenons : quel auteur donc vous guide,
Pour appeler ce tour un homicide ?
Ce ne peut être un EMMANUEL SA,
Un TANNERUS, ni même un MOLINA (1);
Car ces docteurs, dans leur savante glose,
Sont tous pour moi, me donnent gain de cause.
Vous voyez donc que je n'ai pas grand tort
De déplorer ici mon triste sort.
Sur ce sujet comme il allait poursuivre,
Tout trébuchant comparut un homme ivre.
Or çà, dit-il, monsieur de Lucifer,
Ne s'agit point de raisonner en l'air;
Car, voyez-vous.... tenez.... je suis un homme....
Qui n'ai.... jamais.... et vous allez voir comme....
Là.... dites-moi pour une bonne fois,
Pourquoi me faire.... ici griller les doigts ?
Pour avoir bu ? Là, voit-on dans l'histoire,
Qu'aucun mortel ait pu vivre sans boire ?
Et partant donc, faut.... mais je vous entends.
M'aller d'abord parler des quatre-temps,
Puis de vigile, ensuite du carême,

(1) Célèbres docteurs de la morale aisée. Molina, qui a donné son nom aux nombreux partisans de la voie large, est le revers de Jansénius, et tout aussi connu que lui.

Qui vous décharne, et puis vous rend tout blême.
Pour cela.... Glu.... j'ai fait mes deux repas,
Et puis c'est tout.... fors qu'un peu d'hippocras
Pris le matin.... voire l'après-dînée....
Me soutenait.... pour toute la journée.
Par-ci.... par-là.... quelques pintes.... de vin,
Pour s'amuser.... avec notre voisin.
Et là-dessus.... que trouver à redire....
Sur-tout après.... ce qu'on vient de me lire ?.....
Dame !... aidez-moi... toujours ça rime en bar....
Dans.... dans Barbar... non... foin !... dans Escobar.
Réformez donc un peu votre besogne.
  Quand finira ce bélître d'ivrogne,
Dit une femme, en entrant sur les rangs ?
Qu'il ait fini j'attends depuis cent ans,
J'ai tout au plus deux petits mots à dire.
Pardonnez-moi, si je me plains, beau sire :
Je dirai donc, le tout en abrégé,
Qu'ici le sexe est bien peu ménagé,
Et tout cela pour cent badineries,
Amusemens, discours, galanteries,
Pour s'ajuster avec un peu trop d'art,
Et s'être mis ou du rouge ou du fard.
Le grand malheur que de chercher à plaire !
Oh ! je voudrais que ce fût à refaire :
Que l'on m'y mette, et l'on verra beau jeu,
Et sans scrupule, ayant vu depuis peu,
En jolis vers, le portrait de DELPHINE,

Qui par du rouge enjolivant sa mine,
Des chérubins, d'un éclat si vanté,
Selon LE MOINE, effaçait la beauté (1).
On me fait donc un trop sanglant outrage ;
Je méritais un plus heureux partage.
Je pense avoir assez sagement fait,
Pour m'embellir, d'imiter, trait pour trait,
Ces composés et de tête et de plume,
Que le bon Dieu de son esprit allume.
Voilà mon fait : l'entend sa majesté ;
D'y réfléchir elle aura la bonté.
Elle achevait, lorsque dans l'assemblée
Vint se montrer une tête pelée,
Avec un corps qui n'avait que la peau,
Et dont les ans avaient fait un cerceau.
Son œil hagard, regardant à la ronde,
Semblait vouloir dévorer tout le monde ;
Tout annonçait un infâme usurier.
Sire, dit-il, je viens vous supplier
De vouloir bien réformer la sentence,
Que contre moi, sans trop de connaissance,
On a portée. Eh ! quoi ! l'on osera
Trouver mauvais le contrat MOHATRA (2) !

(1) Voyez l'onzième Lettre Provinciale, où sont rapportés les vers du P. *le Moine.*

(2) Le contrat *Mohatra* est celui par lequel on achète des étoffes chèrement et à crédit, pour les revendre au même instant à la même personne argent comptant et à bon marché. *Voyez la huitième des Provinciales.*

A ce mot seul on vit entrer en transe
Démons, damnés et toute l'assistance.
Plus d'un lutin de peur en tressaillit,
Et Lucifer sur son trône en pâlit.
Je voudrais bien, continua l'avare,
Qu'on pût trouver quelque secret plus rare,
Pour acquérir du bien plus aisément,
En moins de temps et plus innocemment.
Innocemment, oui, oui, je le répète;
Et j'ai pour moi plus d'un docte interprète,
Ainsi que sont HURTADO, FAGUNDEZ (1),
Auxquels joignez LESSIUS, SUAREZ.
Suivant tels gens, qui jamais se dévoie?
Partant il faut que ma cause on renvoie.
  Allez, bon homme, on l'examinera,
Dit Lucifer. Qu'est-ce que j'entends là?
Faites, dit-il, taire cette canaille.
C'est, lui dit-on, un homme qui chamaille,
Et qui voudrait assommer son valet.
  Sire, dit l'homme, oyez un peu le fait:
Ce coquin-là voudrait bien m'entreprendre;
Et sa raison, c'est que je l'ai fait pendre
A tort, dit-il, après qu'il m'a volé.
Dites toujours: Qnand vous aurez parlé,
Je parlerai, reprit le domestique.
J'ai fini, parle, et voyons ta réplique,

(1) Tous docteurs de la société, fort accommodans.

Répond le maître. Hé bien! ce que j'ai pris,
Dit le garçon, de mes soins fut le prix.
Je n'avais pas chez vous assez de gages;
Vous me faisiez payer tous les dommages
Dont j'étais cause, et souvent par hasard.
Or donc trouvant quelque chose à l'écart,
Comme serait argent, linge, fourchette,
Je l'enfermais tout droit dans ma cassette;
Et tout cela pour me dédommager.
On me surprit, on me fit dégorger;
Il me fallut, couvert d'ignominie,
Par le gibet voir terminer ma vie (1).
Hé! du bon droit m'eût-on fait un déni,
Si la justice eût jamais lu BAUNI?
En pareil cas c'est lui qui m'autorise;
Et le voici; si l'on veut, qu'on le lise.

Mainte servante, et maint autre valet,
Qui, pour l'ouïr, avaient l'oreille au guet,
Coururent tous pour lire le passage;
Et l'ayant lu, chacun fit du tapage,
Mais un tapage, un tapage de chien.
Comment, dit l'un, me traiter en vaurien?
Et moi, dit l'autre, ai-je été mieux traitée?
Quoi! m'être vue en plein marché fouettée!
Ah! ma sœur Jeanne! Ah! Pierrot, mon cousin!
Nous accuser d'avoir fait un larcin,

(1) Voyez la sixième Provinciale.

Lorsqu'un docteur (comme est-ce qu'on le nomme ?)
BAUNI. Tout juste. Ah ! le saint, le brave homme !
Chacun en dit de plus d'une façon ;
Et Lucifer, las de cette chanson,
Et fatigué du tumulte du gouffre,
Sur ses ergots se lève, en jurant, souffre....
Qu'est-ce, dit-il ? Vous, diables et démons,
N'avez-vous donc ni fourches ni fourchons,
Pour endurer que, même en ma présence,
Jusqu'à tel point on trouble l'audience ?
Et dans l'instant fourches d'aller, venir,
Tant que chacun sut se mieux contenir.
  Parut un homme aussitot sur la scène,
D'un air aisé, d'une belle dégaîne :
D'ici, dit-il, je ne sortirai pas,
M'étant jadis tiré d'un mauvais pas ;
Par un serment, il est vrai, d'une espèce
Que sait forger un esprit plein d'adresse,
Mais qui de faux ne peut être noté,
Étant toujours selon la vérité,
Si son altesse a le temps de m'entendre,
En peu de mots je lui ferai comprendre
Quel est mon cas, et tout d'un temps comment
J'en suis sorti : le voici nettement.
D'un mauvais coup certain quidam m'accuse ;
Sans m'ébranler, je réponds qu'il s'abuse ;
J'en fais serment, toujours sous-entendant
Que ce n'est pas certain jour qu'il entend ;

Par ce détour, je me tire d'affaire.
Ici pourtant on me traite en faussaire.
Moi, le souffrir! Je ne puis : non, jamais...
Et j'en appelle au pudique SANCHEZ (1),
Qui nous fournit cent innocentes feintes,
Pour prévenir les funestes atteintes
Qu'on peut donner à nos biens, à nos jours,
Par de mauvais et détestables tours.
Tenez, voilà son plus savant ouvrage;
Voyez vous-même, en lisant cette page,
Comment on peut se tirer d'embarras,
Mentir tout haut, et dire vrai tout bas,
Et, s'il vous plaît, le tout en conscience;
Après cela, tirez la conséquence.
Pour peu qu'on soit pourvu d'entendement,
Sur mon sujet on la tire aisément.
Parbleu! dit un, qui se tenait derrière,
Cet homme-là se donne bien carrière;
On en aurait entendu déja deux.
Encor son cas est-il assez verreux;
Et pour mentir avec tant d'assurance,
Il faut qu'il soit du pays de Sapience.
Il savait bien, avec tous ses sermens,
Qu'il violait un des commandemens.
S'il a péché, ce n'est par ignorance;

(1) Théologien jésuite, dont le fameux Traité latin sur le mariage est rempli d'images lubriques, quoiqu'il fût très-continent lui-même, suivant la tradition de son ordre.

Partant

Partant ne doit se plaindre de sa chance.
Mais quant à nous, (ô grand roi ténébreux!
Je parle au nom d'un peuple fort nombreux)
Quant à nous, dis-je, exempts du moindre crime,
Injustement ici l'on nous opprime.
Il est bien vrai qu'au gré de nos desirs,
Nous avons pris cent sortes de plaisirs;
On nous a vus par-tout, à droite, à gauche,
A plein collier donner dans la débauche,
Mais sans scrupule, ignorant tous la loi,
Et n'ayant pas le moindre grain de foi.
Or un docteur, (non d'un mérite mince,
Puisqu'il était directeur d'un grand prince)
Le père ANAT (1), a maintes fois prêché
Que nous n'avions pas l'ombre de péché;
Et c'est l'avis de toute son école.
A peine eut-il lâché cette parole,
Qu'on entendit s'élever mille cris,
Poussés par gens de différens pays.
Assyriens, Messagètes, Numides,
Sarmates, Huns, Alains, Cimbres, Gépides,
Scythes, Gélons, Bramines, Talapoins,
Qui se plaignaient tous, dans leurs baragoins,
Qu'on les traitait d'une manière indigne,
Vu qu'ils étaient d'une innocence insigne;
Que les tenir en un si triste lieu,

(1) Il avait été confesseur de Louis XIV.

C'était blâmer la sagesse de Dieu,
Qui, les laissant croupir dans l'ignorance
De ce qu'il est et de son existence,
Ne voulait point qu'il leur fût imputé
D'avoir commis la moindre iniquité;
Que les exempte enfin de toute peine
Un cardinal de l'église romaine (1),
Cet intrépide et valeureux chrétien,
Qui sut sabrer le double nœud gordien
Que respecta Paul, ce vase d'élite,
Et les docteurs qui marchent à sa suite....
Diable! il faudra nétoyer la maison,
Dit Lucifer, si ces gens ont raison;
Car il en pleut ici dru comme grêle.
Un cardinal! Si le pape s'en mêle,
Et tout d'un temps moines et monichons,
Adieu l'enfer, adieu fourches, fourchons;
Nous n'avons plus qu'à fermer la boutique.
Oh! dit un autre, en offrant sa supplique,
Pour votre enfer je m'en passerais bien.
Fut-il un sort plus triste que le mien?
Quoi! je craignais tant et tant à toute heure,
Qu'il ne devînt quelque jour ma demeure;
Pour l'éviter, j'avais toujours compté

(1) Le cardinal *Sfondrate*, auteur du livre intitulé: *Nodus Prædestinationis dissolutus*, approuvé par Clément XI, et condamné, au commencement de ce siècle, par plusieurs évêques de France.

Qu'il suffisait de l'avoir redouté :
Et m'y voilà ! C'est une tricherie,
Et, n'en déplaise à votre seigneurie,
Il faut revoir de nouveau mon procès.
Dame ! à présent, graces à FAGUNDEZ,
A GRANADOS (1), et peut-être à cent autres
De ces nouveaux et commodes apôtres,
Nous voyons clair. Lisez sans passion
Ce qu'ils ont dit touchant l'attrition,
Et vous verrez qu'ayant craint la brûlure,
C'est à grand tort qu'on veut que je l'endure.
Un autre point m'a fait mettre en ce lieu ;
C'est, m'a-t-on dit, faute d'amour pour Dieu :
Eh bien ! d'accord ; mais avais-je fait pacte
Que de mes jours je n'en ferais nul acte ?
Comptais-je pas que, du moins à la mort,
D'en lâcher un je ferais quelque effort ?
Mais je n'ai pu. Pourquoi cette camarde
Vient-elle aussi sans qu'on y prenne garde ?
Cela dérange et bouleverse tout.
Mais attendez, je ne suis pas au bout :
J'ai dans mon sac encore une autre chose,
Qui peut servir à défendre ma cause.
Si dans un point j'ai quelque peu failli,
N'aimant pas Dieu, dites, l'ai-je haï ?
Non pas, je crois ; or, cela doit suffire

(1) Théologiens de la société.

Pour être heureux. Pour garant de mon dire,
Je produirai maître ANTOINE SIRMOND,
En argumens sur cela fort fécond.
Même on m'a dit qu'un évêque de France
Naguère avait frondé cette croyance
Dans un écrit fort joliment croqué :
Ce que je tiens d'un nouveau débarqué.
De tout ceci, voit assez notre sire
Ce qui s'en suit, n'est besoin de le dire.
Je vous entends : autant que l'on pourra,
Dit le monarque, on vous satisfera.
Mais, qu'est-ce encor? que me veut ce visage,
Qui d'un de nous a l'air et le corsage?
Serait-ce point quelqu'un de nos sorciers?
Oui, dit l'homme, et tout des fins premiers.
J'eus de mon art toute la connaissance
Qu'on peut avoir, grace à votre excellence;
Je l'exerçai même en homme de bien,
Je n'en omis, je n'en négligeai rien;
J'en ai reçu quelque petit salaire,
Et là-dessus on me fait une affaire!
Vit-on jamais de constitution
Qui nous oblige à restitution?
Non, non : la chose est, je crois, sans réplique.
On peut en croire un docteur authentique,
Et décisif sur ces sortes de faits;
Tenez, voyez; c'est la chaste SANCHEZ.
DISTINGUO, dit ce sublime génie :

Un ignorant dans l'art de la magie
Est obligé de rendre.... CONCEDO ;
Mais un savant, un habile.... NEGO.
Vous l'entendez. L'affaire est d'importance,
Dit Lucifer, il faudra qu'on y pense :
Nous la verrons au premier sanhédrin.
Ah ! grand merci, répondit le devin :
Puis tout-à-coup faisant la cabriole,
Prend son élan, zeste, zeste, et s'envole ;
Aux assistans voulant notre sorcier
Montrer encore un tour de son métier.
Une dévote, auprès de lui tapie,
De son départ parut toute ébahie.
Peu s'en fallut qu'ainsi qu'au temps jadis
On ne la vît du Dieu du paradis
Invoquer l'aide, et faire à l'assemblée
Pareil affront, tant elle était troublée.
Ayant enfin rappelé sa raison,
On l'entendit, du ton de l'oraison,
A demi-voix articuler sa plainte.
Faudra-t-il donc, dans ce noir labyrinthe,
Sire, me voir confinée à jamais ?
Eh ! quels sont donc mes crimes, mes forfaits ?
On m'a vu vivre en pieuse dévote,
A petit bruit, et sans mauvaise note,
Toujours vêtue assez modestement,
Ayant pour but, dans mon ajustement,
Non de me rendre esclave de la mode,

Mais de me mettre en un état commode.
De mes repas j'avais fixé le temps :
Fort peu de mets, et toujours succulens,
Couvraient ma table, où gens de sainte vie
Assidûment me tenaient compagnie,
S'entretenant de propos gracieux,
Que faisait naître un vin délicieux.
Si du prochain nous faisions la censure,
C'était l'effet d'une charité pure ;
Notre critique était sans passion,
Et toujours faite à bonne intention,
Sans oublier, finissant notre agape,
De bénir Dieu, quand on ôtait la nappe.
Puis pour remplir ce qui restait du jour,
Quelques plaisirs m'occupaient tour-à-tour;
Tantôt le jeu, tantôt la comédie.
Que voulez-vous enfin que je vous die?
Je ne songeais qu'à vivre doucement,
En tout honneur, et fort succinctement;
Mais tout d'un temps j'étais assez sensée,
Pour m'occuper de l'utile pensée
De mon salut. Le ciel m'avait fait don
Du bon desir d'être du saint cordon ;
Je récitais tous les jours le rosaire,
Et j'endossais le sacré scapulaire.
Quoi donc ! ici veut-on mettre au rebut
Ces instrumens, ces outils de salut,
Que je m'y vois à tout moment traitée

En gourgandine, en impie, en athée,
Sans nul égard, sans aucune pitié?
J'en ai trop fait, oui, trop de la moitié :
Si j'avais pu connaître dans ma vie
Le paradis ouvert à Philagie (1),
Ce livre saint, qui vaut son pesant d'or,
Comptez qu'ici l'on m'attendrait encor.
Eh! quoi! déjà si dévote à Marie,
Eussé-je pris une peine infinie
A m'acquitter d'un si petit devoir
Que lui donner le bon jour, le bon soir:
Car voilà tout ce qu'il faut que l'on fasse,
Selon BARRY, pour obtenir sa grace.
N'ai-je pas fait mille et mille fois plus?
Mais sans m'étendre en discours superflus,
C'est bien raison que l'on me ressuscite;
Car, s'il vous plaît, je suis morte trop vîte,
Et cela fit que je ne pensai pas
A m'arranger sur certains petits cas.
Je viens de lire une même rencontre
Dans mon auteur : faut que je vous la montre.
Une dévote à la reine du ciel,
Étant un jour morte en péché mortel,
(Voilà le point qu'il faut que l'on remarque)....
Allez, ma bonne, allez, dit le monarque,
On aura soin de peser vos raisons.

(1) Livre de dévotion du P. *Barry*, jésuite.

Cette bégueule, avec ses oraisons,
M'allait bientôt faire tourner la tête.
Il achevait, lorsqu'une autre tempête
Vint s'élever : par-tout de nos confins
Furent poussés mille cris enfantins,
Qui, s'accroissant sans mesure et sans nombre,
Nous menaçaient de quelque triste encombre.
On n'entendait dans le sombre palais
Qu'enfans crier : Ohais! ohais! ohais!
Il en parut une épaisse nuée,
Qui de ses flots inonda l'assemblée.
On les voyait tout au travers des gens,
Qui se glissaient, ainsi que des serpens;
Déjà plusieurs avaient gagné le trône.
Lors Lucifer, qui de crainte frissonne
De se trouver par leur nombre accablé,
Par la colère enfin presque essoufflé,
Fronçant le front, remuant la narine,
Où va, dit-il, toute cette vermine?
Puis, saisissant son terrible esponton,
En fait sauter maint et maint peloton.
Les eussiez vu, comme floccons de neige,
Voler, tomber aussi dru qu'en Norvège,
Tant qu'à la fin chacun demeura coi.
Lors s'asseyant le redoutable roi,
Tout haletant encor de la bataille,
Eh bien! dit-il, que veut cette marmaille?
Prince enfumé, lui dit un certain preux,

Je suis chargé de vous parler pour eux.
De tout un corps d'innocentes victimes,
Qu'on relégua dans ces tristes abîmes,
En violant la justice et les lois,
J'entreprendrai de défendre les droits.
Jusqu'à présent une erreur surannée
A par malheur réglé leur destinée :
Mais depuis peu tous les yeux sont ouverts,
Pour ces enfans ne sont faits les enfers.
Bien loin de-là, leur destinée est telle,
Qu'il leur faut plus que la vie éternelle ;
Et c'est l'avis, non d'un docteur bannal,
Mais d'un savant, d'un fameux cardinal,
De l'inventif et non pareil Sfondrate,
Qui des Romains honora l'écarlate,
Qui sur ce point mérita l'agrément
De l'infaillible et cauteleux Clément (1).
Je cite ici des gens assez célèbres.
Oh ! pour le coup, dit l'esprit de ténèbres,
Adieu donc tous ; car il est net et clair
Que désormais faudra fermer l'enfer,
Chacun prouvant qu'on eût tort de l'y mettre.
Mais toutefois pour ne quitter le sceptre,
En donnant trop dans de vaines terreurs,
Examinons si chacun des auteurs
Qu'on a cités dit ce qu'on lui fait dire.

(1) Clément XI.

De s'en convaincre il est fort aisé, sire,
Dit Uriel; car ils sont tous ici :
De ces gens-là tout l'enfer est farci.
Je le sais bien, moi qui tiens vos regîtres,
Combien ici fourmillent ces bélîtres.
Tenez, voyez à commencer par A.
Annat, Adam, Achokier, Aldretta.
B. Barcola, Bizożer, Bobadille,
Busembaum, Bauni; j'en passe mille.
C. Cabreza, Clavasis, Crassalis.
D. De la Croix, Diana, De Grassis.....
Oh! par ma fourche, en faut-il davantage (1)
Pour mettre fin à tout ce brigandage,
Dit Lucifer? Si ces auteurs n'ont pu
Se dispenser d'être pris à la glu,
Et d'habiter la demeure infernale,
Avec leur belle et commode morale,
Faut que les sots, qui les ont écoutés,
Tout d'une suite ainsi qu'eux soient traités.
Que chacun donc au plus tôt se retire,
Et n'ose plus souffler dans mon empire.
Vîte, démons, reprenez vos travaux,
Et redoublez le feu de mes fourneaux.
Ce fut alors que dans la noire plage
On ne vit plus que fureur et que rage.

(1) Voyez la cinquième Provinciale, où l'auteur s'écrie si naïvement : *O mon père! tous ces gens-là étaient-ils chrétiens?*

Tous les damnés, à la fin détrompés,
Sur leurs docteurs, comme chiens échappés,
A corps perdus exerçaient leur furie,
Leur reprochant leur charlatanerie.
D'aucuns disaient : Quel comble de malheurs
Pour les vivans, si de tels suborneurs
Osent encor, pour augmenter leurs crimes,
Leur débiter ces sinistres maximes!
S'ils sont connus, pourquoi les potentats
Les souffrent-ils infecter leurs états?
Et se peut-il que cette race impie
En peu de temps n'en trouble l'harmonie,
N'y cause enfin quelque renversement,
Ouvrant la porte à tout déréglement?
Mais en causant, diantre l'heure se passe,
Dit mon cornu : puis voilà que trépasse
Mon financier. Je pars, adieu, bon soir.
Quand tu voudras tu peux me venir voir,
Dis-je à l'esprit; tu me parais bon diable.
Oui-dà, dit-il, la chose est fort faisable.
Adieu, l'ami, bon soir et bonne nuit;
Et ce disant, par mon âtre il s'enfuit.

EPITRES.

ÉPITRE
A M. DÉON
EN COURANT LA POSTE.

Je voudrais bien vous tracer une épître ;
Je vous la dois, seigneur, à plus d'un titre;
Mais si par fois je galope en rimant,
Onc je ne puis rimer en galopant.
A dire vrai, nulle chevaucherie
N'est propre aux gens de notre confrérie;
Nulle, je dis : car soit femme ou cheval,
Aux beaux esprits l'un et l'autre est fatal.
Ont-ils grimpé quelque gente mignonne,
Crac, aussi-tôt elle les désarçonne;
Autant en fait le plus faible coursier:
Femme et cheval sont trop forts du fessier
Pour gens lettrés; la bête féminine
Surpasse même en ce la chevaline;
Car il lui faut toujours un écuyer
Plus fort de reins, qu'il n'en faut au mallier,
Lequel par fois redoutant la houssine,
Prend tout en gré, laisse son cavalier
Jouir de lui, va, galope, trotine,
Sans voir s'il est fort ou faible d'échine;
Mais tant y a de ces deux animaux,

Un chacun nuit aux vertueux travaux.
D'un bon auteur ce n'est là le pupître,
Ni de qui veut l'être un jour à bon titre.
Je le sais bien, moi qui, voulant rimer,
Ores ne puis, juché sur ma mazette,
Saisir à point pas la moindre rimette,
Sans sur-le-champ être près d'abîmer.
Quand crois tenir celle que je muguette,
Mon pacolet, grand faiseur de courbette,
Vous la salue; et moi, tout ébaudi
De mon bonheur, je ne tiens la gourmette :
Lors est raison qu'ainsi je pirouette;
Pouf, m'y voilà, je tombe en étourdi :
Ce que je dis est au pied de la lettre.
Or donc, seigneur, voilà mon embarras :
M'est-il permis de vous écrire en mètre ?
Voyez, jugez vous-même de ce cas.
Je ne dis rien ici de mes fractures;
Montrer je n'ose à nu mes écorchures;
Nombrer les maux que mes chevauchemens
M'ont déja faits; il n'est point de tourmens
Pareils à ceux qu'à chaque instant j'endure
Sur mes coursiers. Si sur l'autre monture,
Savoir l'humaine, on en souffrait autant,
Ce serait fait de la race future;
A quoi je sais que travaillent pourtant
Force mortels, et nombre de mortelles,
Qui, malgré ce, font encor les pucelles.

Tout

Tout veut avoir place dans l'attelier.
Serait-ce point le travail journalier
Qui fut donné jadis au premier homme?
Suivons ce point, il paraît singulier :
Peut-être, ami, mon style épistolier,
Sans ce, pourrait vous procurer le somme.
Quelle en effet pouvait être la pomme
Qu'Adam goba? Rien autre, à mon avis,
Qu'un fruit. Mais quoi! serait-ce une cerise?
Oui, peu s'en faut ; mais d'une part incise
Par la chaleur interne des esprits.
Une grenade? Oui-da, qui se divise
Par le milieu, montrant en son pourpris
Un vermillon qui l'appétit aiguise;
Un petit rien que fille bien apprise
Cache avec soin, et ne veut être pris;
Mais qu'Ève alors, qui n'usait de chemise,
Montrait par-tout. De ce temps c'était l'us;
Cet heureux temps ne reviendra-t-il plus?
Car remarquez qu'il n'est point d'innocence,
Depuis qu'on croit qu'il est de la décence
D'envelopper ce joli petit rien.
Quoi qu'il en soit, Adam le vit si bien,
Que, le jugeant un morceau d'importance,
Il vous le gobe, en lui faisant gober
Un autre rien qu'il sentait s'enflamber,
Mais dont il vit bientôt la vraie usance.
Tous deux enfin se gobent de droit fil;

Cela pourtant, entrepris sans licence,
N'était bien fait; aussi le paya-t-il,
Car Dieu survint, et lui dit : Prou vous fasse,
Monsieur Adam, vous aimez le déduit,
A ce qu'il semble? Eh bien! sans tant de bruit,
Je vous condamne et vous et votre race
A ce travail; ainsi le jour, la nuit,
Tant le ferez, tant le feront les vôtres,
Que vous suerez plus d'une bonne fois
En le faisant; car voilà votre croix.
Cela vaut bien toutes les patenôtres
Dont j'aurais pu châtier vos exploits.
Adieu vous dis : ce n'est qu'une fadaise;
Mais je suis bon : faites tout à votre aise.
Ainsi par où notre père pécha,
Le créateur par-là se revancha;
C'est du depuis sa façon ordinaire
Dans tous les cas. Qui peut donc se soustraire
Au châtiment dont je viens de parler?
Nul ne devrait cesser de travailler.
Celui-là n'est de l'humaine brigade,
Qui fait façon de mordre à la grenade;
De l'Éternel c'est là le grand décret :
Faut louer Dieu de tout ce qu'il a fait....
Oh! ce discours est sujet à riposte :
Je le sais bien; mais en courant la poste,
Je vous l'ai dit, seigneur, je ne saurais
Vous rien mander du ton que je voudrais.

ÉPITRE

De l'auteur à ses amis de Paris, à qui il avait promis d'écrire dès qu'il serait arrivé à Tours.

Ne condamnons personne sans l'entendre;
C'est là mon texte; et cette ancienne loi,
Que je réclame, a le droit de suspendre
Tout jugement prononcé contre moi.
Quoi! disiez-vous, après tant de caresses,
Dont nous avons obombré cet ingrat,
Qui n'aurait pas compté sur ses promesses?
Et cependant nous n'avons pris qu'un rat.
Est-il à Tours? Adieu reconnaissance,
Adieu bienfaits, adieu groupe d'amis,
Qui prodiguaient pour lui leur bienveillance;
Enfin adieu tout ce qu'il a promis:
Et qui plus est, dans une lettre tendre,
Nous l'agaçons par un éloge outré;
Ce vilain-là ne veut pas nous entendre,
Et son silence envers nous est jugé.
Qu'en sa province, en son rustique bouge,
Il reste coi le reste de ses jours;
A tout jamais l'Estrapade, et Mont-rouge
Proscrit son nom de nos joyeux discours.
De notre esprit et de notre mémoire

Faut déclarer cet apostat banni,
Et le contraindre à passer l'onde noire,
De désespoir de se voir si honni.
Je vois d'ici le châtiment énorme
Que de concert vous m'avez infligé ;
Mais votre arrêt est-il en bonne forme ?
Ai-je produit, avant d'être jugé ?
J'en reviens là ; daignez de mon silence
Vous mettre au fait, et dans votre amitié
Me confiant, j'ai la ferme espérance
Que de mon sort vous aurez tous pitié.
Vous saurez donc qu'en campagne on m'envoie
Votre missive, et que j'ai ressenti
Que le chagrin produit de près la joie.
Le lendemain à cheval suis parti,
Pour aller voir ami du voisinage ;
Chemin faisant, un mulet infernal,
Qui par hasard était sur mon passage,
Me fit présent d'un coup de pied brutal.
D'un rude choc ma botte fracassée,
Et le ruisseau de sang qui jaillissait,
Me fit crier : J'ai la jambe cassée,
Et comme moi mon page le pensait.
Je tourne bride, et m'en reviens au gîte :
Jamais mourant n'eut l'air plus déconfit.
La chirurgie est mandée au plus vîte ;
Quel embarras pour me mettre en mon lit !
Environné des enfans d'Esculape,

Je les trouvais de différens avis;
Mais voyant l'os à travers la soupape,
On dit : Rien n'est ni cassé ni démis;
Au demeurant la plaie est d'importance,
La chair hachée et les vaisseaux ouverts;
Il faut au lit un bon mois de souffrance,
Pour réparer ces accidens divers.
Dans mon grabat couché depuis quinzaine,
Emmaillotté tout à l'entour des os,
Un peu de fièvre, une grande migraine,
Vous me voyez de chez vous sur le dos.
Or sur le dos ma substance étendue
Aigrit le mal; simple en est la raison.
De votre lettre à toute heure relue
Le souvenir cause démangeaison;
Vive pensée et mouvemens physiques,
Qui de mon corps agitent les ressorts,
Par des effets nullement canoniques,
Vont enflammant les blessures du corps.
Sur-tout était première signature,
Dont j'eusse dû m'abstenir de l'aspect;
Car va son train malgré nous la nature,
Dans l'esprit seul réside le respect.
C'est votre seing, divine métropole
Des jeux, des ris, des graces, des amours,
Des gais propos, attique rocambole,
Avec qui l'an est un jour des plus courts.
Excusez-moi, prudent Hermilitaire,

Dans mes récits, sans doute un peu trop foux ;
Mais pour sa vie on est attrabilaire,
Dès qu'une fois on a soupé chez vous.
Il est encor deux autres soussignées,
Chez qui vertu loge avec volupté ;
Belle union qui les tient consignées
Aux doux accords de la société.
Il faut finir par vous, sage Épicure,
Pur élixir de tout bon sentiment,
Qui, m'écrivant sous le nom de Mercure,
Avez daigné vous cacher humblement ;
Envoyez-moi, de grace, l'amnistie
Que vous devez à mon triste malheur ;
Et n'accusez en aucune partie
Ma gratitude, encor moins mon bon cœur.
Que mes adieux, tant mâles que femelles,
Quelques instans fassent votre entretien.
En soupirant j'attends les hirondelles ;
C'est leur retour qui fixera le mien.

ÉPITRE A M. DÉON.

Tu dis donc que ce que je voi,
Ce que je touche ou que je boi,
Est le seul présent que j'adore,
Sans que jamais je remémore
Ni le passé ni le futur;
Ce jugement-là m'est bien dur.
Il en est pourtant quelque chose :
A ton texte je joins ma glose :
Je sais que j'aime le présent,
Car c'est toujours le plus plaisant ;
Mais dans ce présent je renferme,
Comme en bloc, un souvenir ferme
De tous mes plaisirs précédens;
Plaisirs de la table et des dents,
Plaisirs des sens, plaisirs de l'ame,
Plaisirs du cœur que je proclame
Les plus savoureux des plaisirs
Et le but de tous les desirs.
J'y renferme aussi l'espérance
De la future jouissance
Des mêmes plaisirs qui toujours
Continueront d'aller leur cours.
Ainsi je ne fais qu'une troupe
Des trois plaisirs fondus en groupe.

Or les plus grands, comme j'ai dit,
Provenant du cœur, il s'ensuit
Que mes amis sont dans le centre,
Et que ce doux souvenir entre,
Comme un élixir précieux,
Dans tout ce qui m'est gracieux :
Tu vas me taper en réplique :
Peste de ta métaphysique !
Dès-lors qu'un objet nous est cher,
Ce n'est point entre cuir et chair
Qu'on en conserve la mémoire ;
A ses amis on se fait gloire
D'écrire du moins quelquefois ;
La plume du cœur est la voix,
Et sans cette voix on ignore
Si dans le cœur on est encore.
Diable ! en me donnant ce torquet,
Tu rabats beaucoup mon caquet :
Ainsi, tout franc j'aime mieux dire :
Oui, j'ai tort de ne point écrire ;
Je suis tout ce qu'il te plaira,
Et même un Jean et cœtera :
J'avoue et blâme ma sottise,
Enfin je m'en méaculpise ;
Mais mon mea culpa fini,
En deviendrai-je moins honni ?
Et dans ta prompte répartie
M'enverras-tu mon amnistie ?

Puis-je espérer d'y donner lieu
Par mon humble et sincère aveu?
Et quand même, les Blanmantelles
Avec toi s'accorderont-elles
Pour entériner le pardon?
Faut le laisser à l'abandon;
Ses excuses sont des sornettes,
Des fagots, des thésapaquettes;
C'est un paresseux incarné,
Et qui mourra comme il est né.
Voilà le discours de la caisse,
Peut-être encore pis, et qu'est-ce
Que je ferai, pour recevoir
L'absoute que je veux avoir,
Avant que d'oser entreprendre
A leurs genoux d'aller me rendre?
Non, et ne crois pas que je ris,
Je ne partirai pour Paris
Qu'après que Margot, ma très-chère,
Aura radouci sa colère,
En me mandant : Nous voulons bien,
Quoique tu sois un monstre, un chien,
Passer les dernières éponges
Sur la paresse où tu te plonges,
Et dont il n'est qu'un cri commun.
Depuis mil sept cent quarante-un,
Pour négocier cette affaire,
Sois mon plénipotentiaire.

De ma part tu crieras merci
A mon cher patron de Berci ;
Et ne manque pas de comprendre
Monsieur le président le Gendre
Parmi ceux pour qui j'ai grand tort
D'être comme si j'étais mort.
Je languis dans l'expectative
D'une consolante missive
Qui décidera d'un projet
Qui de tous mes vœux est l'objet.
Si ton épître est favorable,
Et celle des deux sœurs semblable,
Je cours dire un MISERERE
Humblement aux pieds de RÉRÉ.
Il me sera des plus propices ;
Il sait mes vertus et mes vices.
Il voit le reproche affaibli
Entre la paresse et l'oubli.
Adieu l'ami, la fantaisie
De te revoir est frénésie.
Mon papier finit ric à ric ;
Au diable ta soupe à l'aspic.

ÉPITRE AU MÊME.

VENTREBLEU ! quatre mains complettes,
Que monsieur de C.... a faites,
Ont mis toute la table à sec;
J'ai perdu mes billets avec
Cent francs de l'espèce réduite ;
Hélas ! ma pauvre bourse est frite ;
Encor, si, pour me consoler,
Ma plume voulait bien couler ;
Mais ma main tremblante et rétive,
Pour une méchante missive,
Se fait prier un jour durant ;
A propos d'un œil conquérant,
Qui seul de ses appas lui reste,
Elle m'a dit : Je vous proteste,
Malgré mon barbare jaloux,
Que pour mon cœur il est à vous :
Où, me direz-vous, l'as-tu vue ?
Elle a passé comme une nue ;
Et j'eus grande inclination
D'imiter le tendre Ixion ;
Mais le mari, par sa présence,
Réduisit tout à l'espérance.
Connaissez-vous monsieur Joseph,
L'un de ces gens avec une F,

Il est toujours très-bien malade,
Et Caron l'attend à sa rade;
Je ferais au moins cent cocus,
Si j'avais les cent mille écus
Que le systême lui consume.
Mais pas du moindre petit rhume
Je ne voudrais être perclus,
Du chagrin de n'en avoir plus :
Vivons, vivons, notre grand-maître;
Le bon temps reviendra peut-être;
Mourir parce qu'on est sans bien,
N'est-ce pas mourir comme un chien?
Plus on est pauvre, et plus faut boire;
Le vin, renversant la mémoire,
En fait écouler tout souci;
Depuis peu j'en ai fait ainsi,
En m'enivrant chez un brave homme
Qui régalait quatre sœurs, comme
Qui dirait à-peu-près; mais bon!
Vous les savez, c'est chez Lambron;
C..... de deux jeunes Normandes
Et du sacré jus très-friandes
Avait étayé nos beautés;
On chanta mille nouveautés,
Si bien qu'à trois heures précises,
Au lit mes fesses furent mises;
Ce qui, pour un convalescent,
Ne fut pas trouvé fort décent.

Mais ma devise est : Courte et bonne ;
Prions le pampre qu'il couronne
La fin de nos bachiques jours,
Et pour cela buvons toujours.
Or sus donc, pour changer de thèse,
Qui croyez-vous est la plus aise
Des trois qu'aime le grand garçon,
Quand d'une amoureuse leçon
Il daigne festoyer icelles?
J'en pourrais dire des nouvelles :
Mais pour la paix je ferai bien
De ne vous en écrire rien.
A moi T..... avec sa femme
De billets gagnent une rame;
Mais les Belzébuts père et fils
Sont entièrement déconfits;
Ton Tonnerrois, la maigre échine,
A mauvais jeu fait bonne mine ;
Plus d'une vesse comme un daim
Quand on fait sa carte soudain :
Au reste la misère est telle,
Que le jeu ne bat que d'une aîle ;
Et dans Tours, hormis la maison,
Tous les jeux sont hors de saison ;
Notre sénateur de Pontoise
Fait un rouleau d'or d'une toise,
Passant le soir à l'augmenter,
Et le matin à le compter ;

Son frère souffre le martyre
D'aimer et de n'oser le dire ;
Je croirais même qu'il a peur
De lui découvrir trop son cœur.
Ma foi, c'est une aimable fille.
Qui de la petite famille
Un jour sera le possesseur,
Peut se flatter d'un grand bonheur :
Poulotte est chaque jour plus belle ;
Cadet sent déja qu'elle est telle :
Sa sœur, avec un moins beau teint,
A de l'esprit comme un lutin ;
La mère au gros jeu fait la moue ;
Mais toujours son quadrille joue.
Le père, las de quadriller,
Aime bien mieux aller driller.
Tous vos amis, toutes vos ames,
Tous nos messieurs, toutes nos dames
Fort sains, malgré le mauvais temps,
Attendent la peste au printemps.
Finissons ; je vous congratule
D'avoir lu dans une cédulle,
Ecrite à mon enfant mignon,
Que du Penois et du Guignon
Vous faisiez vos seules délices :
Qu'à Bacchus de longs sacrifices
Vous fassent haïr ceux d'hymen ;
A boire, et point de femme. Amen.

ÉPITRE AU MÊME.

J'AI voulu souvent vous écrire ;
Mais le diable s'en est mêlé :
J'entends, la masse est en délire ;
Notre homme a le cerveau troublé.
Or, le diable que je veux dire
N'est pas un de ces diablotins
Députés dans les corps humains,
Qui, par Lucifer, notre sire,
Font faire sauts de baladins,
Miracles sifflés des tencins,
Et qu'à Saint-Médard on admire.
Le mien n'est pas si convulsif ;
Mais il est tellement rétif,
Que le plus dévot exorciste,
Soit janséniste, soit papiste ;
Que les Xaviers, ni les Pâris ;
Que tous les saints du paradis,
M'en eussent-ils donné parole,
Ne feraient déguerpir le drôle.
Plus têtu, s'il se peut encor,
Que ne le fut onc Belphégor ;
Tous les autres, par déférence,
Lui cèdent la prééminence.
Ce diable compte pour sujets

Princes, monarques, républiques;
Il entre dans les cabinets
Des plus habiles politiques.
Les ministres les plus secrets,
Par lui deviennent indiscrets.
Il se mêle de leurs intrigues;
Il fait la guerre, il fait les brigues;
Il juge même les procès.
C'est un diable à qui rien n'échappe.
On dit qu'il a fait plus d'un pape.
Il n'est province ni pays,
Où les grands, comme les petits,
Ne révèrent sa diablerie.
Il a fondé la confrérie
Où l'on enrôle les maris.
De tous les temps la gent chrétienne,
La musulmane, et la payenne,
De ce diable ont porté les fers.
Il a pour temple l'univers.
L'histoire du monde est la sienne.
C'est le diable de tous états,
Des guerriers et des magistrats,
Des moines, comme des prélats.
Il tente les plus saintes ames;
C'est sur-tout le diable des femmes.
Qui ne fait-il pas enrager?
Encore un trait, pour bien juger
Si c'est un diable despotique :

De

De l'esprit le plus poétique,
Il chasse le démon des vers,
Ou le fait rimer de travers;
Car ne croyez, quoiqu'on l'implore,
Plus que les neuf sœurs d'Apollon,
Qu'à tous il donne le crayon
Du tendre favori de Laure (1),
Ou de l'amante de Phaon (2).
Que de méchantes rapsodies!
Que d'insipides madrigaux!
Que de sonnets et d'élégies,
Sans en excepter les rondeaux!
Ce n'est là tout; pour faire nique
Aux cœurs qu'il lui plaît d'enflammer,
Il prend souvent, pour les charmer,
Forme vraiment diabolique;
Et qui pis est la fait aimer
Autant que minois séraphique.
Quant à ce point, je ne me plains
Du diable dont les traits malins
Causent souvent ma frénésie.
Ce diable, pour me conquérir,
A pris figure si jolie,
Que, jusqu'au terme de ma vie,
Dieu me préserve de guérir
D'une pareille diablerie;

(1) Pétrarque.
(2) Sapho.

J'aimerais mieux cent fois mourir.
Voilà l'histoire véritable
De votre ami silencieux.
J'adore un diable plus aimable
Que le plus bel ange des cieux;
Et vous êtes, après ce diable,
Ce que mon cœur aime le mieux.

ÉPITRE AU MÊME.

Aux chagrins d'une double mort,
A succédé, depuis huitaine,
Un de ces flux desquels on sort
Sans gras de jambe et sans bedaine :
Le minois plus pâle qu'un œuf ;
Les yeux creux et baignés de bile,
Je vais demander le Pont-neuf
A ma main luisante et débile.
Esprit, reprends ta belle humeur.
Quoi ! faut-il que le mal t'en prive ?
Il n'est rien sorti de mon cœur,
Quand mon corps a fait sa lessive ;
Mais je me sollicite en vain,
Entre mes doigts ma plume tremble :
Déon, à qui mon teint ressemble,
L'écrira mieux, quoique moins sain.
Écrivez donc, mon cher grand maître,
Et tâchons de rappeler tout ;
Si c'était vers d'amour, peut-être
Que j'en viendrais encore à bout.



ÉPITRE
A MADEMOISELLE***

En lui envoyant un brochet.

GAMBACORTA, le plus grand homme
Qui soit de Paris jusqu'à Rome,
En qui vous devez avoir foi,
Tel que vous me voyez, c'est moi.
En parcourant la terre et l'onde,
J'ai vu les quatre coins du monde;
Et c'est parce que j'ai tant vu,
Que mon magasin est pourvu
De très-excellens spécifiques
Et de miraculeux topiques,
Par lesquels j'ai l'art de guérir
Sans mal et sans douleur souffrir.
Il n'est point si grande migraine
Qui contre mon remède tienne;
Je rends l'estomac net et sain,
En purgeant son mauvais levain.
Je donne un divin véhicule,
Pour chasser du sang qui circule
Toute la superfluité
Contraire à sa fluidité.
Bref, le grand Thomas l'empyrique
Près de moi n'est qu'une bourique.

Mon spécifique universel
Ne consiste que dans un sel;
Je le déguise et je le change
Par un ingénieux mélange,
Suivant l'exigence des cas;
Et si vous ne me croyez pas,
Voilà la manœuvre secrette
De ma souveraine recette.
Je ne guéris premièrement
Que ceux que j'aime tendrement,
Que ceux qui m'ont payé d'avance;
La plus vive reconnaissance
Qui m'agite le cœur alors
Me fait ouvrir tous mes trésors.
Dans mes élixirs je n'emploie
Que la fine fleur de la joie,
Qu'une élite de bons amis
Doit passer par un doux tamis.
C'est de cette joie anodine,
Toujours innocemment badine,
Que j'entremêle de bons mots,
Et de gaillards menus propos,
Que mon remède je compose;
Mais à la campagne une dose
Opère plus qu'en ville trois;
Il est même certains endroits
Où cette joie incomparable
Double son effet admirable;

Et de tous ces endroits, dit-on,
Le plus charmant c'est votre Ablon,
Ce cher Ablon qu'on idolâtre.
Ah! si j'y tenais mon théâtre,
De ris, de jeux et de plaisirs,
Je bornerais là mes desirs.
Je me croirais plus grand qu'un pape
D'être en titre votre Esculape,
Et de maintenir en santé
Vous et votre société.
Car, à quoi vous sert d'être belle,
D'avoir l'estime universelle,
L'esprit droit, le cœur excellent,
Si, par mon merveilleux talent,
Je n'empêche la maladie
De se trouver assez hardie
Pour lancer de dangereux traits
Sur la déesse des attraits,
Et si je ne rends radieuse
Une maman tant précieuse.

Or, dans les corps de bout en bout
Comme CAMBACORTA voit tout,
Sans que de se tromper il craigne,
Je porte un brochet pour enseigne.
Le subtil brochet de ses yeux
Sait percer les plus sombres lieux;
Et de cent pas dans la rivière

Jetant à coup sûr sa visière,
Le drôle découvre et poursuit
Le poisson qui de loin le fuit.
Comme aussi certaine science
Ou naturelle connaissance,
Par un privilége exclusif,
Vous a doué d'un œil si vif,
Que, dans le cœur et la pensée,
Ne fût-elle que commencée,
Vous savez lire et deviner
Sans qu'on puisse vous fasciner;
Nous contractons une alliance
Par cette double clairvoyance;
Vous pénétrez l'ame et l'esprit,
Moi tout le corps, sans contredit;
J'ai des yeux fins, et vous de même;
Daignez donc prendre mon emblême.

ÉPITRE

DE MADAME ORRY,

A M. D'AUBONNE.

Madame Orry ayant été chargée de faire les honneurs à Tours pour la jeune intendante, l'abbé de Grécourt, son ami, lui prête sa main.

AVEC plaisir j'ai reçu votre lettre,
Mais un plaisir qui n'est point compliment :
Bien des raisons n'ont pas pu me permettre
De vous répondre aussi fidellement
Que j'eusse dû. D'abord pour domicile,
En arrivant, j'acceptai la maison
De Chanteloup, et ce premier asyle
Avec un Louvre entre en comparaison.
Huit ou dix jours comme un instant passèrent
A parcourir sa diverse beauté ;
Tous les absens de l'esprit s'éclipsèrent,
Tant des présens il était enchanté.
Ensuite à Tours la belle et leste troupe
Alla gaîment ; il fallut recevoir
Le compliment de chaque corps en groupe
Qui harangua. Vous auriez ri de voir

La gravité de la jeune intendante,
Qui s'entendait élever jusqu'aux cieux,
Et qui, malgré la foule renaissante,
Sur son époux avait toujours les yeux.
Complimens faits, voilà tout le beau sexe
Qui vient en rang faire salamalec,
Et chaque mère amenait son annexe;
Cela veut dire : Elle venait avec
Ou fille, ou nièce, ou quelque autre parente.
Toutes avaient leur habit nuptial,
Chignon frisé; mais était peu contente
De l'air gêné du cérémonial
Notre enjouée et frétillante reine,
Qui se trouvait en pays inconnu,
Et qu'il fallait que je tinsse à la chaîne,
Pour qu'elle fît à tout nouveau venu
Honnêteté. Pour moi, dès l'instant même
Que je voyais celles qu'on annonçait,
En leur honneur je composais un thême
Court et poli; si que chacun pensait
Qu'ailleurs qu'à Tours j'avais vu tout ce monde.
Voici le fort : On devait régaler
Toute la ville, et la brune à la blonde,
Sans jalousie, il fallut égaler.
Regardez-moi..... D'un air adroit et propre
Bras je retrousse; et n'allez pas, glosant,
Dire que c'est l'effet de l'amour-propre,
Car quelquefois vous êtes médisant.

Si par hasard mes mains sont assez blanches,
Je vous réponds que l'on n'y pense pas;
J'ai les bras nus, peur de gâter mes manches,
Et rien de plus : or voyez l'embarras
Que je me donne, ou du moins une ébauche.
Plats arrangés, de celui du milieu
Je vais servant, tant à droite qu'à gauche,
Toute la table : en voulez-vous un peu,
Ma chère dame! Il a fort bonne mine,
Cuit à propos...... Monsieur souhaite-t-il
Cet endroit-ci? Pour sa belle voisine,
Je lui destine un morceau tout gentil,
Ce petit os avec sa garniture :
Et de la sauce..... encore; à ce ragoût
Donnons l'assaut, et faisons l'ouverture
De cette tourte..... Oh! qu'elle est de bon gout?
Champignon! truffle! Eh! vîte, que j'en serve :
Poularde au riz, aux oignons! fricandeaux!
Apparemment madame se réserve
Pour le rôti? Le voilà : qu'ils sont beaux,
Ces poulets gras! Est-ce la cuisse ou l'aîle
Que vous voulez? Ce dindonneau dodu
Vous plairait-il? Allons, mademoiselle,
De ce lapreau : je le tiens suspendu
Pour vous tenter. A propos, la salade :
Qui l'accommode? Approchez-la de moi....
Mais mange donc, ma fille; es-tu malade?
Cà, çà, du vin à la ronde je boi

Sans cesse... A vous... Grand merci... Tope, à celle
Que vous savez.... A boire, et toujours frais :
Demandez donc bierre vieille ou nouvelle,
Si vous l'aimez. Maître d'hôtel... laquais....
Servez.... Salut au jambon de Mayence.
Quatre! six! huit! Quel entremets! Dix plats!
Faisons honneur à la magnificence
Du cher seigneur qui donne ce repas.
Mon intendant, permettez-vous qu'on choque?
A vous tout seul... Qui l'aime en fasse autant.
Mais donnez-nous de ce vin qui provoque
A la gaieté... Messieurs, buvons-en tant
Que le soleil nous trouve encore à table.
Monsieur l'abbé, voulez-vous de cela
Ou de ceci? Des deux... Qu'il est aimable;
Changez d'assiette : approchez; en voilà....
Attendez donc un moment : je me range;
Mon officier, placez votre dessert
Tout à votre aise... Ah! que de fleurs d'orange!
Du jaume et blanc... Du rouge avec du vert...
C'est un printemps, le plus beau des parterres,
Que ce coup-d'œil! Et du fromage aussi,
De trois façons! Gens du buffet, des verres,
Des sceaux, du pain, et décampez d'ici.
La belle voix que celle de madame!
Je le savais avant que de venir :
Des sons si doux, qui percent jusqu'à l'ame!
D'un petit air daignez vous souvenir.

Et vous chantez aussi, monsieur : ensemble
Un beau duo. Je m'en vais commencer....
« Pour chanter en duo, quand l'Amour nous assemble.. »
Le reste à vous : je fais mieux de verser
Du champenois; voyez-vous comme il mousse
Depuis le fond jusques dessus le bord ?
Cela sans art, sans aucune secousse ?
Le joli vin ! A.... commençons d'abord
Par la santé d'une aimable personne :
Devinez-la... Je vous vois tous au fait;
Vous l'aimerez, j'en suis sure : mignonne,
Faites raison, et lampez-moi ce trait :
Puis écoutons; à chaque chansonnette,
Nous mêlerons Bacchus avec l'Amour.
Qui de vous sait la nouvelle brunette ?
« Il faut aimer, et suivre tour-à-tour... »
Aidez-moi donc.... C'est ainsi, cher d'Aubonne,
Que, demandant à faire les honneurs,
Plus de tourmens nuit et jour je me donne,
Que dans Cambrai tous les ambassadeurs.
Excusez donc si réponse tardive
Vous recevez; j'espère, si je puis,
Avant huit jours, suivre cette missive.
Adieu, monsieur, liesse, joie, et suis, etc.

ÉPITRE

DE MADAME LA MARÉCHALE D'ESTRÉES,

A LA REINE.

J'AI rencontré, chemin faisant
Tout le long des bords de la Loire,
Un petit noyer fort plaisant.
Il était naturel de croire
Qu'on devait trouver dans son fruit
Ou des cerneaux ou des noix vertes.
Point du tout : de ce qu'il produit
Vos blanches mains seront couvertes.
Mais, dira votre majesté,
Un gant si mince est ridicule?
Oui, par le froid, mais non l'été,
Dans les jours de la canicule.
Il est panaché de rubans,
Tous de couleur énigmatique :
Ce sont couleurs de sentimens,
Par lesquelles mon cœur s'explique.
J'ose y joindre de petits dés
Aux aiguilles impénétrables,
M'ont dit mes marchands affidés;
Mais il n'en est point de croyables.
Ensuite passant par Saumur,

Ville en chapelets si féconde,
Que son commerce le plus sûr
Est d'en porter au bout du monde ;
J'en ai pris cet assortiment
Qu'on a fait toucher à la vierge,
Devant qui très-dévotement
En votre honneur j'ai mis un cierge :
Enfin pour vous j'ai commandé
Une neuvaine à Notre-Dame.
Les bons pères m'ont demandé :
Est-ce pour les besoins de l'ame ?
A quelles fins, et pour quel but
Invoquez-vous son assistance?
Mais je leur ai répondu : Chut!
C'est un secret de conséquence :
Priez toujours; Dieu saura bien
Percer l'intention tacite,
Et sa sainte mère n'a rien
Qui ne soit à sa favorite.
C'en est trop, et je vous entends;
Vous vous êtes trop avancée ;
C'est pour la reine : en même temps
La neuvaine fut commencée.
De Nante, où je suis aujourd'hui,
Je vais me joindre à leurs prières :
Les miennes sont d'un faible appui;
Mais elles sont des plus sincères.

ASSIGNATION

DE MADAME LA MARÉCHALE D'ESTRÉES,

A LA REINE.

Dit humblement la soussignée,
Que ce n'est qu'à l'extrémité
Qu'aujourd'hui votre majesté
Se trouve par elle assignée.
Mais il peut vous en souvenir
Que l'année est bien révolue
Où d'une promesse absolue
L'effet est encore à venir.
Or, quelle était cette promesse?
C'était un don très-précieux,
Parce qu'il eût mis sous ses yeux
Ce qui dans son cœur est sans cesse.
D'abord elle vous accorda
Terme jusqu'à la canicule;
Et pour avoir fait l'incrédule
Votre majesté la gronda.
Néanmoins comme elle appréhende
Les lois de la prescription,
De vous intenter action
L'agrément elle vous demande.
A ces causes, ce requérant

Ladite dame complaignante,
Je, pourvu de charge exploitante,
Et dans Versailles demeurant,
A la reine même en personne
Ai donné bref ajournement
Pour comparaître incessamment
Devant les pairs de sa couronne,
Aux fins de se voir condamner
A tenir la parole expresse
Qu'à ladite demanderesse
Elle eut la bonté de donner.
Mais, attendu son rang suprême,
Et certain autre empêchement
Qui requiert du ménagement,
Sa majesté par elle-même
Point ne comparaître pourra;
Il suffit qu'elle y soit présente,
Bien reconnaissable et parlante
En son portrait qu'elle enverra.
Fait le premier jour de décembre
Mil sept cent trente-un. Contrôlé.
Pour copie, a qui j'ai parlé.
Philippe le Hardi de Lambre.

ÉPITRE

DE MADAME LA MARÉCHALE D'ESTRÉES,

AU CARDINAL DE FLEURI.

Le nouvel an m'invite à faire
Quelque chose extraordinaire,
Car je veux vous écrire en vers.
Si ma plume va de travers,
Vous excuserez mon envie;
C'est la seule fois de ma vie
Que j'ai tenté d'écrire ainsi.
De peur d'avoir mal réussi,
J'imagine une bonne chose :
C'est d'écrire les vers en prose.
Par ce moyen vous choisirez
Prose ou vers, comme vous voudrez :
Mais il est temps que je commence.
J'assure donc votre éminence,
Que les premiers de tous mes vœux
Lui souhaitent des jours heureux.
Oui, c'est pour vous que mon cœur s'ouvre :
Prenez garde qu'il ne découvre
Tous ses sentimens à-la-fois;
Vous en auriez pour lire un mois.

Un temps précieux je ménage,
Et j'entends de loin le tapage
Que feront chez vous plus d'un jour
Tous les vœux de ville et de cour.
J'en vois d'ici de toute sorte
S'entre-étouffer à votre porte ;
Car les vœux ne finissent point,
Quand au roi le royaume est joint ;
Quand on est l'ange tutélaire
Du plus florissant ministère ;
Quand on n'a de l'autorité
Que pour exercer sa bonté ;
Quand on se montre assez habile,
Pour tenir un état tranquille,
Et calmer nos jeunes guerriers
Sur l'avidité des lauriers ;
Quand nos voisins de leur épée
Voyent l'ardeur toujours trompée ;
Quand on sait être égal à tous ;
Enfin quand on est comme vous.
J'ajoute néanmoins encore
Qu'entre autres qualités j'adore
Une vertu qui vient de Dieu,
C'est de tout faire en temps et lieux.
Avec art cette vertu vise
A donner la paix à l'église ;
Car il en est de trop ardens,
Qui voudraient prévenir les temps

Que la providence destine
Pour mettre à bien l'erreur mutine.
N'est-il pas vrai que j'ai raison ?
Ancien ami de ma maison,
Avec vous j'ai plus d'assurance
De parler avec confiance.
De cette amitié de longs jours
Daignez continuer le cours :
J'en ai souvent des marques neuves
Et les plus évidentes preuves ;
C'est de vous voir accoutumé
De me répondre à jour nommé.
Mais mon cœur dit que je mérite
Que parmi vos amis d'élite
Je tienne ce rang distingué.
En voulez-vous être harangué ?
Non : les complimens je supprime,
Et finis mettant votre estime
Encore en un bien plus haut prix
Que les avocats de Paris.

ÉPITRE

A M. LE PRINCE CHARLES.

PREUX chevalier qui vas entrer en lice,
Non du dieu Mars, mais en lice d'amour,
Bien qu'en tel cas ne passes pour novice,
Si te faut-il quelque avis en ce jour.
Amour te fait embrasser rude affaire,
Tu dois forcer un camp bien retranché;
Jà n'est pas besoin de valeur ordinaire,
N'en sortiras sans voir sang épanché.
Il faut donner et d'estoc et de taille,
Tel qu'un lion de carnage affamé;
Te préparer à plus d'une bataille,
Et pénétrer par le sentier fermé,
Pour arriver où t'attend la victoire :
Là trouveras obstacle à tes desirs.
Plus on a peine en courant à la gloire,
Plus la conquête assure de plaisirs.
Non sans travaux t'ouvriras le passage :
Divinité, peu commune à notre âge,
Défend l'entrée au plus brave assaillant;
Plus que César eusses-tu de courage,
En vain l'Amour te rendrait plus vaillant
Qu'on ne vit onc les Hectors, les Achilles,

En vain ses feux te viendraient animer ;
Amour ici ne rend choses faciles,
Un dieu plus fort a droit de le primer.
Au nom d'Hymen doit s'ouvrir la barrière.
Au premier coup, quels cris pour t'effrayer,
Et te forcer de tourner en arrière !
Mais c'est en vain, on aura beau crier ;
A de tels cris sois plus sourd qu'une pierre,
C'est le malin qui veut te fourvoyer :
Pousse ta pointe, achève ta carrière,
Et sois toujours ferme sur l'étrier.
Aurais encor mainte chose à te dire,
Mais dois les taire, et pour cause, beau sire ;
Certain respect m'en impose la loi.
Rien n'y perdras, et tu peux bien m'en croire :
Le dieu d'Amour est jaloux de sa gloire,
Et ce docteur t'instruira mieux que moi.

ÉPITRE

SUR

LE MARIAGE DE M. LE PRINCE DE CONTI.

Eh ! pourquoi non ? Eh ! pourquoi si ?
N'oserai-je pas, oserai-je ?
A ma timidité voici
Qu'il se présente un nouveau piége.
Car enfin, si je suis mon cœur
Et ma juste reconnaissance,
Pourquoi n'aurais-je pas l'honneur
De me joindre à toute la France,
Pour entonner un bel AMEN,
Après la très-joyeuse antienne,
De l'auguste et superbe hymen
Que l'on attend chaque semaine ?
Pourquoi, par mes souhaits divers,
Ne point épanouir mon ame,
Et faire retentir les airs
Du plus sonore épithalame !
Amis, buvons en ce grand jour,
Où Conti, suivant notre auspice,
Sera grand maître au jeu d'amour,
Avant d'avoir été novice.

Te voilà donc au pied du mur,
Dieu querelleur de l'Hymenée !
Pour ce coup-ci ton frère est sûr
De vivre en paix plus d'une année.
Qui jamais pourra vous troubler
Dans votre bonne intelligence ?
Vous ne ferez que redoubler
Une tendre et douce alliance.
Deux jeunes cœurs faits pour s'aimer,
Qui se disputent l'assemblage
De tout ce qui peut enflammer,
S'unissent dès le premier âge.
Hélas ! point tant de verbiage :
C'est bien à moi, pauvre chétif
Versificateur de province,
A vouloir faire le tarif
Des rares vertus de mon prince;
A dépeindre un assortiment
Aussi parfait qu'il pouvait l'être,
Et griffonner un compliment
Qui demande des coups de maître !
Le Parnasse parisien
Crierait après moi comme un aigle,
Et trouverait plus d'un moyen
Pour faire mon procès en règle.
Voyez ce plaisant violon,
Dirait-il, voyez son audace,
De contrefaire l'Apollon,

Et d'usurper ici sa place !
C'est à lui seul, ou tout au moins
Aux arbitres du beau langage,
Qui sont réputés ses adjoints,
A célébrer ce mariage.

ÉPITRE

DU PRINCE DE CONTI.

Tu jouis trop de ta molle indolence.
Plus de repos, abbé trop séducteur,
Et qu'entre nous la dispute commence ;
Du dieu des vers j'implore la faveur.
J'ai du courage, et, malgré ta science,
De t'imiter j'ai la plus noble ardeur.
Mais ne crois pas que toujours ta louange
Soit le sujet des vers que je t'écris.
Pour l'hélicon, il faut bien du mélange ;
Le changement égaye les esprits :
Toujours louer deviendrait chose étrange.
Ah ! cher abbé, quel triste événement !
En ce moment une vieille sorcière
Vient m'interrompre et m'ôter l'enjoûment.
Pourquoi tes os ne sont-ils point poussière ?
Fuis loin de moi, va, cours au monument ;
Voilà ta place, exécrable damnée.
Tu me veux faire un fade compliment :
Pour quel sujet....? Une fille m'est née !
N'en est-il pas assez pour les amours ?
Ils font recrue à Paris tous les jours.
Au nom d'amour, ma muse se ranime :

Déja je suis dans le sacré vallon,
Déja je tiens la lyre d'Apollon;
Il me prodigue et le tour et la rime,
Et puis, monté sur le divin cheval,
(Car il le faut pour être ton rival)
Cypris me guide aux rives de Cythère.
Mille beautés s'empressent à me plaire :
Sur un gazon tout parsemé de fleurs,
Je m'abandonne aux plus vives ardeurs.
Mais quel délire en cet instant m'emporte;
Pour l'exciter, je gâte ce papier :
Charmant abbé, ma veine me transporte,
Accorde-moi (j'ose t'en supplier)
De pardonner cette radoterie;
C'est une muse humblement qui t'en prie.

ÉPITRE.

RÉPONSE

A M. LE PRINCE DE CONTI.

PÉGASE, alerte : allons; de ton manége
Il faut sortir, et porter à Conti
Lettre gentille. Eh bien ! à qui parlé-je ?
Le voilà prêt. Il part, il est parti.
Non, je me trompe, il est rétif en diable;
A l'éperon, à la verge, à la voix,
Il se rend sourd; et la bête indomptable,
Dans ce moment ne connaît plus mes lois.
Entends-tu bien, fier coursier du Parnasse,
Quel est l'affront que je vais recevoir !
Comment ! il n'est prière ni menace
Qui puisse enfin te mettre à ton devoir !
Ah ! j'entrevois ta ruse, et je soupçonne
Qui t'a séduit : c'est sans doute un complot
Avec ma muse, avec cette poltronne
Dont je ne puis tirer le moindre mot :
Je vais, parbleu ! m'en plaindre à notre maître.
Comme je suis sacristain d'Apollon,
Le dieu du Pinde ordonnera peut-être
Qu'on m'obéisse en son sacré vallon.
A cet effet, je crie et je tempête,

Pour obtenir un jugement brusqué;
Mais Apollon, au bas de ma requête,
A mis soudain un SOIT COMMUNIQUÉ.
Or c'était dire: Attendez-moi sous l'orme;
Car je voulais tout-à-l'heure rimer.
Il m'a fallu plaider ma cause en forme,
Et tour-à-tour muse et moi s'escrimer.
J'ai commencé : Dieu de la double cîme,
Écoutez-moi. Charmante épître en vers,
Où de bontés et de marques d'estime
Sont parsemés témoignages divers,
M'est adressée, et par qui ? Par un prince,
Prince du sang, et du sang de Bourbon,
Qui me recherche au fond de ma province.
A ce début, on m'a répondu : Bon,
Continuez. Le prince me demande
Une réponse : il est même honteux
Que, si long-temps, son altesse l'attende :
Cette réponse est tout ce que je veux.
Pour la tracer, j'implore de ma muse
Le prompt secours, et du cheval aîlé;
Depuis huit jours cette ingrate m'amuse,
Et le cheval reste là tout scellé.
Plus de vingt fois en vain je l'ai sommée
De prendre en main son lyrique instrument;
A peine en ai-je une prose rimée,
Rimée encor, je ne sais trop comment.
Ni le devoir, ni la reconnaissance,

Ni l'intérêt, ni cent autres motifs
N'ont pu fléchir sa désobéissance,
Quoique mon ordre ait été des plus vifs.
Pour sa réponse, a repliqué la folle
Qu'elle n'avait, pour se justifier,
Qu'une petite et simple parabole
Que peu de mots allaient spécifier.
Avec Conti l'on veut que je faufile !
Mes yeux d'honneurs ne sont point éblouis :
Point ne se doit joindre la faible argile
Au pur métal dont se font les louis.
De muse à muse est trop grand l'intervalle,
Au pauvre abbé je ferais déshonneur;
Sa propre gloire est la cause finale
De mon silence et de ma juste peur.
Sur ce discours, notre juge équitable
A prononcé : voici son jugement.
Son humble excuse est valide et louable;
Mais je lui passe une fois seulement.
A cet arrêt la timide est soumise.
Ainsi, grand prince, il ne tiendra qu'à vous
Qu'une autre lettre en beau vers ne soit mise :
Mais que déja je prévois de jaloux !

ÉPITRE

A. S. A. S. monseigneur le prince de Conti.

Il a plu, mon prince, au chapitre,
De m'éloigner de mon pupître,
Et me députer à Paris.
D'une telle ambassade épris,
J'ai louangé la providence,
Qui, lorsque le moins on y pense,
Remplit nos vœux et nos desirs,
Et met le comble à nos plaisirs.
Quels plaisirs donc me proposé-je ?
Sera-ce de voir le manége,
Où la fortune et le destin
S'exercent du soir au matin,
Du matin jusqu'à la nuit close ?
Non, le plaisir est autre chose
Que de voir, en un même jour,
Pleurer et rire tour-à-tour,
Monter très-haut, très-bas descendre,
Recevoir pour aussitôt rendre,
Amasser et perdre son bien,
Être tout, et puis n'être rien.
Quant au plaisir qu'Amour procure,
Onc à Paris je nen fis cure;

Jamais belle en cette cité
Mon herculisme n'a vanté.
Pour l'amour, vive la province;
C'est là le vrai pays, mon prince;
C'est là qu'à toute heure j'ai vu
La joue et le visage à nu,
Et que se marque en quoi diffère
La jeune fille de sa mère;
C'est là que la beauté, le soir,
Ne passe point du blanc au noir,
Et qu'en parure négligée
La gorge n'est pas plus âgée;
C'est là qu'on ne sait point par cœur
Ce qu'on va dire à son vainqueur,
Et que toujours nouvelle extase
Fournit toujours nouvelle phrase;
C'est là qu'il n'est point en tout temps
Ni d'indiscrets ni d'inconstans;
Et comme pour s'aimer on s'aime,
A jamais on s'aime de même;
Enfin, c'est là qu'on n'est fâché
Que d'avoir fait un beau péché,
Et jusqu'à la fin de la vie
Rien n'en fait perdre au moins l'envie.
A ce récit-là, vous pensez
Que nous serions des insensés
De quitter l'aimable Nature,
Pour chercher la manufacture

Du fard et du déguisement :
Ainsi ce n'est aucunement
Par le beau sexe de Lutèce
Que j'aurai plaisir et liesse.
Je n'aurai pas non plus la satisfaction
De trouver dans Paris cette soumission
Qui ferait le repos et la paix de l'église :
Chaque parti la veut ; mais dans cette entreprise
Il faut, pour réussir, inventer un milieu :
L'un donne trop à l'homme, et l'autre trop à Dieu.
Je reviens toujours à ma thèse :
Quel plaisir aurai-je ? A mon aise,
Dans le cristal, verrai-je en plein
Mousser le champagne divin ?
Oui ; mais après double bouteille
Je secoue aussitôt l'oreille,
Et je refuse le labeur.
Jadis j'étais grand potateur :
Je ne vois plus plaisir ni gloire
A boire uniquement pour boire.
A la fin, je prends mon parti,
Et c'est à l'hôtel de Conti
Que s'arrange, apprête et dispose
Le plaisir que je me propose.
Dès le jour que j'arriverai,
Chez mon cher Mécène j'irai
Le supplier qu'en diligence
Il me fasse avoir audience,

Et

Et qu'il vous présente Caton
Avec son prolixe menton;
Mais ce Caton, qui veut vous plaire,
En fera son unique affaire,
Et vous pourrez à volonté
Disposer de sa gravité.
Une cantate, un vaudeville,
Un conte, une fable gentille,
Mille petits traits ramassés,
Feront de la matière assez
Pour l'exercice de nos muses :
La mienne n'aura plus d'excuses,
Et vous servira de son mieux.
Nous ne toucherons point aux dieux,
Ils ont la peau trop délicate;
Mais du célèbre cul-de-jatte
Imitant le style enjoué,
Sans remords tout sera joué.
Je me flatte que ma visite
Vous souffrirez un mois de suite :
Honneur et plaisir; après quoi
Il faudra revenir chez moi,
Ayant pour nouvelle maxime,
Qu'aimable et prince est synonyme.
Comme ce n'est qu'en quinze jours
Que je compte partir de Tours,
Sans doute votre humeur chagrine
D'une naissance féminine

Sera très-dissipée alors.
J'ai lu dans le livre des sorts :
« Que le père étonné ne plaigne point ses peines ;
» Le sexe des enfans n'est point à notre choix :
» Il faut avoir de quoi faire des reines,
» Alors qu'on a de quoi faire des rois. »

ÉPITRE

A M. DE MONTIERS.

LES yeux baissés, je vous aborde,
Quand tristement je me recorde
Que, depuis deux mois, j'aurais dû
Vous avoir du moins répondu.
Toute ma faute, hélas ! j'accorde :
Moi-même au col je mets la corde :
Mon cas, pourtant, bien entendu,
Bien expliqué, bien défendu,
Peut mériter miséricorde :
Cher seigneur, voilà mon exorde.
Quoique j'adore le plaisir,
Qu'y vaquer soit mon seul desir,
Et que dans la grande Lutèce
On puisse en trouver à choisir
De tout genre et de toute espèce,
Rarement ai-je le loisir
De le chercher et le saisir.
Tandis qu'absent de mon pupître
On croit qûe je me réjouis,
Tantôt je suis pris pour arbitre
Entre Jacques, Pierre, ou Louis;
Tantôt, pour complaire au chapitre,

Le sombre examen d'un vieux titre
Fatigue mes yeux éblouis.
Suivre des procès inouis,
Chaque jour croquer mainte épître,
Et chaque jour mettre en regître
Discours faits et discours ouïs;
Renfermé chez moi comme une huître,
De la vie ainsi je jouis.
Ce n'est pas là tout, mon cher maître :
Vous vous imaginez peut-être
Que je suis sûr du lendemain;
Point du tout: un ordre inhumain
M'envoie en un pays champêtre;
Il faut que dans un tourne-main,
Pour passer un bail je me guêtre,
Ou, pour nos terres reconnaître,
Toujours par voie et par chemin,
Rarement à Paris paraître.
Est-ce là goûter le bien-être;
Je le goûterais beaucoup mieux
Dans ce séjour délicieux,
Où le corps et l'esprit à l'aise
Sont éternellement joyeux;
Où, par une heureuse antithèse,
Tout est gai jusqu'au sérieux;
Où l'on voit mari gracieux,
Femme qui met à la fournaise
Les cœurs les plus religieux,

Qui tous deux plus ardens que braise
Ont produit ce qui sous les cieux
Peut faire voir de plus beaux yeux.
Se pourrait-il qu'on ne se plaise
Assis à la table des dieux?
Mais laissons là la parenthèse
Et l'incomparable Thérèse.
D'où vient qu'au ciel il n'a pas plu,
Comme je l'avais résolu,
Que j'allasse voir cette année
Un manoir fait pour un élu?
Mais cet honneur m'est dévolu
A ma plus prochaine tournée.
Je maudirai ma destinée,
Si, devant juillet révolu,
Vous ne voyez Jean le Velu.

ÉPITRE
A MADAME
LA PRINCESSE DE LÉON.

JE me faisais la plus grande des fêtes
De vous fabuliser vos petits animaux;
Mais, hélas ! parmi mes travaux,
Parmi des procès, des requêtes,
Parmi les sacs de plusieurs baux,
Peut-être aussi parmi les pots,
J'ai perdu l'une de vos bêtes.
J'ai fait toutes sortes d'enquêtes,
Et j'en perds même le repos,
Ne sachant si la bête a plumes, poils, arêtes,
Vit sur la terre, en l'air, ou dans les eaux.
Pour le coq et le chat de la charmante dame,
Qui prit soin de vous les choisir,
J'ai voulu les rimer; mais chaque fois mon ame
Est transportée ailleurs, où j'ai plus de plaisir.
Comme averne, enfer et tartare
Sont synonymes, il est clair
Que l'esprit aisément s'égare;
Qu'il quitte son objet pour un autre plus cher,
Et mentalement me prépare
A mettre le diable en enfer.

Mais je serais inexcusable,
Si je n'avais du moins votre caméléon,
Et ma mémoire est incapable
De jamais oublier ce qui rime à Léon.
Ce nom si précieux la guide;
Et, pourvu qu'une chose ait le moindre rapport,
Cela suffit à la perfide
Pour s'en souvenir sans effort.
Ici d'avoir juré j'enrage,
Que je n'écrirais plus en vers;
Car ce serait le lieu d'étaler l'assemblage
De vos vertus, de vos talens divers.
Qu'un poëte à gogo se donnerait carrière,
S'il voulait exercer son art
Sur une si riche matière,
Où le vrai se peindrait sans fard !
Princesse, vous verriez arriver la dispute
Entre le mérite et le sang,
Et dans l'opiniâtre lutte
Cent belles qualités voudraient le premier rang.
Un poëte artistement tournerait une phrase
Du côté de ce cher époux,
Et, dans sa poétique extase,
Dirait tout, en disant qu'il est digne de vous.
Bref, avant de finir, vous seriez la Minerve,
Voire toutes les déités.
Mais le prude seul se réserve
Le droit de publier vos amabilités.

Pour moi qui ne fais autre chose
Que d'introduire bonnement
Un peu de cadence en ma prose,
Je vous louerais ignoblement;
Ainsi je vais changer de thèse.
J'ai vu votre illustre nonain:
Ses yeux sont vifs et pleins de braise?
Elle a la parole à la main.
De ses délicates pensées
J'admirais le rapide cours;
Quand on en a d'aussi sensées,
On doit écrire ou bien parler toujours.
Ne croyez pas qu'elle ait levé son voile;
Mais n'importe; ni plus ni moins,
Je voyais au travers comme une double étoile,
Et, malgré deux ou trois témoins,
Mon luminaire apportait tous ses soins
Pour errer par-tout sous la toile.
Néanmoins je sortis jaloux et mécontent;
Elle dit fièrement qu'il n'est personne au monde
Qui vous aime, applaudisse, estime, honore tant,
Et je sens que mon cœur en gronde.
Si du petit air qui finit
Par « Je n'en veux pas davantage, »
J'avais la note par écrit,
Aussitôt serait fait l'ouvrage.

ÉPITRE

De madame de Montbayen, de Tours, à madame Chanlai de la Rose.

VOUS allez être assurément surprise,
Ma chère dame, et vous aurez raison :
Quoi ! direz-vous, quelle folle entreprise !
M'écrire en vers ! Voyez un peu l'oison,
Qui veut au vol égaler l'aigle même,
Et s'élancer jusqu'au plus haut des airs !
Pardonnez-moi ma hardiesse extrême ;
Mais, après tout, oui-dà, je fais des vers :
Depuis deux mois à ce style occupée,
Soir et matin j'y forme mon esprit ;
Et de grand cœur ma muse émancipée
Vous fait le don de son premier écrit.
Au fait, madame, il faut pourtant vous mettre,
Et dévoiler tout le fin de ceci :
Le cher abbé dont parle votre lettre,
En est la cause : eh ! comment ? Le voici :
Quand je troquai Paris pour la Touraine,
J'allai vous voir, et je vous dis combien
Je regrettais.... Or, qu'il vous en souvienne,
Sur qui roula ce dernier entretien ?
Ce fut sur lui ; vous me dites : Ma chère,

Bientôt à Tours vous connaîtrez l'auteur,
Qui, sur Paschal osant mettre l'enchère,
Des novateurs rabattit la hauteur.
Ah! quel plaisir de cultiver cet homme,
Dont la morale et les purs sentimens
Font refleurir la primitive Rome,
Et d'Angustin nous rappellent les temps!
Sur ce portrait je me formerai l'idée
D'un janséniste au vaste chapeau plat,
Aux cheveux droits, à la mine guindée,
Au grave abord d'un conseiller d'état;
Je crus trouver un directeur austère,
Aux yeux de qui tout est péché mortel;
Bref, des vertus le parfait exemplaire;
Mais s'en faut bien que notre abbé soit tel.
C'est un gaillard, s'il en est dans le monde,
Qui du plaisir fait presque tout son soin,
Et qui se tient dans une paix profonde,
Pourvu qu'il ait ce dont il a besoin:
Garçon de joie et d'un commerce aimable,
Aimant à boire, à rire, à folâtrer;
Dun esprit vif, amusant, agréable,
Ayant toujours quelque chose à narrer.
Plus, à la longue, épiant ce saint prêtre,
Je m'apperçus qu'il était médisant,
Et que souvent il n'était pas le maître
De radoucir le sel le plus cuisant.
Un autre mal, c'est que l'art de médire

Apprend toujours à feindre, à varier;
Et le mensonge, ami de la satyre,
Vient au secours pour mieux historier.
Troisièmement, l'excès du jus bacchique,
Auquel, par fois, il se livre un peu trop,
Lâche la bride à son humeur caustique,
Et fait courir sa langue au grand galop.
Ces trois défauts me firent de la peine;
Et je disais : Est-ce donc là celui
Qui démasqua la missive romaine,
Du grand Quesnel le vengeur et l'appui?
Mon pauvre abbé, c'est pourtant grand dommage :
A cela près, vous seriez tout charmant;
Pourquoi ne pas faire un meilleur usage
De votre esprit et de votre enjoûment?
Un jour, après avoir fait connaissance,
En regardant son mérite en pitié,
Je hasardai, d'un air de confiance,
De lui tenir ce discours d'amitié;
Oui, d'amitié, puisque, malgré sa langue,
On ne saurait s'empêcher de l'aimer.
Il répondit à ma juste harangue :
Je le sais bien, et l'on doit me blâmer;
Je suis méchant, je reconnais mon vice;
Le fond est bon, j'ai le cœur excellent;
Je veux vous faire un entier sacrifice
De mon génie et de tout son talent :
Ce sont les vers qui seuls furent la cause

De ces défauts que vous trouvez en moi;
Et vous verrez prompte métamorphose,
Dès que d'auteur j'aurai quitté l'emploi :
En déclamant, mon gosier se dessèche;
Ce qui m'oblige à trop souvent trinquer.
La poésie a toujours quelque flèche
Pour percer ceux qu'elle veut attaquer;
Et le mensonge, appuyant la satyre,
Rend le poëte haïssable, odieux.
Ainsi, de grace, acceptez donc ma lyre;
Entre vos mains elle sera bien mieux.
Vous êtes douce, et ne cherchez qu'à plaire,
Point médisante, aimant la vérité;
Pour réparer mon malin caractère,
Il me fallait toute votre bonté.
Ingénûment, comme une bonne amie,
J'ai pris sa lyre.... Et c'est par ce moyen,
Que, d'une main encor mal affermie,
J'écris en vers. Adieu : de Montbayen.

LETTRE

Écrite à M***, au premier jour de l'an. . . .

PAR l'accointance, et le fréquent commerce
Avec l'abbé, sans m'en appercevoir,
Je fais des vers; faut qu'Apollon me berce;
Car en dormant je les fais, sans savoir
Règles ni tours, liaisons ni cadence.
Il m'a promis que dans un mois d'ici
Je les ferais avec bien plus d'aisance,
Et moins mauvais que ne le sont ceux-ci.
Le cœur me dit, et le devoir encore,
Que c'est à vous qu'ils doivent être offerts :
Recevez donc, cher oncle que j'adore,
Ce coup d'essai qui ressemble à des vers;
Mais chaque jour je déclare à mon maître
Que je ne veux apprendre jà de lui
Le noir talent qui me rendrait peut-être
Le chroniqueur des vices d'aujourd'hui.
Deux choses sont, que j'attends qu'il m'apprenne
Uniquement; l'une, qu'au mois de mai
Je puisse, en vers, célébrer ma Climène,
Et lui conter l'amour qu'elle a formé.
L'autre leçon, comme la plus pressée,
Je suis après; si je la savais bien,

Pièce de goût vous serait adressée
Au nouvel an, où je n'oublîrais rien
De ce qu'amour, respect, reconnaissance
Ont de plus tendre et de plus relevé.
Un jour viendra que ma muse, hors d'enfance,
Fera pour vous un chef-d'œuvre achevé.

ÉPITRE

A madame la présidente de Drouillet, à Toulouse.

C'EST grand honneur que votre souvenir;
Mais beaucoup mieux eussiez fait de venir,
De ce délai rien ne nous dédommage,
Pas même un fils, quoiqu'il ait en partage
Les dons divins de l'esprit et du corps.
Dames d'ici furent bien aises, lors-
Qu'il arriva : pour moi, qui suis sincère,
Bel homme est-il; mais qu'en pourrais-je faire?
Vous répondrez : Qu'eussiez-vous fait de moi?
Je suis dans l'âge où l'amour se tient coi.
Non-dà, vraiment! vos yeux ont bien encore
Leurs dents de lait; et la naissante aurore,
Qui nous surprend dans tout son appareil,
N'a point le teint si blanc ni si vermeil.
Et puis d'ailleurs ce n'est point simagrée,
Fille à quinze ans n'est pas bonne denrée :
Je m'y connais. Je ne me trouve bien,
Que quand chacun y met autant du sien;
Et si l'on dit que la verte jeunesse
Est tout amour, c'est amour, mais simplesse,
Qui joint toujours à la légéreté,
Ou l'ignorance ou la timidité.

Vive une femme au milieu de sa course!
Esprit, discours et cœur, tout fait ressource
Contre l'ennui, dont la plupart du temps
Sont assaillis les trop jeunes amans.
Un peu d'usage, un peu d'expérience,
Fait que l'on s'aime avec plus de science.
Femme autrement, dans l'amour le plus vif,
Ne sait donner qu'un sentiment passif :
Ou si, par fois, livrée à la tendresse,
Elle s'échappe, alors c'est pure ivresse.
Aimons l'amour et ses soins caressans;
Mais évitons le délire des sens.
Ma muse, holà! ta verve te transporte :
Plus de respect; je le sais, mais n'importe;
Pardevers moi, j'ai toujours le plaisir
De vous avoir crayonné mon desir.
N'en grondez pas : si j'eusse écrit en prose,
Ç'aurait été, ma foi, bien autre chose.
Pardon, sur-tout. Je suis de tout mon cœur
Votre très-humble et petit serviteur.

ÉPITRE

A MONSIEUR LE COMTE D'AGÉNOIS.

SUR le duvet d'une molle indolence
Je reposais, illustre protecteur,
Sans aucun but, sans aucune apparence
D'être éveillé par quelque espoir flatteur.
Tel qu'un câlin, flanqué de sa câline,
Croit être heureux, tant qu'il est fainéant,
Et se grattant au soleil, s'imagine
Que l'univers ne vaut pas son néant.
J'étais de même avec ma favorite
Médiocrité, dame de bon repos;
Que nul souci, soin, ni desir n'agite,
Quand votre lettre est venue à propos.
Plus de vingt fois je l'ai lue et relue;
Et la lisant, j'ai dit : Est-ce bien moi?
Mes yeux éteints n'ont-ils pas la berlue?
Eh! non vraiment, c'est mon nom que je voi.
J'ai dépêché mon lutin domestique,
Qui, dans une heure, et plutôt, de retour,
Par la vertu de son coursier magique,
M'a rapporté ce qui se passe en cour.
J'ai su par lui; (car, hélas! par moi-même
Je ne sais rien, ce qui s'appelle rien;

Et du grand monde une ignorance extrême
M'était sur-tout réputée un grand bien.)
J'ai donc appris que la paix de l'église
Devait bientôt réunir les esprits.
Malheur à ceux qui, dans ce temps de crise,
Voudront briller par de nouveaux écrits !
J'ai toujours peur qu'une plume anonyme
Incognito ne me prête ses rats;
Et ma présence à dessein je supprime,
Pour éviter un second embarras.
Depuis six ans qu'en ma sombre tanière
Très-prudemment je suis enseveli,
On me croit mort; la trop grande lumière
Ne convient point à qui cherche l'oubli.
Que l'on me voie à Paris; anecdote,
Amphigouris, vaudeville insultant,
Piquant lardon, brevet de la calotte,
Tout sera mis sur mon compte à l'instant:
Bien plus, au nez on s'en viendrait me rire,
Quand, pour calmer le monde déchaîné,
J'attesterais que je hais la satyre,
Et que paisible et très-doux je suis né.
A ce discours vous répondrez peut-être
Que trop de crainte et de précaution
J'affecte ici de vous faire paraître,
Et m'offrirez puissante caution :
Vous me direz qu'à l'ombre du grand prince (1)

(1) M. le prince de Conti.

Qui me souhaite et demande à me voir,
Plus surement encor qu'en ma province,
J'échapperais à tout malin pouvoir.
Oui, j'en conviens; mais mon petit Mercure,
Par le détail me dépeignant celui
Qui, dans le cas de mauvaise aventure,
M'honorerait de son royal appui,
A si bien fait que son tableau fidèle,
Et de sa cour l'ample description,
Sert à former difficulté nouvelle,
Et me fournit une autre objection.
Comme Apollon au milieu du Parnasse,
Il m'a dépeint Conti dans son palais;
Auprès de lui, pour avoir bonne place,
Paraît l'esprit dans ses plus beaux attraits.
C'est là qu'on voit de la délicatesse,
Du sel attique et du noble enjoûment;
Il faut qu'en tout, le goût et la justesse,
Même au badin, donnent de l'agrément;
C'est là qu'on voit du bon père Epicure
L'ombre évoquée; et, par belles leçons,
Ce grand docteur prouver que saine et pure
Sa morale est, malgré les vieux soupçons;
C'est là qu'on voit habiter l'innocence
Parmi les jeux, les ris et les desirs;
Et la raison tient toujours la balance
Pour l'équilibre et le poids des plaisirs :
Enfin, c'est là que la sage Minerve,

Jugeant des dons de l'esprit et du cœur,
Au seul exquis la couronne réserve;
Or cet exquis, c'est ce qui me fait peur.
Ancien reclus au fond d'un cloître ignare,
Où les plaisirs n'ont rien de délicat,
Où de gens sots l'assemblage bisarre
N'a pas l'esprit même de faire un fat,
Où, sans Regnier, mon unique ressource,
Je deviendrais idiot en tous sens;
Si je n'allais quelquefois à la source
Puiser de quoi me ranimer les sens :
Dans un cloître, où, sans lecture ni livre,
Moitié du temps sans encre ni papier,
Sans nul projet qui fasse honneur à suivre,
Je ne vois rien qui puisse m'employer;
C'est où s'absorbe un reste de jeunesse,
Où mes esprits languissent abattus;
C'est où, perdant toute ma gentillesse,
Je vis enfin sans vices ni vertus.
Jadis habile en plus de quatre langues,
J'étais en train de devenir savant;
Je composais des sermons, des harangues,
Et m'en tirais fort bien le plus souvent.
Je n'ai point vu de mémoire plus sure
Qu'était la mienne; et lisant nuit et jour,
J'eusse amusé par ma littérature;
Chaque science amusait à son tour :
J'avais sans cesse à conter quelque histoire,

Ou je créais quelque récit nouveau;
Mais à présent, adieu donc ma mémoire,
Adieu donc tout, je retourne au berceau :
Dans l'entretien je suis un homme à battre;
Mon ânerie est montée à l'excès :
C'est d'Henri trois qu'était fils Henri quatre;
Le reste ainsi s'en va tout à-peu-près.
Au moindre mot, A QUIA je demeure
Comme un benêt : je jure en vérité
Que ce matin je cherchai plus d'une heure
L'accusatif de l'adverbe RITÈ.
A tous momens je fais des solécismes,
Et le français je prononce si mal,
Qu'au seul aspect de mes tourangélismes,
Je passerais pour un original.
Dans cet état, si vous conseillez juste,
Je ne crois pas que ce soit votre avis,
Que j'aille en cour paraître comme un buste,
Ou, si je parle, effrayer mes amis.
Ingénûment à vous je me confesse :
Otez-moi l'art de rimer promptement,
Art qui toujours fait que trop je me presse :
Je ne suis bon à rien présentement.
Bien malgré moi, monsieur, je m'humilie;
Car l'amour-propre ensorcelle toujours;
C'est à regret, ma foi, que je supplie
Votre bonté de me laisser à Tours.
Plus notre prince est charmant, est aimable,

Plus de talens il a su ramasser,
Et plus aussi me sentant incapable
D'entrer en lice, il n'y faut point penser.
D'ailleurs, quand même une ardeur imprudente
Subjuguerait ma coquette raison,
Je ne sais quand ma santé chancelante
Me permettra de quitter la maison.
Ces jours passés, un terme taciturne,
De m'éloigner ne m'avertissant pas,
M'a fait au pied la blessure nocturne,
Qui pour du temps arrête ici mes pas.
Triple moyen que j'avance : à ces causes,
Ayez pour moi, monsieur, la charité
D'expliquer bien au prince toutes choses,
Peur invincible, ignorance et santé.
N'oubliez pas combien je suis sensible
Au grand honneur qui m'est fait de sa part.
Hélas ! faut-il me voir dans l'impossible
De vous mander aujourd'hui mon départ !
A vous, Mécène, en finissant ma lettre,
Remercîment et salut mille fois ;
J'assure aussi, si le voulez permettre,
De mes respects madame d'Agénois.

ÉPITRE

A feu M. MELON, alors l'un des premiers commis de monseigneur le duc d'Orléans, régent, pour les affaires étrangères.

TOI, qui jadis dans maint joyeux banquet,
Du mont Olympe assemblée amicale,
Applaudissais à mon gentil caquet,
Et de remplir ma coupe peu frugale,
Faisais ton jeu, mais ne t'oubliais pas;
Soit qu'il fallût boire à toute la ronde,
Soit qu'on en fût sur les divers appas
Qui font errer de la brune à la blonde,
Ou soit enfin, selon nos sages lois,
Lorsque, jugeant l'antique ou jeune ouvrage,
Tout l'univers, hors les dieux et les rois,
Ressortissait à notre aréopage :
Te souvient-il de ces aimables jours,
Les plus coulans, les meilleurs d'une vie,
Dont la douceur, prenant un autre cours,
Depuis ce temps t'est peut-être ravie?
O l'heureux temps! Pour moi, j'en goûte encor,
Et goûterai les voluptueux charmes.
Ainsi qu'alors ma joie est tout mon or,
Et sur les biens je n'ai nulles alarmes.
De mon exemple, à ce que j'ai bien vu,
Mon cher seigneur, tu ne profites guère.

Quoi ! de nouveau te voilà donc pourvu
D'emploi qui touche au premier ministère ?
Tu méritais la place que tu tiens.
Vaste génie, étude, expérience,
Beau naturel ; ce sont là tes soutiens,
Ceux qui t'ont fait donner la préférence.
Que je suis aise et que je suis fâché !
Aise, pourquoi ? Par rapport aux richesses,
A cet honneur à ton poste attaché,
Aux prompts moyens de faire tes largesses :
Aise sur-tout par rapport au plaisir,
Plaisir constant qui tout autre surpasse,
De contempler et de voir à loisir
L'aimable prince à qui tu dois ta place ;
Mais aussi, mais quel immense travail !
Quel pesant faix te charge les épaules !
Encore si tu n'avais le détail
Que de Paris ou du dedans des Gaules ...
Roule fortune. Oh ! vraiment bien plus loin
Présentement va s'étendre ta vue.
Le double pôle est commis à ton soin :
De bout en bout tu feras ta revue.
Fâché, pourquoi ? Comme étant le syndic
Des amateurs de la tranquille joie,
Je plains ton sort. Enfoncé comme un pic
Dans le labeur, jusqu'à la petite oie,
Tout t'est ôté : tu n'auras pas le temps
De conserver pas même la mémoire

De ces endroits et de ces doux momens,
Où des deux mains l'une ne sert qu'à boire.
En ce cas-là, pourrais-je me flatter
Que moi, mon nom, te reste dans l'idée?
Pour sur ce fait ton souvenir tâter,
Je vais risquer si, sur lettre hasardée,
Tu recevras comme autrefois l'auteur
Tu recevais. Je l'envoie à mon frère,
Frère très-cher qui veut avoir l'honneur
De la porter. Tous les deux font la paire
De gens à toi dévoués et soumis.
Tu peux lui rendre un signalé service :
Je ne veux point chercher d'autres amis,
Et de toi seul j'attends ce bon office.
Il est au fait du pays étranger;
Il sait par cœur toute son Amérique;
Digne est de toi de vouloir protéger
Un homme utile à la chose publique.
Daigne causer quelque temps avec lui;
Il parle bien et de plus d'une affaire.
Tu connaîtras qu'il mérite un appui
Pour le succès toujours très-nécessaire.
Il te dira le reste mieux que moi :
Entre tes mains, plein d'espoir, je le laisse.
Adieu, je suis d'ame et de corps à toi,
Avec respect, gratitude et tendresse.

A Tours, le 6 décembre 1723.

ÉPITRE
A M. D***
SUR LA VOLUPTÉ.

HOTE aimable d'un lieu charmant,
Où, loin du faste et du tumulte,
Tu te montres fidèle au culte
Du dieu père de l'enjoûment,
J'irai, sous ce bois respectable,
De myrthes, d'oliviers planté,
Revoir à tes côtés à table
L'Innocence et la Volupté.
 Des dieux, des grands et du vulgaire,
Que ces beaux lieux soient ignorés;
Défendons l'heureux sanctuaire
Où des profanes altérés
Porteraient leur soif téméraire.
Les dieux, de nos banquets jaloux,
Viendraient eux-mêmes, à notre exemple,
Se désaltérer avec nous,
Et n'auraient désormais qu'un temple.
Adorons de loin nos tyrans.
Si la gloire avec eux habite,
L'ennui réside avec les rangs;
Et tu sais que la joie évite

L'œil fâcheux des dieux et des grands.
  Votre cour n'a point notre hummage,
Grands, de votre fortune épris;
Ce berceau, mieux que vos lambris,
Couronne la tête d'un sage;
Plus de plaisirs, moins de splendeurs.
Vos ennuyeuses excellences,
Et vos sérieuses grandeurs,
Glaceraient nos vives séances.
  Les dieux, par un don généreux,
Ont comblé l'état où nous sommes;
La grandeur fut faite pour eux,
Le plaisir fut fait pour les hommes;
Ils sont grands, nous sommes heureux.
Que la saturnale établie
Dans son rustique appartement
Leur prouve notre enchantement :
Quand l'ivresse parle et délie
Les nœuds du froid raisonnement,
Lorsqu'un léger caprice allie,
Par un bizarre enchaînement,
Et la maxime et la saillie,
Et que des cœurs l'accord charmant
Joint aux accès de la folie
Les ressources du sentiment,
Dieux ! respectez l'égarement
D'un heureux mortel qui s'oublie,
Plus dieu que vous dans ce moment.

Pendant que l'active opulence
Possède, sans pouvoir jouir,
Coulant dans l'ombre du loisir
Des jours faits pour l'indépendance,
Une oisive et molle indolence
M'endort dans les bras du plaisir,
M'éveille au sein de l'espérance.
Ainsi, voilà la Volupté,
Libre enfant de l'Oisiveté,
La Volupté toujours nouvelle,
Vive sans fougue et sans transports,
Qui fuit, afin qu'on la rappelle;
Qui fuit, mais qui laisse après elle
Les desirs, au lieu de remords.
Sur mon front serein, la jeunesse
Sème encor les fleurs et les lys;
Je bois, je folâtre, je ris.
Si je succombe à ma faiblesse,
Un dieu réchauffe mes esprits,
Et chaque instant qui fuit nous laisse
Plus altérés et plus épris.

Nuit charmante, arrête et prolonge
Les douceurs d'un festin pareil!
Reculons l'instant du sommeil,
Il ne peut nous donner qu'un songe.
Que l'aube, à son brillant retour,
Sur les gazons nous trouve encore
Disputans de vers et d'amour,

Et de nouveau voyons éclore,
Pour prémices d'un plus beau jour,
Les fleurs, les plaisirs et l'aurore.

ÉPITRE

A MADAME ORRY.

Ah ! je les vois qui s'alongent mes bras
Tous les matins, au lever de l'aurore;
Qu'embrassent-ils? Belle maman, hélas!
Je crois tenir... Courage... bon... encore....
Cruel moment pour votre cher hibou,
Que le respect après coup vient contraindre,
Et qui ne sait en vérité par où
Son amour doit commencer à vous peindre!
Alte-là... Chut; c'est toujours le refrain
De ce maudit et gênant pédagogue.
Sans ce respect, ma plume irait grand train;
Mais il l'arrête au bord de son prologue.
Par conséquent, si vous voulez savoir
Le tout au juste, envoyez-moi dispense.
Ah! dame! alors certe il fera beau voir
Comment j'écris, quand j'en ai la licence.
Cent vers au moins partiraient tout d'un coup
Sur le poignet où pend cette main blanche.
Ainsi jugez si j'en ferais beaucoup,
En parcourant l'arbre de branche en branche.
Dans un endroit je resterais un an,
Afin de mieux le voir et le décrire :

Sèjour des dieux! Devinez-le, maman,
Devinez donc, ou je vais vous le dire.
C'est un palais où toujours frétillant
Se tient recluse une savante reine ;
Mais double garde en habit de feuillant,
Fait qu'on ne peut la découvrir qu'à peine.
De s'y glisser ce serait le grand point.
Au dieu d'amour la clef en est donnée;
Il la tient seul, et même souvent point
Il ne la prête au dieu de l'Hyménée.
Quoi! derechef je me sens arrêté ;
Et mon pédant me tire par la manche;
Donnez-moi donc plus ample liberté,
Et contre lui je prendrai ma revanche.
Depuis un mois je me consume en frais
De volonté, de cœur et de pensée.
Belle maman, puisque les voilà faits,
Permettez-m'en une peinture aisée.
Il restera du respect encor trop,
Dès que l'amant ne sera qu'un Apelle.
A ce prix-là demain, au grand galop,
Très-volontiers je pars pour la Chapelle.

ÉPITRE

A MADAME L***.

AH ! je les vois qui s'alongent mes bras;
De lieue en lieue ils percent tout obstacle.
Ah !.... mais, madame, est-ce que j'ai des rats;
Non, c'est l'amour qui fait ce grand miracle.
Jusqu'à Paris je les sens parvenus,
Toujours tout droit ils sont allés bien vîte;
Ouvrez la porte à ces nouveaux venus,
Que votre cou soit leur unique gîte :
En l'embrassant, ils embrassent leur tout.
Serrez-la bien, la maman : bon, encore....
Et tournez tant que moi, qui suis au bout,
Je puisse atteindre à celle que j'adore.
M'y voilà donc : à force de replis,
Le gros de l'arbre a suivi les deux branches.
Quelle forêt de roses et de lys !
Mais commençons par ces belles mains blanches.
Confiez-les à ce pauvre garçon :
Oui, je les tiens, ma bouche les caresse;
Pour m'empêcher d'y marquer un suçon,
Profond respect, j'implore ta sagesse.
Retirez-vous, mes lèvres, promptement :
L'endroit est beau ; mais il en est quelque autre....
Madame !..

Madame !.... Holà !.... dites-moi donc comment
Cela s'est fait ? Ma joue est sur la vôtre :
Que j'y suis bien ! et si bien qu'à jamais
J'y veux rester. Regardez l'éloquence
De mes deux yeux , ils disent beaucoup ; mais
Ma langue en dit plus qu'eux dans son silence.
En ce moment, plus fortuné qu'un roi,
Dans le plaisir je me jette et me plonge ;
Bientôt, hélas ! je vais pleurer. Pourquoi ?
C'est de chagrin de n'avoir eu qu'un songe.

ÉPITRE A LA MÊME.

JE savais bien que ma première lettre
Était trop folle ; et, mon profond respect
Style pareil ne voulant point permettre,
Plus d'une fois rougit à son aspect.
Oui, ce fut donc, madame, par malice
Que je donnai l'essor à mon esprit ;
Il inventa ce petit artifice,
Pour voir comment vous grondiez par écrit.
Grondez toujours ; la plus belle louange
Ne me saurait faire un si grand plaisir :
En vérité, vous grondez comme un ange.
Mais, alte-là, j'ai rempli mon desir.
Avec quel art, quelle délicatesse,
Quelle douceur et quel air de bonté,
J'ai pensé dire, avec quelle tendresse,
Me grondez-vous de ma témérité !
Hélas ! faut-il que mon obéissance
A suivre en tout vos adorables lois,
Dans ce moment me raye une licence
Qui m'aurait fait gronder une autre fois ?
Mais j'aime mieux souffrir un long martyre,
Qu'en écrivant jamais vous offenser.
Heureux encor, qu'en défendant d'écrire,
Vous n'ayez point défendu de penser !

ÉPITRE

A MADEMOISELLE D. S. V.

A NOS dépens allez-vous sitôt rire?
Belle princesse, avec vous dans Paris
Vient d'arriver l'attelage qui tire
Le char des jeux, des graces et des ris.
C'est à vous seule, adorable économe,
Qu'Amour commet le soin de son printemps :
Tous ses menins, comme à la Majordome,
Vont vous fournir des plaisirs innocens;
Mais gardez-vous de suivre à l'aveuglette
Leurs fins vouloirs et leur moindre souhait;
Car Cupidon les suit, qui toujours guette
L'heureux moment de vous lancer son trait.
Amour rusé, je te vois qui t'approches
Tout bellement, en vrai berger Colin.
N'est-il point là quelque anguille sous roche?
Tu m'as, mon drôle, un certain air malin.
C'est un gazon, et de fleurs une gerbe,
Faits pour s'asseoir, dit le petit sournois :
C'est fort bien fait; mais le serpent sous l'herbe
Assez souvent se glisse en tapinois.
Amour danseur, ta grace favorise
Les tendres nœuds de l'âge adolescent :

Est-il besoin qu'ici je te le dise?
Ne sais-tu pas qu'on se prend en dansant?
Amour buveur, c'est par belle malice
Qu'à mon Iris tu verses ta liqueur.
Tu mets ton art pour qu'elle rafraîchisse,
Dans le dessein d'échauffer mieux mon cœur.
Amour joueur, qui brilles au quadrille,
Lorsque tes tours j'examine de près,
Par fois gratis je vois donner Codille,
Et l'amorcer d'un GANO fait exprès.
Qui dit Amour, en un mot, dit un traître,
Un séducteur, un petit libertin.
Il est pourtant fort bon de le connaître;
Mais avec lui faut jouer au plus fin.
Oui, bien ainsi saurez-vous vous défendre
De Cupidon et des cupidonneaux;
Prenez-les tous, sans qu'ils puissent vous prendre:
N'avez-vous pas une cage aux moineaux?
Pour un bon cœur une constante estime,
Des sentimens de sensibilité,
Un esprit vif qui tendrement s'exprime,
Un naturel ami de la gaieté,
Conservez-les pendant toute la vie:
De là dépend le bonheur de vos jours.
La liberté n'est que trop tôt ravie,
Sans l'enterrer sous le joug des amours.
Peut-être un jour, sur un ton tout contraire,
Vous écrira ce pauvre relégué.

En deux façons il sait son thême faire :
Mais à présent, ah ! je ne suis pas gai.
Le noir chagrin triste morale engendre,
Et, dieu merci, j'en possède mon saou.
Mon enjoûment où pourrai-je reprendre,
Où, ma divine; où, ma chère amie; où?

ÉPITRE

A MADAME N***

L'ENFANT mignonne, eh bien! comment vous va?
Vous voilà donc à Paris la grand'ville!
J'y fus jadis; serait-il fort utile
De vous conter tout ce qui m'arriva?
J'avais votre âge et l'humeur aussi vive;
A peine étais-je.... alte-là; n'allons pas
En dire trop : si j'y fis un faux pas,
Je ne crois pas que cela vous arrive;
Et puis d'ailleurs nous touchons au saint temps,
Où de mal dire un chrétien se reproche.
Faisons recueil de pieux sentimens,
Pour nous garder du printemps qui s'approche.
Nous l'attendons; tout s'y prépare bien;
Tout est fleuri, tout prend nouvelle sève;
Nos champs seraient le paradis ancien,
Si, pour les voir, revenait la jeune Ève;
Mais sans la joie il n'est rien de joli.
Or, cette joie, elle n'est qu'où vous êtes.
Aussi je trouve un certain air pâli
Sur le minois de toutes nos fillettes;
Témoin Fanchette, à qui force ni voix
Ne restent plus. Lancette meurtrière

A fait cinq trous, et pour première fois
Un bout d'ivoire a percé son derrière.
Hubert encore est malade, en danger ;
Et qui pis est, la folâtre Sagesse,
Au grand regret de son nouveau berger,
Va de Pluton devenir la maîtresse.
C'est au retour à réparer ceci ;
Votre appétit et votre vue inspire
Sérénité : n'êtes-vous plus ici,
Gaieté, plaisirs, santé, tout se retire.
Si je voulais vous mettre en leur entier
Les complimens que chacun vous étale,
Il me faudrait, je crois, plus de papier
Qu'on n'en emploie à la banque royale.
Par-ci, par-là, souvenez-vous de moi,
Et dans un mois accourez nous surprendre.
Adieu tout court ; car je ne sais pourquoi
Le respect vient qui fait taire le tendre.

ÉPITRE

A MADAME H***.

D'UN rhume affreux l'infatigable toux
Est le joujou qui jour et nuit m'occupe;
Ni plus ni moins, pour n'être pas sa dupe,
Je vais mon train et j'avale à longs coups.
Si notre ami, de l'ordre le grand-maître,
Sobre n'est pas, ni réglé plus que moi,
C'est que tous deux nous ne pouvons point l'être.
D'où vient cela? Lisez, voici pourquoi.
Soir et matin nous faisons la partie
De dîner seuls, et seuls souper aussi.
Depuis le temps que vous êtes partie,
Rien qu'une fois nous n'avons réussi;
Le couvert mis et la soupe trempée,
Quelqu'un s'en vient nous enlever soudain,
Et nous calmons la boiteuse attrapée,
En lui disant : Garde-la pour demain.
Demain venu, c'est une autre quelqu'une
Qui nous envoie un discret messager.
Or, pourrait-on refuser à sa brune
D'aller par fois avec elle manger?
Il est midi maintenant, par exemple,
Et nous comptions dîner en tapinois:

Non; faut partir pour un repas très-ample,
Où nous attend le bon frère Penois.
La vie, hélas! madame, est malheureuse,
De n'avoir pas le moindre jour à soi.
Pour renfermer tout le vin que je boi,
Je dis souvent : La mienne est courte et creuse;
Du pauvre ivrogne ayez compassion;
Il est bon diable; et si, comme dit l'autre,
Péché ne vient de bonne intention,
De trois coups deux, c'est toujours à la vôtre.
Point de nouvelle, ou bien je n'en sais pas.
La vigoureuse et belle casernière
Votre retour attend, pour mettre bas;
Car l'intendante a tenu sa dernière.
Sur votre absence, avec le lansquenet
S'étoudissant, le père de Dorine
Devient habile au coupe-gorge net,
D'où nous revient quelque nouvelle mine.
La cyclopesse, au mari bredouilleux,
Gagne à foison, aussi bien que Lucette.
Moi, je perds tout; mais j'ai, de deux beaux yeux,
Pour réconfort, quelque œillade secrette.
Votre jardin est propre et bien fleuri;
La Tour s'ennuie en son petit ménage;
A Pâques dit qu'il ne sera point sage,
Même en prison, que Biribi n'ait ri.
Revenez donc vîte en votre Touraine,
C'est là qu'est beau le puissant mois de mai!

En attendant, selon le plan formé,
Pleine sera vide, et la vide pleine.
Adieu, madame : en votre souvenir
Un peu de part, et pardonnez la rime
Trop familière à qui voudrait unir
Mille ans pour vous le respect et l'estime.

ÉPITRE

A UN CONSEILLER.

Ceci te doit être remis
Par un abbé de mes amis,
Homme de bien, quoique d'église,
Plein d'esprit, d'honneur, de franchise :
En lui les dieux n'ont rien omis
Pour en faire un abbé de mise.
Phœbus même le favorise :
Mais dans son cœur Vénus a mis
Un petit grain de gaillardise.
Or, c'est un point qui scandalise
Son curé, plus gaillard que lui,
Qui dès long-temps le tyrannise,
Et nouvellement aujourd'hui
Dans un placard le tympanise.
Sur cela mon abbé prend feu,
Lui fait un bon procès de dieu,
Le gague. Appel; et c'est dans peu
Qu'on doit chez vous juger l'affaire.
Tres-puissant est notre adversaire,
Le terrasser n'est pas un jeu.
Tu dois m'entendre, et moi me taire;
Car c'est trop long-temps tutoyer.

Du parlement un conseiller.
Ma muse un peu trop familière
Pourrait à la fin l'ennuyer,
Peut-être même lui déplaire.
Qu'il sache pourtant qu'à Cythère
L'Amitié, l'Amour et sa mère,
Parlent toujours sans compliment:
Qu'avec Hortense, ma tendresse
N'en use jamais autrement :
Et j'estime autant ma maîtresse
Qu'un conseiller au parlement.

ÉPITRE

A MONSIEUR DE G***

SUR UN BONNET BRODÉ.

PERMETTEZ, monsieur, qu'une fille,
A ce qu'on dit, assez gentille,
Et de laquelle les parens
Sont, à coup sûr, d'honnêtes gens;
Daignez, vous dis-je, me permettre
De vous adresser cette lettre,
Pour vous prier de vouloir bien
Accepter ce présent de rien :
Ce petit bonnet que moi-même,
Mais avec un plaisir extrême,
Et sans que ma mère l'ait su,
J'ai commencé, brodé, tissu,
D'une main qui n'est pas trop noire;
Le tout à votre honneur et gloire.
Diantre ! dites-vous, qu'est ceci?
Que vous importe ? le voici.
Ne vous donnez point la torture,
Pour deviner cette écriture;
Car je serais au désespoir,
Si vous veniez à la savoir.

Depuis cinq ans qu'à la campagne,
Où j'étais avec ma compagne,
Je passai huit jours avec vous
A chanter des tretins tretous;
Depuis cette aimable semaine,
Où mon pauvre cœur prit la peine
De s'émouvoir pour vos appas,
Je n'ai pas rencontré vos pas.
Par fois ma visière vous guette,
Ou fait semblant, à la logette
Que vous avez à l'opéra,
Et c'est tout mon et cœtera.
Mais ni plus ni moins dans mon ame,
Je couve une certaine flamme
A qui n'ose donner le jour;
Car cette flamme c'est l'Amour.
Quoique cachée elle demeure,
Si faut-il, avant que je meure,
Que quelque nuit entre vos bras,
Je prenne avec vous les ébats
Que prend une tendre maîtresse,
Lorsqu'un tendre amant la caresse.
Mon cher monsieur, jugez un peu
Si, faisant un pareil aveu,
Je ne serais pas imprudente
De vous nommer votre servante.
Savez-vous, quand j'ai résolu
De vous dire : Vous m'avez plu;

Je veux vous en donner des preuves
Que je vous garde toutes neuves.
Malgré tous mes empressemens,
Je vous donne encore trois ans;
Vous n'en aurez pas davantage,
Employez-les dans le ménage :
Je les accorde volontiers
En faveur de deux héritiers,
Dont l'un mâle, et l'autre femelle,
Que l'hymen, à vos vœux rebelle,
Vous refuse jusqu'à présent.
Ce délai même est un présent
Que je veux faire à votre épouse,
Qui, sans doute, serait jalouse,
Si je lui dérobais un cœur,
Avant qu'elle eût de son ardeur
Tiré de la progéniture.
Donnez-lui donc bonne mesure,
Et qu'un gros garçon soit formé
Avant la fin du mois de mai.
Je l'estime sans la connaître;
Mais surement elle doit être,
Si l'on m'a dit la vérité,
Un morceau de nuit enchanté.
Elle est amusante, elle est vive,
Elle a l'œillade tentative;
Elle est d'un honnête embonpoint,
L'esprit accompli de tout point;

Elle est gracieuse au possible,
Et bref, toute concupiscible.
C'est à cause de tant d'attraits,
Qu'en gré je prends tous les regrets
Que j'ai de différer encore
A vous nommer qui vous adore.
Ce terme vous paraîtra fort;
Mais il est l'effet d'un transport
Qui dans ce moment-ci m'agite.
Revenons à votre mérite,
A mille bonnes qualités,
Que les moins traitables beautés
Aimeraient jusqu'à la folie,
Si la mode était établie
De dire : Monsieur, baisez-moi :
Et vous n'ignorez pas pourquoi.
Je finis, car je suis trop folle;
Après tout, ce qui me console,
C'est de rimer INCOGNITO,
Tout ce que je pense IN PETTO.
A propos de rimer, beau sire,
Depuis quelques jours il transpire,
(A ce que m'a dit un abbé)
Une Chaconne de Thisbé :
C'est votre veine qui manœuvre
Ces vers qui passent pour chef-d'œuvre.
Vous êtes donc poëte aussi?
A l'Amour j'en dis grand merci;

Car

Car aimant les vers à la rage,
Je vous en aime davantage.
Adieu celui que j'aime tant.
Ah ! si je tenais un instant
Tout ce que fournit mon idée,
Que je serais dévergondée !
Plus amoureuse qu'un matou,
Je vous baiserais tout mon saou;
Je vous..... Mais, hélas ! j'extasie :
Pardonnez cette frénésie ;
Je vais m'évanouir tout net.
Ah !..... malheureux petit bonnet !

ÉPITRE.

A MONSIEUR CROIZAT,

APRÈS SA MALADIE.

C'EST mercredi que je soupai chez vous,
Et que, sortant des plaisirs de la table,
Bientôt couchée, un sommeil prompt et doux
Me fit présent d'un songe délectable.
Je rêvais donc qu'au manoir ténébreux
J'étais tombée, et que Pluton lui-même
Me faisait voir ses héros bienheureux.
Dans un séjour d'une beauté suprême,
Par escadrons ils étaient séparés :
L'un après l'autre, il me les fit connaître.
D'abord je vis modestement parés
Les opulens qui méritaient de l'être.
Voilà, dit-il, les généreux amis :
En petit nombre ils viennent me surprendre;
Entre leurs mains les biens ne semblaient mis
Que pour avoir le soin de les répandre.
Ici sont ceux dont les puissans efforts,
Crédit immense et sagesse profonde,
Ont soutenu l'état par des ressorts
Qui leur ouvraient tous les trésors du monde.
Un peu plus loin, sur ces rians gazons,

Sont les héros de l'amoureux délire,
Qui de l'Amour parcourant les saisons,
Ont toujours fait l'honneur de son empire.
Ce beau réduit par préférence est fait
Pour ces vieillards, dont l'humeur gaie et tendre
Paraît encore avoir ses dents de lait,
Dont l'enjoûment ne saurait se comprendre.
D'un seul aspect tu peux voir tout d'un coup
Le sort des bons, leurs vertus couronnées;
Mais un mortel m'embarrasse beaucoup,
Aussi je veux redoubler ses années;
Chaque escadron le revendiquerait:
La jalousie au repos est funeste;
Venant ici, quel trouble il causerait!
Il est là-haut très-heureux, qu'il y reste.
Je sais qui c'est, et je vais lui mander.
Je vous l'écris : je serai fort contente,
Si son dessein peut ainsi s'accorder
Avec les vœux de votre humble servante.

ÉPITRE

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE LILLE.

ON FAIT PARLER UNE FEMME.

Je suis bien attrapée, oui-dà !
J'allais faire belle sottise ;
Sans mon cher petit agenda ,
Pour une ingrate j'étais prise.
Maman présidente aurait dit :
Voyez un peu la grosse bête ,
Qui n'a pas seulement l'esprit
De savoir le jour de ma fête !
Par bonheur j'ai mis l'œil dessus ,
C'est demain que Sainte-Anne arrive.
Que de baisers seront reçus !
Or ma joie est la moins tardive,
Et mes bras les moins paresseux ,
Pour vous embrasser dès la veille ,
Et faire claquer, deux à deux ,
Les voisines de votre oreille.
Ce n'est pas tout, il faut des fleurs ;
Eh bien ! madame , j'en apporte ;
En voilà de toutes couleurs ,
Ou du moins de plus d'une sorte.
Le rouge est le flambeau d'Amour.

Le verd dénote l'espérance
Que j'ai d'être chérie un jour
De vous plus que personne en France.
Le blanc témoigne la candeur
De l'amitié qui nous rassemble.
En un mot, toutes de mon cœur
Joignent les attributs ensemble.
Mais les fleurs passent promptement :
Ainsi c'est un mauvais symbole
D'un feu qui dans moi constamment,
Pour vous, de veine en veine vole.
Pour entretenir ce beau feu,
Voici, chère ame, un flacon d'huile.
Chaque jour buvez-en un peu;
Par ce véhicule facile,
Je glisserai dans votre sein,
Et je parcourrai tout votre être,
Tant que je me trouve à la fin
Plus dans vous que dans moi peut-être.
Cette huile est l'huile de Vénus,
Et c'est aussi comme on la nomme :
Elle a mille belles vertus;
Que ne peut-elle me faire homme !
Mais, hélas ! il s'en faut beaucoup,
Et ceci n'est que faribole.
Que je vous baise encore un coup;
Je m'en vais, car je suis trop folle.

RÉPONSE

Aux trois objections que forme une dame pour autoriser sa retraite prochaine.

I.

SONGER à son salut est bon;
Qui peut vous dire le contraire?
Mais, dans la dernière saison,
On avance plus cette affaire
Dans un quart-d'heure d'oraison,
Qu'en un an vous ne pourriez faire.
Pour tomber en dévotion,
Par le grand âge a dû se taire
Tout ce qu'on nomme passion.
Il faut n'avoir plus d'action,
Ni rien qui puisse nous distraire
De notre méditation.
Il faut qu'un monde entier ne puisse plus nous plaire,
Ni par ses attraits nous soustraire
A la sainte occupation
Dont on attend le prompt salaire.

I I.

CESSEZ de vous mettre en courroux
Contre un monde qui vous chagrine;

Les trois quarts des hommes sont foux:
Presque tous en ont bien la mine;
Mais faut hurler avec les loups.
Tant que vous sentirez en vous
L'humeur enjouée et badine,
Le cœur excellent, l'esprit doux,
La parole brillante et fine,
Vous vous devrez encore à nous.
Vous portez sans cesse des coups,
Et votre œillade est plus mutine
Qu'à l'âge des premiers joujoux.
Malgré le duc qui vous ruine,
Versez-nous de mousseux gloux-gloux:
Vendez d'inutiles bijoux,
Pour consolider la cuisine.
On peut, sans avoir des Péroux,
Faire une chère libertine,
Où la joie exquise rafine
Sur les plus excellens ragoûts.
Ne dites donc plus : Je décline,
Je sens que je déplais à tous;
C'est un discours qui m'assassine.
Si quelque choix vous détermine,
Vous ferez plus de cent jaloux,
Ou que le diable m'extermine.

III.

Je sais ce que c'est qu'un ami,
Et l'on ne perd point à demi,
Lorsque la mort le plonge en la nuit éternelle.
Il faut alors imiter la fourmi.
Aussitôt qu'une main cruelle
A détruit l'ouvrage affermi
Par tant de soins et tant de zèle,
Son courage est-il endormi,
Elle refait bientôt une maison nouvelle.
Ainsi, choisissez donc, parmi
Un grand nombre sûr et fidèle
D'amis, qui se font un plaisir
D'amusailler votre loisir,
Quelqu'un, qui gaiement renouvelle
Celui que la parque rebelle
Au plus ardent regret, au plus amer soupir,
A su pour jamais vous ravir.
Dans une longue kirielle,
Quoique vous ayez à choisir,
Suivez plutôt votre desir :
Je serai l'ami mâle, et Margot la femelle.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE***

En lui envoyant la Chercheuse d'Esprit.

ALAIN, le sot Alain, par ses soins redoublés,
Trouve enfin de l'esprit auprès de sa Nicette;
Les mystères d'Amour là lui sont dévoilés,
Il puise en deux beaux yeux la science parfaite.
Il plaît : c'est, selon moi, le plus grand des talens.
Faut-il que ce grand art soit un art que j'ignore?
Comme lui, dans vos yeux, je vois des traits brillans,
Qui font naître en mon cœur le feu qui le dévore.
J'ose dire encor plus : les charmes et l'esprit
S'apperçoivent chez vous dans un degré suprême;
Mais plus amant qu'Alain, et cent fois mieux instruit,
J'hésite cependant à vous dire que j'aime.
Nous aimons tous les deux; par quel sort inhumain
Éprouvons-nous l'un l'autre un effet tout contraire?
Lui, presque sans chercher, rencontre le chemin
Qui conduit à l'esprit, aussitôt qu'il veut plaire;
Moi, malheureux amant, victime du courroux
D'un dieu dont le pouvoir me fut toujours funeste,
Quand je veux avec art parler auprès de vous,
Vos yeux font éclipser tout l'esprit qui me reste.

ÉPITRE

DE LA MOULINIÈRE,

A BABIOLE.

LE bien qu'en mille lieux il se répand de vous,
O gracieuse Babiole!
A rendu vos égaux si chagrins, si jaloux,
Que chacun d'eux sur vous lâche quelque parole.
En vassale attentive à remplir son devoir,
J'ai pris votre défense, ainsi qu'il me l'ordonne....
Mais le mieux est, je crois, de vous faire savoir
Et réplique et discours, sans désigner personne.
Bon! dit l'un, c'est un trou pas plus grand que la main;
Un réduit de crapauds, ajoute aussitôt l'autre;
De tout le Hurepoix l'endroit le plus mal sain,
Avance celui-là : le célèbre le Nôtre,
Lâche un mauvais plaisant, fit jadis son plaisir
D'aligner de ses bois les salles enchantées,
Rencontrant un terrain au gré de son desir,
Pour montrer de son art les merveilles vantées :
Point de vue...... alte-là, criai-je en cet endroit
A la médisante cohorte;
Et ce pont qu'on enfile droit,
Est-il sur ce coup-d'œil quelque autre qui l'emporte?
Allez, allez rougir, satyriques esprits,

De mal parler ainsi d'une de vos compagnes ;
Babiole, au-dessus de vos jaloux mépris,
Est faite pour orner nos brillantes campagnes.
Si ses dehors ne sont pas prévenans,
Si son jardin n'est ni peigné ni vaste,
Le commode de ses dedans
Vaut bien l'inutile du faste....
Mais vous qui nous parlez ainsi,
Ignoble et petite chaumière,
Qu'est-ce donc qui vous met tant pour elle en souci.... ?
La vérité qu'en tout je place la première,
Repris-je ; car c'était à moi
Que s'adressait cette algarade
Faite par un manoir d'assez mauvais aloi,
Malgré ses vieux auteurs toujours mis en parade.
Eh bien ! puisque du vrai vous vous piquez si fort,
Entre elle et nous soyez arbitre,
Dit un autre château : pour moi j'en suis d'accord,
Si mes associés vous défèrent ce titre.
J'y consens, répéta chacun tout d'une voix ;
Et si, par finale sentence,
Examen fait avec justice et poids,
Notre juge toujours s'en tient à ce qu'il pense,
Loin de continuer de semblables propos,
Nous nous en dédirons, prônant par tout le monde
Que Babiole est un des plus rians châteaux
Que l'Orge arrose de son onde.
Ainsi me voilà, par ce pact,

Nommé juge entre vous et vos jaloux confrères;
Mais comme en pareil cas rien n'est de trop exact,
Il faut que je vous voie, et c'est bien des affaires;
Car vous n'êtes que trop témoin
Que je n'ai pas la taille assez avantageuse
Pour vous examiner de loin.
Me déplacer aussi, c'est chose dangereuse.
Faites-moi donc avoir un bon consentement
Pour m'élever de quelque toise,
Et vous saurez bientôt comment,
Même en toute équité finira cette noise.
Le cas dont il est question
Non-seulement très-fort vous intéresse;
Mais si l'on veut y faire attention,
Il touche tout autant votre aimable maîtresse.
N'êtes-vous pas l'ouvrage de ses mains?
Ne vous a-t-elle pas nommée?
Donc elle doit vous mettre à couvert des dédains
De l'envieuse troupe à vous nuire animée.
Faites-lui donc le tout incessamment savoir,
Pour que son ordre arrive en diligence;
Car sans l'exhaussement je ne saurais vous voir;
Sans vous voir, je ne puis prononcer de sentence.

ENVOI.

A la marquise jeune et belle,
Que depuis peu Babiole on appelle,
Salut, honneur, gloire et respect
De la part d'un cœur peu suspect,
Puisque c'est de sa lige-femme,
Qui la Moulinière se clame.
La honte et le dépit combleront tous mes maux,
Si le quinze du mois je ne vois point paraître
Écrits de votre main ces favorables mots :
Permis à la Moulinière de croître.

Votre humble servante et filiole,
Honte ou gloire attendant, la triste Babiole.

ÉPITRE

A MONSIEUR D.***

Sur un pâté de Périgueux.

QUE l'amitié noblement vous inspire,
Seigneur D*** ! Nous vous admirons tous.
Pour ranimer un commerce aussi doux,
Que l'absence aurait pu détruire,
Le beau secret qu'un excellent pâté !
Vous avez affaire, beau sire,
A certaine société,
Que pour vous de tout temps un tendre zèle anime,
Mais qui depuis vous en estime
Mille fois plus en vérité.

Pour vous en raconter l'histoire,
Dieu sait comment le pâté fut goûté !
Bientôt le pâté nous fit boire :
Le vin amena la gaîté ;
On but à vous, à ceux que vous ferez éclore,
A ceux qui de ceux-là pourront venir encore.
Ainsi, beau sire, en sureté
Continuez postérité.
A tous chagrins faites la guerre,
Pour plus d'un siècle, à coups de verre ;
Nous vous avons acquis santé.

Nos discours n'étaient point de fine politique;
Pas un petit mot de critique :
En faveur des perdrix nous fîmes grace à tout,
Pour y louer votre bon goût :
Non celui-là que vous faites paraître
Pour les amis du dieu qui préside au laurier,
Mais ce goût qui vous fit connaître
Le bon petit Villerenier (1).

Ce jour même, à certaine fille
Je racontais merveilles du pâté;
Je lui vantais la truffle et la morille,
Quand Amour, par malignité,
Nous mena, de fil en aiguille,
A certain point non médité.
Je ne sais dans tout ce mystère
Comme Amour conduisit l'affaire;
Mais la friponne répétait :
Ah! le bon pâté que c'était!
Mais à la fin nos perdrix ont cessé,
Notre gaîté de regrets fut suivie :
Nous nous disions : Que de maux dans la vie!
Le plaisir fuit trop vîte, et, dès qu'il est passé,
Cause un chagrin qui nous dévore.
Quelqu'un de très-bon sens nous reprit là-dessus :
Oui, messieurs, le pâté n'est plus;
Mais le pâtissier vit encore.

(1) Pâtissier.

ÉPITRE.

Mon cher abbé, demain lundi,
Vous vous souviendrez qu'à midi,
Pour boire ensemble, je vous prie
D'amener votre seigneurie.
Mon frère, l'un des six cadets,
Dans la rue des Marmouzets,
Avec vous fera la dînette;
Item le curé d'Olivette,
Un chapelain de chez le roi,
Et le féal abbé le Roi,
Comme vous savez, galant homme;
Et là nous raconterons comme
On fait ceci, l'on fait cela;
Comme par hasard nous voilà
Rassemblés dans la bonne ville;
Comme l'on fait danser son Gille;
Comme se trémousse Fanchon,
Lorsqu'un grand, jeune et beau garçon
Met vivement dans sa soupape
L'ustensile qui fait un pape;
Comme fillette d'opéra
Fait sauter sa marmotte en vie;
Comme enfin, quand on tient sa mie,
On dit, on fait, et cœtera:

Et

Et tout ceci se passera
Au lieu nommé la Madeleine,
Où de venir prendrez la peine.
De papier je demeure court :
Serviteur, l'abbé de Grécourt.

ÉPITRE.

VOUS saurez donc, ami Brunet,
Qu'une bonne demi-douzaine,
Ce jour, dîne à la Madeleine,
Tous plus éveillés que Danchet.
Voici les acteurs de la scène:
Le funèbrier qui prêchait
Presque quasi l'autre semaine
Dans notre métropolitaine;
Le grand héros de Ravechet;
Deux curés jurant sous l'archet
D'une procédure inhumaine,
Qui, pour la bulle ultramontaine,
Les a pris comme au trébuchet;
Item, mon frère qui cherchait
Icelle occasion prochaine
D'en faire connaissance pleine.
Un aumônier portant rochet
Se contentera d'un brochet;
Tandis que, pour notre bedaine,
Chapon sortira du crochet;
La chair nous en paraît plus saine,
Nous y trouvons moins de déchet.
Après quoi, si le cas échet,
De quelque jeune Célimène

Nous irons baiser le brechet,
Mêmement jouer du hochet.
Daignez répondre à mon antienne.
Sans signer cette lettre mienne,
Vous connaîtrez bien mon cachet.

BILLET

A M. LE MARQUIS DE***.

MARQUIS, je vous écris en bref,
Pour vous avertir derechef
Que chez le Grieux, (c'est tout dire)
A l'image de saint Joseph,
Ce soir on doit chanter et rire.
Nous vous nommons pour notre chef ;
Mais si vous nous manquez, beau sire,
Serez un Jean avec une F.

ÉPITRE.

ADIEU Paris, adieu la Seine ;
Je pars pour aller en Touraine
Sur mes vieux ans planter des choux,
Ainsi je prends congé de vous.
Comme je suis dans l'heureux âge
Où, suivant l'ordinaire cours,
Je puis faire un plus long voyage,
Je vous dis adieu pour toujours.
J'emporte, en sortant de la ville,
Tout le fonds qu'un homme de bien
Peut proprement appeler sien,
Un cœur droit, un esprit tranquille,
Un courage que rien n'abat,
Qui s'accommode à son état,
Et qui, regardant d'un œil ferme
Les divers accidens du sort,
Envisage son dernier terme
Comme un asyle ou comme un port.
J'emporte de la voix publique
L'honneur que j'en ai mérité ;
C'est le témoignage authentique
D'être homme aimant la vérité,
D'être ami sûr, tendre et fidèle,
Et d'être si rempli de zèle

Pour ma patrie et pour mon roi,
Que les provinces de la Flandre
Seraient encor sous notre loi,
Si ceux qui les ont laissé prendre
Avaient tous pensé comme moi.
Enfin, graces à la Nature,
Qui m'a fait d'une argile dure
Et propre à long-temps résister,
J'emporte une saine vieillesse,
Fruit précieux d'une jeunesse
Qui sut de bonne heure éviter
Que la pharmacie et l'ivresse,
Poisons de différente espèce,
Pussent sur moi rien attenter.
Aussi puis-je bien me vanter
De ne rien devoir qu'au seul maître
A qui tout le monde doit l'être,
Avec qui chacun doit compter.
Je sais qu'à moins qu'il ne remette
La meilleure part de ma dette,
J'ai grand sujet d'être alarmé;
Mais s'il ne voulait rien remettre,
Quel mortel pourrait se promettre
De ne pas se voir abîmé?

FABLES.

FABLES.

LE CHÊNE ET L'ORMEAU.

AU ROI.

Un jeune chêne au bord d'un champ planté
Servait de borne; et de l'autre côté,
Tout vis-à-vis, un ormeau du même âge
De son seigneur terminait l'héritage.
Ces deux rivaux à maîtres différens
Appartenaient, et dès leurs premiers ans
On s'apperçut que la bonne culture
Met en valeur les dons de la Nature.
Au pied du chêne un fossé fait exprès,
En l'isolant, le tenait toujours frais.
Par le soleil la terre desséchée,
Était autour exactement bêchée;
Du haut en bas à des perches lié,
Les vents soufflaient sans qu'il en fût plié;
Et son tuteur laborieux, habile,
Ne souffrait point de mousse à son pupile.
Tout au contraire, à lui-même laissé,
L'ormeau n'avait ni perches ni fossé.
Croissant au gré d'un naturel volage,
Sa liberté fit son libertinage.
Les rejetons que le pied lui donnait
Buvaient le suc dont la tige jeûnait.

Bas et tortu, sans grace et sans figure,
C'était pitié que de voir la structure
De ce pauvre arbre; et le sot néanmoins
Raillait un jour le chêne sur les soins
Qu'on avait pris de lui dans sa jeunesse.
Qui t'a donc mis dans une forteresse,
Te garottant d'un si rude lien ?
La liberté, crois-moi, c'est le seul bien
Qui fait goûter les plaisirs de la vie.
Pourquoi souffrir qu'elle te soit ravie
Par des tuteurs qui te font enrager?
A ces messieurs tout paraît un danger.
Fi des façons et de l'humeur brutale
De ces gens-là! Tandis que sa morale
Il débitait, tout-à-coup un grand vent
S'élève en l'air, et mal-honnêtement
Prend notre ormeau, le brise comme un verre,
Le met en deux et le jette par terre.
T'y voilà donc, dit le chêne à son tour.
Va, mon voisin, ce sont marques d'amour
Que les liens du petit esclavage,
Qui, près de toi, m'ont sauvé de l'orage.
Vive la main qui m'y sut attacher.
Adieu, l'ormeau, va-t'en dans le bûcher,
Et puis au feu; tu n'es bon qu'au chauffage.
Pour moi bientôt je veux sous mon ombrage
Voir attrouper les bergers de ces lieux,
Et de ma tête atteindre jusqu'aux cieux.

L'ÉPÉE ET LA BALANCE.

AU CARDINAL DE FLEURY.

LAISSE-MOI remplir ma vengeance
Contre des ennemis jaloux,
Disait l'Épée à la Balance;
Je vais frapper les derniers coups.
Par toi ma valeur animée,
A la victoire accoutumée,
Rejette un indigne repos.
Eh ! ne m'aurais-tu réclamée
Que pour suspendre mes travaux ?
Arrête, lui dit la Balance,
Je dois mettre un terme aux exploits.
Le glaive n'est que la défense,
Non le renversement des lois.
Le Rhin et le Pô, tout est libre ;
Les droits injustes sont détruits;
Tu m'as rendu mon équilibre;
Laisse les nations en recueillir les fruits.
C'est aux mains de Fleuri maintenant que nous sommes.
Il n'est plus de Thémis pour nous ;
Fleuri, le plus sage des hommes,
Va faire à l'univers le destin le plus doux.

Nous ne sortirons plus de ses mains équitables,
Source du bonheur des mortels;
Et là, plus que jamais, justes et redoutables,
Nous mériterons mieux leurs vœux et leurs autels.

LE MOINEAU ET LE LÉOPARD.

ALLÉGORIE.

Un franc moineau (1), jeune, à la gorge noire,
Passait son temps à remplir ses desirs;
Cependant l'amour de la gloire
L'emportait sur tous ses plaisirs.
Le léopard (2), des animaux le prince,
Lui dit un jour : Je suis content de toi;
Va gouverner ma plus belle province;
A ton esprit je donne cet emploi.
Mais afin que la gloire en ces lieux te retienne,
Je veux bien partager mes sujets avec toi.
Range une moitié sous ma loi,
Et l'autre moitié sous la tienne.

(1) M. d'Argenson, nommé à l'intendance de Tours.

(2) M. le régent.

LE TEMPS.

POUR MADAME LA DUCHESSE DE GESVRES.

Le Temps, sa faulx tranchante en main,
Du monde se disait le maître:
Il n'est sur terre aucun humain,
Aucune substance, aucun être,
Qui ne soit soumis à ma loi.
Est-il un mortel qui ne tremble
Dès le moment qu'il pense à moi?
Que tous mes sujets l'on rassemble,
Je verrai si quelque étourdi
Niera mes droits et ma puissance;
Et bientôt, s'il est si hardi,
Il en fera l'expérience.
Sous son despotisme absolu,
Chacun plia son humble tête;
Seul, en sujet plus résolu,
Hardiment je lève la crête:
O Temps! de tout victorieux,
En vain tu te plais à détruire;
Tant que je verrai certains yeux,
Sur mon cœur tu n'as point d'empire.

LE CHÈVRE-FEUILLE ET L'ŒILLET.

ALLÉGORIE.

A MONSIEUR ET A MADAME HÉRAULT.

UNE nymphe jeune et charmante
Autour d'elle voyant s'empresser tous les dieux,
Usa d'une ruse innocente
Pour dérober ses traits aux habitans des cieux.
En vertu du pouvoir suprême
D'un brevet d'immortalité,
En chèvre-feuille elle change elle-même
Tous ses appas et sa beauté.
Sous cette figure étrangère,
La nymphe transformée était en sureté,
Comptant sur sa forme ordinaire,
Quand ce serait sa volonté.
Mais le surintendant des jardins de l'olympe,
Voyant cet aimable arbrisseau,
Qui plus haut que les autres grimpe,
Veut qu'il serve lui seul à construire un berceau.
Alors de Jupiter exécutait les ordres
Un redoutable demi-dieu;
Tantôt, bien malgré lui, punissant les désordres,
Qui par malheur se trouvent en tout lieu,
Et plus souvent aussi, mais avec complaisance,

Ouvrant sa libérale main
Pour dispenser aux bons la juste récompense
Prescrite par le souverain;
Accablé par la multitude,
Et chargé de soins importans,
Il cherchait, pour quelques momens,
Une petite solitude
Qui pût le soustraire aux cliens.
En œillet à son tour il se métamorphose,
Et le voilà qui subitò,
De crainte du soleil, bonnement se transpose
Sous la tonnelle incognitò,
S'imaginant que c'est là qu'on repose.
Or, comme c'est son art de savoir toute chose,
Du chèvre-feuille il découvrit prestò
La plaisante métempsycose.
La nymphe de l'œillet sut de même la cause,
Et d'amour tous deux in petto
Aussitôt prirent bonne dose.
De part et d'autre on attaque, on défend.
Après les longs sermens de tendresse éternelle,
La belle
Se rend.
Rendue, elle est charmée, et ne veut de sa vie
Rien aimer que son cher vainqueur;
Mais à chaque moment à Jupin prend envie
De parler, d'ordonner à ce digne censeur.
Des supplians de toute espèce,

Venant

Venant d'ailleurs lui présenter sans cesse
Et leurs requêtes et leurs vœux,
Même au sein du bonheur le rendent malheureux.
N'est-ce donc pas un déplaisir extrême
De pouvoir à peine en un jour,
Au vif objet de son amour,
Dire, comme un éclair, une fois : Je vous aime?
L'œillet amèrement touché
D'être, par son devoir, si souvent détaché
D'auprès de celle qu'il adore,
En soupirait très-tendrement,
Lorsque le chèvre-feuille, aussi brillant que Flore,
En ces termes touchans le calme et le restaure.
Console-toi, mon cher amant,
Je sais tes sentimens, j'aurais tort de me plaindre;
Tu ne me dis qu'un mot, mais j'en sens la douceur.
Ce mot, dit en courant, vient du fond de ton cœur;
Car tu n'as pas le temps de feindre.

LE OUI ET LE NON.

A MADAME SANSON.

SUR deux mots tu voudrais que je fisse une fable,
Et tu ne daignes pas m'indiquer aucun nom.
Si tu me disais OUI, tu serais adorable :
Mais, hélas! je prévois que tu me diras NON.
Comment de ces deux mots ferai-je un bon usage?
Puissant dieu de Paphos, viens vîte à mon secours.
Allons, je le veux bien : OUI sera mon partage,
Et du côté du NON tu te tiendras toujours.
Ainsi, quand je dirai, du ton de l'amour même :
Oui, charmante Philis, de tout mon cœur je t'aime,
Sans en vouloir démordre; aussitôt réponds-moi :
Non, je ne veux jamais aimer d'autre que toi.

LA LINOTTE ET LE CORBEAU.

ALLÉGORIE.

UNE jeune et belle linotte
Faisait les honneurs du printemps :
Les gosiers les plus éclatans
Venaient d'elle apprendre la note.
De mille agrémens rassemblés
Elle était la dépositaire ;
Aussi mille oiseaux de Cythère
D'amour se sentirent troublés.
Elle était douce, elle était bonne ;
Ce qui fit qu'un vilain corbeau
Se mit à l'aimer bien et beau.
Le voilà donc qui s'abandonne
A toute l'ardeur de ses feux :
Il parle, il presse, il importune ;
Mais, bien loin de faire fortune,
Elle chasse l'amant hideux.
Aucunement ne se rebute
L'animal hautement exclus,
Et sa maîtresse encore plus
Fatigue-t-il et persécute.
Apprenez qu'un aigle jaloux,
Disait-il à l'oiseau timide,

Dans le fond de la Thébaïde
Ira bientôt jouir de vous.
Je crains encor, belle insensible,
Que ma trop grande pauvreté
N'effarouche votre bonté,
Et ne vous rende moins flexible.
Mais de beaux talens j'ai plus d'un
Que m'a départi la nature;
Sur-tout, dans la magistrature,
Vous me verrez hors du commun.
D'ailleurs, un rabat, une robe
Font un magistrat bien paré:
L'emphase du bonnet carré
Toute laideur aux yeux dérobe.
Bref, si vous voulez dire AMEN,
Ma reine, mon cœur, ma charmante,
A jamais vous serez contente
De la suite de notre hymen.
Plus qu'à demi persuadée
Fut la pauvrette : on allait voir
Naître par-tout le désespoir,
Quand aux rivaux vint cette idée.
Vers Jupiter on députa;
Et cet hymen illégitime,
Devant lui, fut traité de crime:
Mille raisons on apporta
Pour empêcher cette alliance.
Le sage Jupin s'y rendit;

Aux députés il répondit,
Et prononça cette sentence :
A l'immonde il est défendu
De prétendre à cette victoire.
Qu'il aille chez la troupe noire
Exercer son art prétendu.
Mais en compagnie honorable
On voit les ris et les amours ;
Qu'il en soit banni pour toujours,
Comme animal insociable.
Qu'à ma fable prenne intérêt
Quiconque en soi trop se confie,
De peur qu'on ne lui signifie
Un duplicata de l'arrêt.

LE MOINEAU ET L'HIRONDELLE.

A MADEMOISELLE***.

ALLÉGORIE.

DANS son nid expirait une jeune hirondelle
Fondant en pleurs, cherchant à soulager ses maux.
Un moineau, qui l'aimait, ne bougeait d'auprès d'elle,
Ni jour ni nuit ne prenait de repos,
Pour prouver, par ses soins, sa tendresse et son zèle.
Attendri par ses feux constans,
Le destin la rend à ses larmes;
Et la malade en peu de temps
Reprit ses forces et ses charmes.
Ah! dit-elle au moineau, je ne puis t'exprimer
Ce qu'à mon tour pour toi je voudrais faire.....
Je souhaite, pour tout salaire,
Que vous puissiez un jour m'aimer
Avec la même ardeur que je cherche à vous plaire.
Par un tendre retour calmez tous mes ennuis;
Ne cesserez-vous point de m'être si cruelle?
Hélas! répond l'insensible hirondelle,
Tout m'en presse, et je ne le puis.
Crois-tu qu'il soit en ma puissance,
En fait d'amour, d'écouter la raison?
On s'enflamme aisément par inclination,
Et jamais par reconnaissance.

L'AMOUR ET LA RAISON.

Du temps que la Raison était dans son enfance,
C'était nouveau jeu chaque jour :
La Raison partageait alors avec l'Amour
Mille plaisirs où régnait l'innocence
Un jour d'été, dans un bois, à l'écart,
Ils goûtaient à loisir le charme de l'ombrage,
Écoutant des oiseaux le gracieux ramage,
Quand du jeu de Colin-maillard
L'Amour donna l'invention première.
Tirons au sort, dit le dieu de Cythère,
Pour voir à qui de nous il échoira
D'être bandé. Sur-le-champ on tira :
La courte-paille en fit l'affaire.
L'Amour perdit, il se mit en colère.
Quand il fut appaisé, la Raison le banda ;
Puis, sans faire de bruit, la belle s'évada.
L'Amour tâta, chercha, courut de plaine en plaine,
Afin d'obliger la Raison
De tirer ses yeux de prison ;
Mais, hélas ! sa peine fut vaine.
Le dieu des cœurs depuis n'a point vu la clarté,
Et la Raison l'a toujours évité.

L'AMOUR ET LA FOLIE.

Un jour le grand maître des cieux,
Content d'un amoureux mystère,
Et plus joyeux qu'à l'ordinaire,
Voulut régaler tous les dieux.
Il fit préparer l'ambroisie
Et les mets les plus délicats;
Et lui-même de ce repas
Ordonna la cérémonie.
Par son ordre, de tous côtés,
Mercure porta la nouvelle
De cette fête solennelle
A toutes les divinités.
Chacun fit d'abord sa partie,
Pour y paraître des premiers.
Les dieux qui vinrent les derniers,
Furent l'Amour et la Folie.
Pour la fête de ce beau jour,
Leur présence était importante;
Car toute fête est languissante
Sans la Folie et sans l'Amour.
Dans une bonne intelligence
On les voyait vivre tous deux,
Et même on remarquait entre eux
Une assez juste ressemblance.

Mais il arriva par malheur
Qu'à la porte ils se rencontrèrent,
Et que tous deux se querellèrent,
Et mirent le ciel en rumeur.
Le point d'honneur en fut la cause.
L'Amour voulut prendre le pas;
Mais l'autre n'y consentit pas,
Et prétendit la même chose.
Tu n'entreras pas devant moi,
Dit l'Amour d'un ton de colère :
Le grand Jupiter est mon père,
Et tous les dieux suivent ma loi.
Et moi, repartit la Folie,
Moi que tu viens chercher toujours,
Que ferais-tu sans mon secours,
Si je n'étais de la partie ?
De la Folie et de l'Amour
Telle fut alors la querelle :
Mais ce dernier en eut dans l'aîle;
L'autre lui fit un vilain tour.
Comme il voulait dans sa furie
La frapper avec son carquois,
Elle, à l'instant, avec ses doigts,
Lui crève les yeux. Il s'écrie,
Et de toutes parts on entend :
« A l'aide, au meurtre, on m'assassine, »
Si fort que la troupe divine
Accourut à cet accident.

Jupiter même en diligence
Y vint, laissant là le régal.
L'Amour lui fit voir tout son mal,
Et le pressa pour la vengeance;
Mais la Folie aussi, de son côté,
Dit ses raisons pour se défendre.
A peine voulut-on l'entendre,
A voir l'Amour si maltraité.
Alors vint certaine déesse,
Que toucha ce malheur nouveau,
Sur les yeux lui mettre un bandeau,
Lui marquant toute sa tendresse.
Cependant, malgré sa douleur,
Il avait un parti contraire;
Car il n'est si mauvaise affaire
Qui ne trouve son défenseur.
Je veux dire qu'en ce rencontre,
Comme en tous autres différends,
On se partagea sur les rangs;
L'un était pour, l'autre était contre;
Beaucoup soutinrent que l'Amour
Devait précéder sa partie:
D'autres tenant pour la Folie,
Condamnaient l'Amour à son tour.
Enfin Jupiter, en bon père,
Pour accorder ce démêlé,
Dit au pauvre Amour désolé
Ces mots qui finirent l'affaire:

« Puisqu'il faut qu'à vivre sans yeux
» La Folie enfin te réduise,
» Je veux qu'en tous temps, en tous lieux,
» Ce soit elle qui te conduise. »
Ainsi dit, ainsi fait, et c'est depuis ce jour
Que toujours la Folie accompagne l'Amour.

L'AMOUR ET L'INTÉRÊT.

LE dieu de l'Intérêt et le dieu de l'Amour
Chez certain partisan se trouvèrent un jour.
L'aventure était rare : un même domicile
Par eux n'était guère habité.
Chacun allait de son côté,
L'un au plaisir, l'autre à l'utile.
Voici, dit l'Intérêt, un enfant bien nippé :
Beaux traits dorés, carquois d'ébène.
La dupe paraît bonne, et je suis bien trompé
Si je n'en tire quelque aubaine.
Veux-tu jouer, fils de Cypris ?
J'ai des bijoux à ton usage ;
Pour quelque argent prêté je les reçus en gage ;
Bracelets de cheveux entourés de rubis,
Bagues de sentiment qui couvrent un mystère :
C'est autant de trésors. A qui le dites-vous ?
Je connais, dit l'Amour, le prix de ces bijoux ;
Le tarif en est à Cythère.
Çà, jouons : masse un trait ; paroli ; masse trois ;
Va le reste de mon carquois.
Facilement l'Amour se pique :
L'Intérêt, habile narquois,
A bientôt raflé la boutique.
L'enfant dévalisé s'envole au fond des bois

Cacher sa défaite et ses larmes.
Son empire est soumis à de nouvelles lois.
L'Intéret règne seul, et dispose des armes
Dont l'Amour usait autrefois.

L'AMOUR ET LE RESPECT.

L'AMOUR rencontrant le Respect,
Et rebroussant à son aspect,
Lui dit : Que fais-tu là, beau sire?
Que cherches-tu dans mon empire,
Où tous les amans sont heureux?
Lorsqu'une fois une maîtresse tendre
Aux sermens les plus vifs a bien voulu se rendre,
Le Respect aussitôt doit s'enfuir tout honteux.
Oui, répond le Respect : il en est d'une sorte
Qu'on doit laisser, comme on dit, à la porte.
Dès qu'on en vient à ce desiré jour,
Tout est permis au famélique Amour.
Mais il en est d'une autre espèce,
Fruit savoureux de la délicatesse,
Qui fait à l'œil, comme à la main,
Réserver pour le lendemain
Quelque friandise nouvelle.
L'amant gagne toujours beaucoup
A ne pas s'enivrer de plaisir tout d'un coup.
Il fait, par ce moyen, bonne chère éternelle.
Je t'entends, dit l'Amour, l'exquise volupté
Ne veut pas que l'on ait, auprès de son amie,
Un respect de timidité,
Mais un respect d'économie.

LE SOLITAIRE ET LA FORTUNE.

Un Solitaire, ennemi de la gêne,
Et sectateur de toute volupté
Qui, répétée, après elle n'entraîne
Ni le remords ni la satiété,
Vivait content, sans embarras ni crainte,
Avec un livre, un verre et son Aminte.
Avint un soir qu'il entend un grand bruit,
Gros équipage, et tout le train qui suit
Dame Fortune. Elle-même en personne
Frappe à sa porte, en lui criant : C'est moi.
C'est vous; qui, vous? Ouvrez, je vous l'ordonne.
Il n'en fit rien. Comment! dit-elle, quoi!
Vous n'ouvrez pas? Vous refusez un gîte
A la Fortune, et n'accourez pas vîte
La recevoir? Je ne vous connais pas,
Répondit-il. Elle crie, elle gronde;
Le tout en vain. Allez frapper plus bas,
Je n'aurais pas où loger tant de monde.
Ah! logez-en seulement la moitié.
Vous êtes sourd? De grace, ayez pitié,
Mon cher ami, de la magnificence,
Qui se morfond : la grandeur, l'opulence,
La dignité, la gloire sont ici
Réduits, hélas! à vous crier merci.

J'en suis fâché, mais je ne sais qu'y faire...
Vous logerez tout au moins le desir...
Je ne saurais, répond le Solitaire :
Je n'ai qu'un lit, que je garde au plaisir.

L'HIRONDELLE.

L'HIRONDELLE,

OU LA CONSOLATION DE LA VIEILLESSE.

AVANT le jour, je commençais ma route
Le long d'un bois : j'entends parler, j'écoute;
Et côtoyant, je suis de point en point
Deux voyageurs que je ne voyais point.
L'un demandait : Des plaisirs de la vie,
Quel est celui dont l'ame est plus ravie?
J'estime, moi, que c'est celui d'aimer.
Aimer! fi donc. Il est, pour s'enflammer,
Un certain temps que la sage Nature
A fait exprès : tant que ce beau temps dure,
Faut l'employer; mais aussi la raison
Veut qu'approchant de l'arrière-saison,
Tout doucement, sans craindre qu'on nous fronde,
On se dispose à voir un nouveau monde.
Du moins avant qu'on ait les feux glacés,
Il faut tout bas dire : Amour, c'est assez.
J'ai bien usé de mon adolescence;
J'ai des enfans d'une haute espérance;
Incessamment rien de tous ces bas lieux
Ne touchera ni mon cœur ni mes yeux.
Que si le ciel, par sa puissance extrême,
Me redonnait quelque jour à moi-même,

Vous me verriez, le plus chaud des amans,
Briller encor comme dans mon printemps.
En attendant, ma foi, plus d'amourette :
Adieu, bon soir, songeons à la retraite.
Voilà, me dis-je, un homme très-prudent.
C'est un mari qui n'a plus qu'une dent,
Et qui, fâché d'être au rang des ancêtres,
Au premier jour songe à tirer ses guêtres.
Mais à cela j'entends l'autre à son tour,
Qui lui répond : Tu connais mal l'Amour,
Mon pauvre ami, si tu crois que les forces
Pour s'ent'raimer sont les seules amorces.
Tant que le cœur peut goûter des plaisirs,
On sent bientôt naître nouveaux desirs.
Est-on aveugle ou manchot, dès que l'âge
D'un petit rien nous interdit l'usage?
Et ne peut-on voir terminer ses jours,
Sans être sourd à de tendres amours?
Pour deux amans, et jusques dans l'absence,
Tout est sensible, et tout est jouissance.
L'ingénieux Amour de tout se sert,
Pour retrouver le printemps dans l'hiver.
Enchérissant sur l'amitié commune,
Il sait enter cent caresses sur une.
Enfin la mort les prendrait à cent ans,
Sans rien changer entre ces deux amans.
Certes j'étais dans une joie extrême
De ce langage. Oh! oh! mais c'est moi-même.

Sur mes vieux jours je mets tout mon espoir
Dans le plaisir de toucher et de voir.
Heureux projet, ressource que j'implore !
Parais, Soleil; lève-toi vîte, Aurore;
Que je connaisse et baise de grand cœur
D'un tel discours le pathétique auteur.
Le jour parut, ô surprise nouvelle !
Hélas ! c'était la constante Hirondelle.

LES BONS SERVITEURS ET LE MAITRE INGRAT.

Deux domestiques affidés,
Qui jamais ne quittaient leur maître,
S'étaient un jour persuadés
Qu'il était un ingrat, un traître.
Quoi donc! se disaient-ils, sans nous
Que ferait-il dans ce bas monde?
Parmi les plaisirs les plus doux,
C'est pourtant sur nous qu'il se fonde.
Ailleurs il aurait beau chercher
De quoi fournir à sa dépense;
Et souvent, sans lui reprocher,
Notre bourse est en décadence.
Elle lui donne de l'esprit,
Le bon air et la bonne grace.
Ce n'est plus qu'un lâche, un proscrit,
Dès que notre zèle se lasse.
Malgré tout cela néanmoins,
Il n'a nulle reconnaissance;
Un fier mépris, pour tant de soins,
Est notre unique récompense.
En compagnie est-il entré?
Zeste, il nous défend de le suivre.

Seul à la joie est-il livré ?
Il n'en sort point qu'il ne soit ivre ;
Tandis qu'exposés à tout vent,
A la pluie et même aux gourmades,
A la porte honteusement
Nous essuyons mille bravades.
Ce métier est trop ennuyeux,
Nous ne devons plus nous contraindre ;
Et tout-à-l'heure au roi des dieux
Allons ensemble nous en plaindre.
Jupiter la plainte entendit,
Et voulait leur rendre justice ;
Mais, tout considéré, leur dit :
Continuez votre service,
Et retournez-vous-en tous deux,
Je mets néant à la requête.
J'en sais trop d'aussi malheureux,
Qui me viendraient rompre la tête.

LES PHILOSOPHES.

Buvons, aimons, gardons la bienséance :
Mais sur tout le reste silence.
Deux philosophes pensant bien,
Sur les choses de ce bas monde
Réfléchissant, n'y trouvaient rien
Qui donnât une paix profonde.
Ils voyaient tout dans un aspect
Qui ne présentait que la crainte,
La défiance, le respect,
La discrétion, la contrainte.
A table, un jour, de tout cela
Bonnement, entre quatre oreilles,
Ils raisonnaient, lorsque voilà
Qu'on leur apporte trois bouteilles.
Sur la première était écrit,
Dans la langue qu'on parle à Rome :
« Elixir, Quinte-essence, Esprit »
De toutes les erreurs de l'homme.
On ouvre, on sent : c'est, dirent-ils,
L'extrait de différens systêmes.
Ces sucs paraissent trop subtils ;
Mon cher, gouvernons-nous nous-mêmes.
Hors de nous en vain nous cherchons
La droite route qu'il faut suivre ;

Tout systême éblouit, enivre :
Bouchons.
Sur l'autre était étiqueté :
« Auvilliers, sept-cent-trente-quatre. »
La philosophique fierté
Commença bientôt à s'ébattre.
Versons donc vîte, dépêchons :
Comme il saute, comme il trémousse !
Camarades, sauvons la mousse :
Bouchons.
Enfin dans la dernière était
Un spécifique à toute épreuve.
Toutes les fois qu'on en goûtait,
On sentait une force neuve.
Vive les Iris, les Fanchons !
Ce syrop rend sain et robuste.
Amis, rendons-nous, il est juste :
Bouchons.

LA MARGUERITE
ET
LA PENSÉE.

DANS un parterre, au beau milieu,
La Marguerite était placée.
Par hasard, dans le même lieu
Se trouva la jeune Pensée,
A qui l'autre, orgueilleusement,
De sa fleur simple et méprisable
Reprocha l'avilissement.
Je ne suis pas si méprisable,
Lui répond avec fermeté
La petite fleurette éclose.
Vois-tu ce joli velouté,
Ce beau blanc, ce couleur de rose?
Bon! ce n'est là que du commun :
Respecte en moi la métaphore;
Marguerite et Perle n'est qu'un,
Et je suis la perle de Flore.
S'il faut sur les noms disputer,
Cela seul contre toi décide,
Et je dois ici l'emporter;
Car la Pensée à tout préside.
C'est par elle que sur ton cœur,

Belle Thémire, je domine;
Et malgré toi, je suis vainqueur
De tout ce que je m'imagine.

LE FAUCON
ET
LES PIGEONS.

Maitre-Faucon, fier comme un Écossois,
Allait en quête : en sortant de son bois,
Il voit de loin une jeune colombe,
A tire d'aîle avance, plane, tombe
Sur la pauvrette, et se met en devoir
De la croquer. Quoi donc! votre pouvoir
Est votre loi, cria l'oiseau timide?
On est vainqueur, quand le combat décide;
Mais quelle gloire est-ce à votre vigueur
De triompher de moi qui meurs de peur?
Allez forcer le milan à se rendre,
Ou l'épervier; ils pourront se défendre.
Notre Faucon lui répond d'un ton sec :
Défendez-vous, vous avez votre bec.
Hélas! mon bec n'a de force et d'adresse
Que pour donner quelques coups de tendresse
A mon ami. Quel est ce bel ami?
C'est un Pigeon sur ce toît endormi.
Faut l'éveiller, et qu'il vienne à votre aide.
Non, s'il vous plaît; de grace, le remède
Serait encor pire que n'est le mal.

Comme ils parlaient, le petit animal,
Se réveillant, vint se perdre lui-même,
Et bec à bec il se fait égorger.
L'amour prudent avait vu le danger;
L'amour ardent ne voit que ce qu'il aime.

LE ROSSIGNOL ET LA PIE.

ALLÉGORIE

SUR MADAME*** ET JEAN LE POIL.

Un Rossignol, dans les bois de Cythère,
Donnait sans cesse un petit opéra,
Et tour-à-tour chantait, l'année entière,
Air sérieux, gai, tendre et cætera.
Plus, à la voix il joignait la manière;
Et, vous direz tout ce qu'il vous plaira,
C'est la façon qui donne l'art de plaire.
Ne croyez pas que ce fût son seul chant
Qui le faisait nommer l'incomparable.
Tout son maintien inspirait du penchant
Pour la tendresse, et le rendait aimable.
Un seul défaut pouvait-on reprocher
A cet oiseau, c'était son injustice;
Car tous les cœurs se plaisaient à toucher,
Et point n'aimait, ou c'était par caprice :
Pour moi, n'ai pu jamais en approcher.
En même lieu, ma commère la Pie
Chanturlurait toujours de belle humeur;
Soir et matin elle avait la pépie,
Et savait bien attraper du meilleur.
Quoiqu'elle fût d'une peau plus que brune,

Comme elle avait le corps assez bien fait,
Au jeu d'amour elle aurait fait fortune ,
Sans son babil et son peu de secret :
Mais on craignait sa langue dangereuse.
Sa langne, hélas! après avoir servi
A faire aimer ses talens à l'envi,
Bientôt après la rendait malheureuse.
Mais, dites-vous, quel est donc votre but
Dans cette fable? Écoutez, belle, chut!
Sexe changé de la Pie et de l'autre,
C'est mon portrait, ou plutôt le nôtre.

L'OURSE ET LA TOURTERELLE.

RARE exemple d'un cœur fidèle,
O toi qui consacres tes jours
Au culte du dieu des amours,
De la tendresse vrai modèle,
A tes bons avis j'ai recours,
Dit une Ourse à la Tourterelle.
Un douloureux des plus charmans
Jure qu'il m'aime à la folie;
Mais quand on est si peu jolie,
Peut-on compter sur les sermens,
Et dois-je espérer des amans
Qui m'aimeront toute leur vie?
La Tourterelle répondit:
Ma chère, on a l'expérience
Qu'une belle trop s'applaudit,
Et n'a ni soins ni complaisance.
Par son orgueilleuse indolence
La vive ardeur se refroidit,
Et bientôt la persévérance
De ses promesses se dédit.
Une moins belle est attentive
A réparer à tous momens
Celui qui manque d'agrémens.
Caressante, enjouée, active,

Sa brillante imaginative
Invente mille amusemens.
D'ailleurs, on veut en faire accroire;
Et, pour justifier son choix,
Un ami vieillit sous ses loix
Par amour, ou par vaine gloire.

LE MÂTIN ET LA LEVRETTE.

UN gros Mâtin d'une énorme carrure
Grondant sans cesse entre ses dents,
Par son collier, par sa figure,
Épouvantait tous les passans.
Tous les roquets du voisinage
S'en éloignaient avec plaisir,
Et les dogues soumis venaient lui rendre hommage,
Comme pachas au grand visir.
Si vous me demandez quel était son mérite,
Ce n'était que fureur, orgueil, brutalité.
Tel qu'on redoute ou qu'on évite
N'est souvent qu'un franc hypocrite,
Qui, sous un front hardi, marque sa lâcheté,
Et foule aux pieds les droits de la société.
Un jour, une jeune Levrette,
S'approchant du réduit de ce fier animal,
Vint, par cent haut-le-corps, et sans songer à mal,
Bondir au pied de sa retraite.
L'étrangler eût été le premier mouvement
De l'impitoyable Cerbère;
Mais, l'amour tout-à-coup désarmant sa colère,
Il crut pouvoir en un moment,
Par un maussade compliment,
Soumettre à ses desirs cette beauté légère.

Le brutal ignorait d'un langage flatteur
Le charme adroit et séducteur;
D'une patte assommante il caressait la belle,
Et des coups redoublés exprimaient son ardeur;
Ardeur qui rarement fléchit une cruelle.
Pour trouver le chemin du cœur,
Il faut joindre aux transports une aimable douceur.
A force de refus, la timide Levrette
Triompha des assauts de l'affligeant Mâtin,
Qui, furieux de sa retraite,
En pleine basse-cour pestait d'un air hautain
Contre l'amour et le destin.
Une vieille barbette, insultant à sa peine,
Lui tint, mais un peu tard, cet utile discours:
Quand la conquéte est incertaine,
Que l'adresse vienne au secours.
Amans, il faut fléchir, non vaincre une inhumaine.
A qui veut exiger on refuse toujours,
Et le cœur n'est jamais le tribut de la gêne.
La volupté, par cent détours,
Jalouse de ses droits, veut être souveraine:
La contrainte engendre la haine,
Et la liberté seule enchaîne les amours.

LA TOURTERELLE ET LE MOINEAU.

Un Moineau s'était enflammé
Pour une jeune Tourterelle;
Il n'aimait que pour être aimé,
Et pressait vivement sa belle.
Mais elle, d'un air de courroux,
En repoussant le téméraire,
Lui dit : Mon cher ami, tout doux,
Nous ne ferons jamais affaire.
Je hais tous ces emportemens
Qui viennent d'une aveugle flamme;
Je n'aime que les sentimens,
Ce sont les délices de l'ame.
Des sentimens ! expliquez-moi
Ce que ce grand mot représente.
Peut-être en aurais-je; et pourquoi
Être d'abord si méprisante?
Écoutez bien : je suis constant;
Je passerai toute ma vie
A ne vous caresser qu'autant
Que je vous en verrai l'envie.
Je suis délicat, attentif,
Modéré, quand il le faut être;
Quelquefois aussi plus actif,
Et sur-tout de moi toujours maître.

Un rien, une œillade, un souris
Me tient lieu de la jouissance,
Et d'espérance je nourris
L'amour affamé par l'absence.
Pour l'exacte discrétion,
Je sais la pousser à l'extrême;
La moindre petite action,
Je la cache jusqu'à moi-même.
Sans m'autoriser du passé,
Par de nouveaux soins je mérite
Que de mon bonheur commencé
On daigne m'accorder la suite.
Enfin, ce que j'aime est mon tout,
Mon bien, mon unique fortune :
Ce sont deux ames bout à bout,
Ou plutôt deux qui n'en font qu'une.
Voilà, ma mignonne, voilà
Des sentimens, ou je m'abuse :
S'il en est d'autres que ceux-là,
La nature me les refuse....
Ces témoignages entassés
Qu'à ton amour tu viens de rendre,
C'est beaucoup, mais non pas assez
Pour m'engager et me surprendre.
Certain charmant je ne sais quoi,
Qui je ne sais comment s'explique,
Ah ! si je le voyais en toi !
Mais à présent nul ne s'en pique.

Des sentimens, des sentimens!
Hélas! jamais n'en trouverai-je?
Seuls amenez-moi des amans,
Seuls vous avez ce privilége.
Je comprends; je ne vous plais point,
Ou quelque autre est votre conquête.
Des sentimens! voici le point,
Ce n'est rien qu'un refus honnête.
Adieu donc, luï dit le Moineau,
Mais d'un ton si vif et si tendre,
Qu'elle lui répliqua: Tout beau,
Il faut un peu savoir attendre.
Eh! malheureux petit brutal,
Faut-il?..... Aussitôt l'inhumaine
Fit semblant de se trouver mal,
C'était donner liberté pleine.
Le drôle sut se régaler
Aux dépens de notre cruelle.
Il faut brusquement s'en aller,
Si l'on veut que l'on nous rappelle.

L'HIRONDELLE.

UNE Hirondelle inquiète,
Voyant approcher l'hiver,
Pour n'être prise sans verd,
Voulut faire sa retraite.
Elle avertit ses petits
De s'apprêter au voyage;
Mais ils n'en sont pas d'avis.
Pourquoi ce remu'-ménage,
Ma mère? Quel vertigo
De changer de domicile?
Nous avons tout à gogo;
Les plaisirs sont notre asyle;
Dans les champs et dans la ville,
Est-il un climat plus doux?
Le soleil, dont la lumière
Doit être commune à tous,
Ne luit ici que pour nous:
Tout nous rit, tout nous prospère;
Ma mère, à quoi pensez-vous?
Ah! jeunesse sans cervelle,
Née ici de ce printemps,
Vous n'avez point vu, dit-elle,
D'autres lieux ni d'autres temps.
Ce n'est pas toujours de même;

Bientôt l'hiver, au teint blême,
Va rendre l'air sans chaleur,
La campagne sans verdure.
Où trouver, dans la rigueur,
Abri contre la froidure,
Ver ou mouche pour pâture?
Prévenons-en le danger,
Avant que l'air de la France,
Si sujet à l'inconstance,
Ait eu le temps de changer.
Son séjour en vain nous flatte;
L'espèce dont on nous voit
Est un peu trop délicate
Pour attendre le grand froid.
Faut-il qu'on vous réitère
Que le climat qui vous plaît,
Pour les Hirondelles n'est
Qu'une terre passagère.
Des pays chauds habitans,
Nous en sortons au printemps,
Pour venir sur le rivage,
A la faveur du beau temps,
Établir notre ménage.
Mon dessein est accompli,
J'ai pris mon temps de manière
Que tout m'a bien réussi.
Graces à Dieu, vous voici
Aussi drus que père et mère.

Que me reste-t-il à faire,
Sinon de mettre à couvert,
Dans une terre éloignée,
Des insultes de l'hiver,
Et moi-même et ma lignée?

L'HIRONDELLE ET LES FOURMIS.

UNE Hirondelle, habile aventurière,
Un jour entra dans une fourmilière,
Et tout d'un coup ne songea qu'aux moyens
D'avoir le bien des petits citoyens.
Mes chers enfans, il est un nouveau monde,
Leur cria-t-elle, où la terre féconde,
Incessamment, par mon ordre et mes soins,
Rapportera dix centuples au moins.
Quelqu'un veut-il entrer dans la dépense,
Et me donner ce qu'il voudra d'avance?
Je prendrai tout, et même jusqu'au grain
Dont la bonté n'est pas un fait certain;
Et pour le prêt qu'on daignera me faire,
De grands trésors seront le prompt salaire.
De grands trésors, répondent les Fourmis!
Eh! mais comment? Un de nos bons amis,
De ce pays revenu cette automne,
Dit que la mort n'y conserve personne;
Point de maisons, ni pierres pour bâtir,
Peu d'alimens, rien de quoi se vêtir;
Que le terrain, quoique neuf et fertile,
A cultiver sera très-difficile;
Et que des bois, qu'habitent les castors,
Sont de ces lieux les uniques trésors.

Il ne fallait de sens commun qu'une once
Pour suggérer une telle réponse ;
Et cependant, sur de simples billets,
Quelques Fourmis lâchèrent leurs effets.
On les paya ; mais l'étrangère habile
En payait un pour en redonner mille.
Payait ! que dis-je ? Un profit inoui
Rendit chacun interdit, ébloui.
Heureusement revenant à soi-même,
Du gain flatteur on vit le stratagême ;
Et connaissant l'impossibilité,
On sut se taire, et n'être plus tenté.
Lorsqu'on nous fait des promesses trop amples,
Défions-nous d'un funeste retour :
Il doit paraître aussi clair que le jour,
Quand on propose un profit sans exemples.

LE PERROQUET ET LA PERRUCHE.

Un petit-maître Perroquet
Prenait plaisir à faire entendre,
Par ses façons et son caquet,
Que pour lui Perruche était tendre.
Chaque oiseau présent murmurait
De ses sottes minauderies;
Perruche elle-même souffrait
De ses fades cajoleries.
Néanmoins elle n'osa point
Sur-le-champ lui faire querelle;
Mais il fut tancé de tout point
Sitôt qu'il fut seul avec elle.
Honteux, confus, tout interdit,
Il essuya la réprimande;
Puis, d'un air docile, il lui dit:
Instruisez-moi sur ma demande.
Chez la belle qui m'a charmé
Comment devais-je donc paraître?
N'y paraissez jamais aimé,
Mais seulement digne de l'être.

LA ROSE.

Vous voulez me cueillir, disait la Rose en pleurs
Au jeune Corylas, qui l'avait cultivée;
Hélas! m'avez-vous réservée
Au plus funeste des malheurs?
Voilà donc où tendaient vos perfides douceurs?
Par ces mots, la Rose vermeille
Croyait convaincre Corylas;
Corylas, détournant l'oreille,
Feignait de ne l'entendre pas.
Cent fois, poursuivait-elle encore,
Vous avez prévenu l'aurore,
Pour me voir et pour m'arroser.
Vous n'osiez même me baiser,
De crainte d'altérer l'éclat qui me colore.
Arrêtez, cher berger; cruel, que faites-vous?
Arrêtez un moment : quand vous m'aurez cueillie,
Quelques instans après vous me verrez flétrie;
Je perdrai les attraits dont vous étiez jaloux.
Ainsi parlait la Rose en larmes;
Mais ses cris furent superflus.
Dès qu'elle fut cueillie, elle n'eut plus de charmes;
Et Corylas ne l'aima plus.

Amans, dans les plus dures chaînes,
Contraignez vos brûlans desirs.
Le comble des tendres plaisirs
Est souvent le comble des peines.

LE LYS ET LA VIOLETTE.

Auprès d'un Lys très-humblement
La Violette était couchée;
Des graces de son fier amant
Elle était vivement touchée:
Mais n'osant pas lui déclarer
Le feu secret qui la dévore,
Elle se contentait d'errer
Au pied de celui qu'elle adore.
Le Lys, du haut de sa grandeur,
La lorgne dans son bas étage.
A l'aspect d'un si grand seigneur,
Elle rampe encor davantage.
A cause de la nouveauté
D'une belle qui s'humilie,
L'orgueilleux Lys en fut tenté,
Et bientôt l'intrigue se lie.
J'eusse vu du premier coup-d'œil
La Violette et son manége :
L'humble beauté n'est qu'un orgueil
Qui doucement veut tendre un piége.

LE PAON ET LE PHÉNIX.

Un jeune Paon de sa queue étalée
Préconisait la superbe beauté.
Il s'attendait d'aller saisir d'emblée
Les cœurs friands de toute la cité.
Vint un Phénix, qui, malgré son plumage
Moins séduisant, put seul en approcher.
Pourquoi sur l'autre eut-il tant d'avantage?
C'est qu'il renaît sans sortir du bûcher.

LES PIGEONS ET LE MOINEAU.

Le long d'un mur étaient juchés
Deux Pigeons constans et fidèles,
Les yeux l'un sur l'autre attachés,
Et déployant un peu leurs aîles.
Un Moineau plein d'activité
Insultait à leur quiétude,
Traitant cette tranquillité
D'indolence, d'ingratitude,
De dégoût, de caducité.
Pensez mieux de notre tendresse,
Dit la Colombe avec douceur :
L'amour est moins une courte caresse,
Qu'un long épanchement du cœur.

LE SANSONNET ET LA COLOMBE.

Dieux ! que j'aime Margot la Pie !
Jamais n'en pourrai-je être aimé ?
Disait un Sansonnet charmé
A la Colombe son amie.
Quoi ! pour un si volage oiseau
Tu peux soupirer, lui dit-elle ?
C'est dommage qu'un feu si beau
Te brûle pour une infidelle.
De cette Margot parlez mieux,
Dit le Sansonnet en colère.
Dépeins-nous donc son caractère,
Répond la Colombe aux doux yeux...
C'est bonté de cœur admirable,
Une éloquence sans caquet,
Une humeur toujours agréable,
De beaux yeux, l'air un peu coquet....
(Mais sur ce point je suis discret,
Ce mal devient inévitable.)
Enfin, des talens, des appas ;
Et si vous vouliez que j'en cause,
Je dirais qu'elle a quelque chose

De

De plus rare, qu'on ne voit pas.
De lui plaire fais ton étude,
Répondit l'oiseau de Cypris;
Mainte Colombe, sage et prude,
Voudrait être Pie à ce prix.

L'AIGLE ET LA MOUCHE.

Je suis un oiseau sans pareil,
A la Mouche disait un Aigle ;
Je m'élève jusqu'au soleil,
Et sur son cours mon vol se règle.
C'est, dit l'autre, de grands honneurs,
Que d'approcher du dieu de la lumière.
Je ne vante point mes grandeurs,
Mais je touche à tout la première.

LE PINSON FUGITIF.

Un Pinson, tendrement aimé
Pour la douceur de son ramage,
Songeait à s'évader de la petite cage,
Où depuis plus d'un an il était enfermé.
Un jour son maître, étant charmé
De l'ouïr fredonner avec tant de justesse,
Le tire de prison, le baise, le caresse,
Et le fait percher sur son doigt.
Mais, loin que son ingrat réponde à sa tendresse,
Il part, sans lui rien dire, et vole vers le toît.
Son maître met tout en pratique
Pour l'obliger à revenir.
Sois assuré qu'à l'avenir
Tu seras mieux chez moi que n'est mon fils unique;
Je te promets, lui disait-il,
Qu'à la place des grains de mil,
Ta mangeoire sera pleine de cassonade :
Je prétends que la limonade
Soit ton ordinaire boisson.
Mais néant; notre ingrat Pinson
Lui dit, en secouant les aîles :
Toutes ces promesses sont belles;
Jadis elles m'auraient tenté.
Mais maintenant je trouve en elles
Moins de douceur que dans la liberté.

LE PAPILLON ET LES TOURTERELLES.

Un Papillon, sur son retour,
Racontait à deux Tourterelles,
Combien, dans l'âge de l'amour,
Il avait caressé de belles.
Aussitôt aimé qu'amoureux,
Disait-il, ô l'aimable chose!
Lorsque, brûlant de nouveaux feux,
Je voltigeais de rose en rose!
Maintenant on me fuit par-tout,
Et par-tout aussi je m'ennuie.
Ne verrai-je jamais le bout
D'une si languissante vie?
Les Tourterelles, sans regret,
Répondirent : Dans la vieillesse,
Nous avons trouvé le secret
De conserver notre tendresse.
A vivre ensemble nuit et jour
Nous goûtons un plaisir extrême.
L'amitié qui vient de l'amour
Vaut encor mieux que l'amour même.

LA VÉRONIQUE ET L'AUBE-ÉPINE.

LA Véronique à l'Aube-Épine
Vantait ses attributs parfaits.
Je vaux toute la médecine.
Qui ne connait pas mes effets ?
Il n'est point de mal indomptable
A ma spécifique vertu ;
Il n'est point de plaie incurable....
Point d'incurable ! Y penses-tu ?
Tes vertus ne sont pas si sures.
Ma fleur dit qu'un mois va venir,
Où le cœur reçoit des blessures
Que tu ne pourras pas guérir.

LE HÉRISSON ET LA TAUPE.

MAUDIT soit le siècle où nous sommes,
Disait un joli Hérisson.
Sais-tu bien que ces vilains hommes
Ont sur moi fait une chanson!
Me voilà devenu sottise.
D'où vient équivoquer ainsi?
J'en fus également surprise,
Me voyant sottiser aussi,
Lui répond la Taupe fâchée.
Par la perversité du temps,
Une équivoque est attachée
A tout ce qui frappe les sens.
Sur les mots sans cesse on badine :
Cela produit un sot effet;
Car de-là vient, je m'imagine,
Que plus on dit, et moins on fait.

LE CHIEN GASCON.

Je suis de la fidélité,
Disait un Chien, le vrai symbole.
Combien de trésors ont été
Sous ma tutelle en sureté,
Sans que j'en ôtasse une obole!
Est-il d'animal comme moi,
En souplesse qui me surpasse,
Lorsque, devant le jeune roi,
Je fais des tours de passe-passe,
Je vous détaillerais mon art
Et pour la chasse, et pour la pêche
Où je nage comme un canard;
Mais ma modestie en empêche.
Savez-vous ce que répondit
Une jeune éperlan femelle :
Que n'ai-je au moins une parcelle
De tous les talens qu'il décrit!
Voici ma vie; écoutez, belle :
On m'enfile, et puis on me frit.

LE DINDON ET LA FRAISE.

Sur une Fraise appétissante
Un gros Dindon jetant les yeux,
Vers cette belle qui le tente,
Porta son bec audacieux.
Sans égard, sans délicatesse,
Il la gobe en maître absolu.
Est-ce donc ainsi qu'on se presse,
Dit-elle à ce vilain goulu?
Grand merci, vorace bedaine,
De vouloir tout d'un coup finir;
Vous m'allez épargner la peine
De vous procurer du plaisir.

LA FLUTE ET L'OREILLE.

ARRÊTE, Pan, écoute, adore,
Je suis la Flûte de Blavet;
N'ose pas en jouer encore,
Sans lui demander un brevet.
Tu voudrais bien avoir la bouche
Qui produit ces sons gracieux,
Et, sans qu'il semble qu'elle y touche,
Transporte l'ame dans les cieux.
Oui bien, sa bouche est sans pareille,
Dit Pan avec sincérité;
Mais je place dans son Oreille
Le centre de la volupté.

L'ARC-EN-CIEL ET LES RATS.

Du haut empire de la lune
On bannit un jour tous les Rats,
Qui, cherchant meilleure fortune,
Voulurent descendre ici bas.
Le long d'un Arc-en-ciel immense,
Dégringolent les bonnes gens.
La troupe, par reconnaissance,
Avec lui contracte alliance;
Et c'est, dit-on, depuis ce temps
Qu'à cause du service extrême
Que l'Arc-en-ciel rendit aux leurs,
On remarque dans l'homme même
Des Rats de toutes les couleurs.

LA CHENILLE ET LA FEMME.

CHENILLE, vilain animal,
Qui dans ces bois nous importune,
Qu'à nos arbres tu fais de mal !
Ah, dieux! je crois en sentir une.
La Chenille ayant entendu
Ce qu'une Femme disait d'elle,
Sans se fâcher, a répondu :
Ma laideur n'est pas éternelle.
Bientôt changée en papillon,
J'aurai des couleurs admirables,
Du bleu, du blanc, du vermillon,
Et je serai des plus aimables.
Plus d'une Femme, à ce qu'on dit,
Est de moi l'image parfaite,
Chenille au sortir de son lit,
Papillon après sa toilette.

PARODIE DE LA FABLE PRÉCÉDENTE.

Chenille, charmant animal,
Ouvrage exquis de la Nature,
Si tu nous fais un peu de mal,
Rien n'est si beau que ta parure.
La Chenille ayant entendu
Ce que la femme disait d'elle,
En soupirant, a répondu :
Ma beauté n'est pas éternelle.
Bientôt, changée en papillon,
Malgré ce mélange admirable
De bleu, de blanc, de vermillon,
Je ne paraîtrai plus aimable.
De la volage, à ce qu'on dit,
Je serai l'image parfaite.
Déja j'entends que l'on maudit
Le papillon et la coquette.

LA BERGERONNETTE ET LA PIE.

ALLÉGORIE.

Une jeune Bergeronnette,
Et qui cachait dans ses yeux fins
Une humeur gentille et follette,
Crut, pour parvenir à ses fins,
C'est-à-dire à son mariage,
Qu'il fallait bien choisir un cœur,
Attendu que d'un bon ménage
Dépend le souverain bonheur.
Prends pour conseil et pour amie,
Lui dit un beau matin l'Amour,
Cette belle et savante Pie;
Tu t'en trouveras bien un jour.
Fi donc, la Pie ! Elle est larrone.
Tant mieux, répond l'enfant aîlé;
Je lui dirai qu'elle te donne
Tous les cœurs qu'elle aura volé.
Par cet ordre désabusée,
Elle prit Cupidon au mot,
Et, depuis ce temps, la rusée
Aime éperdûment sa Margot.

LE CHIEN ET LE MOINEAU.

Oui, je vis heureux comme un roi ;
Pour le plaisir je semble vivre ;
Je me fais moi-même la loi,
Et ma loi c'est de n'en point suivre.
En amour je suis un lutin :
Avec les belles du bocage,
Si ne m'y prenais du matin,
Au soir resterait trop d'ouvrage ;
Et d'ailleurs quelle liberté !
Le Moineau parlait de la sorte
Au petit Chien de qualité,
Que toujours sa maîtresse porte.
Mais ce bien-aimé, fier des soins,
Des attentions assidues
A prévenir tous ses besoins,
Et de cent caresses rendues,
Qu'on lui prodigue chaque jour
Pour les délices de la vie,
Voulut l'emporter à son tour.
La mienne, dit-il, est suivie
De tous les différens bonheurs ;
Et même, lorsqu'on me gourmande,
Ma maîtresse, par ses rigueurs,
Me marque une amitié plus grande.

Quoi! vous fuyez votre maman!
Vous ne m'aimez point, me dit-elle!
Je ne vous ai pas vu d'un an;
Oh! nous aurons tous deux querelle.
Mais à peine ai-je été grondé,
A peine chagrin j'en demeure,
Qu'aussitôt un baiser dardé
Me parcourt pendant plus d'une heure.
Le Moineau répondit : Es-tu donc assez sot
De t'attribuer sa tendresse?
Ce n'est pas toi, pauvre idiot,
C'est son amant qu'elle caresse.

LES DEUX CHIENS.

Un petit Chien appelé Friolet,
Jeune, joli, caressant et douillet,
Semblait tout seul occuper sa maîtresse.
Enorgueilli des marques de tendresse
Qu'il recevait et le jour et la nuit,
Un beau matin, il disait ce qui suit
A Soliman, qui venait de la chasse :
Gros animal, que les Chiens de ta race
Sont malheureux ! Un morceau de pain noir
Est ton salaire et ton unique espoir.
Quand, fatigué, battu, patte meurtrie,
On te rattache au fond d'une écurie,
Moi, sur madame incessamment couché,
Je suis nourri de biscuit tout mâché.
Je dors, faut voir. Jamais on ne réveille,
Que pour manger, Friolet qui sommeille,
Ou pour baiser son museau si chéri.
Elle est en pleurs au moindre petit cri.
Qu'as-tu, mon fils, mon roi? Viens à ta mère,
Viens, mon amour, et c'est chère sur chère
Qu'elle me fait. Cent sortes de discours,
Que l'on m'adresse, et qui partent toujours
Du fond du cœur, témoignent bien qu'on m'aime
Plus que son bien, son mari, que soi-même.

Te

Te parle-t-on, à toi, si tendrement?
Non, répliqua Soliman brusquement;
Mais, quand aussi mon maître prend ma patte,
Quand quelquefois il me baise, il me flatte,
C'est seulement moi seul qu'il a dessein
De caresser. Tu ne sais pas le fin
De cet accueil, qu'en dupe tu nous vantes.
A ta maîtresse un tel tu représentes.
Ce n'est pas toi, va, ne t'y trompe pas :
C'est son amant qu'elle tient dans ses bras.

LE RHINOCÉROS ET LA GUENUCHE.

Un Rhinocéros lourd, pesant,
Et d'une forme éléphantine,
Se sentit un amour pressant
Pour une Guenuche enfantine.
Ciel! quelle disproportion
Et pour l'esprit et pour la taille!
S'il arrivait telle union,
Les choses n'iraient rien qui vaille.
Le Rhinocéros entêté
Dit : Je m'en rapporte à l'oracle;
Et le grand-prêtre consulté
Répond : Je n'y vois point d'obstacle.
L'Amour est le tyran des cœurs;
S'il fallait qu'il prît la balance,
Pour mettre au niveau ses faveurs,
Où serait sa toute-puissance?

L'ABEILLE ET LE HIBOU.

Il était une Abeille alerte, vigilante,
Tout le jour occupée au soin de sa maison,
Adroite, ingénieuse, et sans cesse agissante,
Pleine d'esprit et de raison.
Ce n'est pas tout, brillante et belle,
Elle ravissait tous les cœurs;
Un air frais, de vives couleurs,
Et par-tout beauté naturelle.
Par hasard, un vilain Hibou,
La rencontrant, eut l'imprudence
D'en devenir amoureux fou.
Vous me direz : Quelle insolence!
Vous avez raison. Néanmoins
On ne rebuta pas ses soins;
Tout en plut, jusqu'à son silence.
Son minois sombre et triste, et sa lugubre humeur
Furent pris pour respect, pour secrète langueur;
Sa retraite et sa solitude,
Pour crainte et pour inquiétude.
Bref, l'affaire allait si grand train,
Que plus d'un bel oiseau chagrin
S'en plaignit; on fit une ligue,
Pour rompre la nouvelle intrigue.
Le papillon était le plus jaloux;

Joint aux autres rivaux, ils s'en allèrent tous
Porter au dieu d'amour leur plainte légitime.
N'est-ce pas, dirent-ils, un crime
Que notre Abeille aime un Hibou?
Quel rapport, quelle ressemblance!
Que l'on nous montre donc par où
Peut venir cette bienveillance.
Un Hibou! ciel! Que peut-on voir
De plus hideux et de plus noir?
La plus aimable volatile
Aimerait le monstre des bois!
L'une est vive, enjouée, agile;
L'autre pesant, morne, sournois.
A-t-on jamais vu d'alliance
Plus mal assortie en tout point!
Nous attendrons votre sentence,
Et jusques-là nous ne le croyons point.
Cupidon écouta la jalouse cohorte,
Et, son trait à la main, répondit de la sorte :
J'adjuge à ce laid animal
Sur le cœur de l'Abeille une entière victoire.
Si, pour s'aimer, tout devait être égal,
Où seraient donc ma puissance et ma gloire?

LA FOURMI ET LE CHAT.

UNE Fourmi vigilante, empressée
A voiturer la moisson ramassée
Pour son hiver, passait et repassait
Devant un Chat, et souvent l'agaçait,
En lui disant : Petites que nous sommes,
Ne laissons pas d'apprendre à vivre aux hommes;
Et Salomon renvoie à la Fourmi
Le fainéant pendant l'août endormi.
Il a raison : mon agissante adresse
Réveillerait la plus froide paresse.
Toi, que fais-tu que puisse un spectateur
Mettre à profit? Il est vrai, grand docteur
A souris prendre, on voit ta patte habile
Dans la maison n'être pas inutile.
Mais, pour mieux faire, il faudrait, aussitôt
Que la rusée est à toi d'un plein saut,
Me la croquer, et vîte en sentinelle
Te préparer à capture nouvelle.
S'en faut beaucoup que l'on en use ainsi
Chez tes pareils. Est-elle est à ta merci,
La friponnière ; en vrai polichinelle,
De cent façons tu te mets avec elle
A badiner, et, prête à t'échapper,
Au même instant tu cours la rattraper,

Si que, cent fois tournée et retournée,
Elle est ton jeu le long de la journée.
Tu ne finis tes folâtres ébats,
Que quand ta patte et tes yeux sont bien las.
Même on croirait que tout ce badinage
Te plairait plus que le but de l'ouvrage.
Il faut agir plus sérieusement,
Et ne pas perdre un seul petit moment.
A toi permis; le premier je t'en loue,
Répond le Chat : mais, tandis que je joue
Si follement, sache qu'à ma façon
Je fais à l'homme une belle leçon.
C'est à longs traits qu'on doit goûter la joie;
Et le vainqueur, à même de sa proie,
Qui ne sait pas alonger son plaisir,
Reste bientôt sans force et sans desir.
La volupté met tous ses artifices
A reculer la fin de ses délices.
Adieu, mignonne : instruis l'oisiveté;
J'instruirai, moi, l'amour précipité.

LE PINSON ET LA TOURTERELLE.

Un Pinson se mourait d'ennui,
Voyant sa petite maîtresse
Ne plus paraître avoir pour lui
Ni ménagement ni tendresse.
Fâché de ses nouveaux mépris,
Il s'en plaint à la Tourterelle.
Voulez-vous renouer, dit-elle?
Oui bien; dans les bois de Cypris
Il n'est point d'amant si fidèle.
Son cœur vous aviez donc conquis?....
A mille faveurs j'en appelle.
Comment obtîntes-vous ce prix?...
Par beaucoup de soins et d'alarmes.
Cher Pinson, reprenez vos armes;
On garde un cœur comme on l'a pris.

LE CHEVAL ET LE CHIEN.

Un beau Cheval qu'avait dame Nature
Fait à plaisir, vantait son encolure,
Tête, poitrail, croupe, et jambes sur-tout :
Il se louait enfin de bout en bout,
Sans oublier son admirable adresse
Dans le manége, encor moins sa vîtesse;
Puis, dit au Chien : Petit, regarde-moi :
Des animaux ne suis-je pas le roi?
Quel air! quel port! Je suis le vrai modèle
D'un noble orgueil. Pour moi, je suis fidèle,
Répond le Chien, et je me borne là...
C'est fort bien fait, mais c'est peu que cela;
De tes talens la liste n'est pas ample....
Je le sais bien; mais on voit maint exemple,
Chez les humains, de ta grande fierté;
On n'en voit point de ma fidélité.

LA POULE ET LE RENARD.

Une Poule alerte et joyeuse
Vivait sans soins et sans souci.
Elle avait tout à sa merci,
Et tout semblait la rendre heureuse.
Dans son nid le grain abondait
Pour les bons œufs qu'elle pondait.
Elle était jeune, elle était belle,
Et son coq ne caressait qu'elle.
Un vieux Renard lui dit un jour :
Comment te vantes-tu, m'amour,
Que rien au monde n'est capable
De te troubler dans ton bonheur ?
Eh ! de moi tu n'as donc pas peur ?
Si jamais j'entre dans l'étable,
Nous verrons.... Et que verrons-nous ?
J'attends tranquillement vos coups :
Mais du premier, je vous en prie,
De vivre faites-moi cesser.
Le dernier plaisir de la vie
Est de mourir sans y penser.

LA SOLE ET LE POULET.

Une Sole était amoureuse
D'un beau, jeune et petit Poulet,
Qui, pour la rareté du fait,
Rendait souvent sa belle heureuse.
Quelle rareté, dira-t-on !
C'est qu'il ne craint point que la Sole
En jase la moindre parole,
Et divulgue leur passion.
Quoi donc ! Est-ce que jamais dame
Publia ses tendres délits ?
Bon ! l'homme se vantait jadis :
Mais, pour le présent, c'est la femme.

LES TOURTEREAUX ET LA FAUVETTE.

Qu'on est malheureux quand on aime,
S'entredisaient deux Tourtereaux!
Tantôt une frayeur extrême
Vient des jaloux ou des rivaux;
Tantôt les rigueurs de l'absence
Nous font couler les jours en pleurs;
Quelquefois même la présence
Expose à de vives douleurs.
Un importun nous incommode,
Un babillard nous fait rougir,
Ou quelque ridicule mode
Glose notre façon d'agir.
Allons consulter à Cythère
Les oiseaux de ce pays-là.
Vers cette région si chère
Le beau couple aussitôt vola.
La Fauvette expérimentée
Consola nos pauvres amans,
Et leur tendresse rebutée
Reçut ses éclaircissemens.
« Souvent les amoureux desirs
» Dans de grands chagrins nous engagent;
» Mais les chagrins sont des plaisirs,
» Lorsque entre deux ils se partagent. »

LE HIBOU ET LA TOURTERELLE.

POUR sa maîtresse un vieux Hibou
Avait pris une Tourterelle,
S'imaginant, le vilain fou,
Qu'il pourrait se faire aimer d'elle.
Mais n'essuyant que des mépris,
Et des rebuffades très-vives,
Aux dépens du fils de Cypris,
Il s'évapore en invectives.
Au diable soit l'enfant maudit,
Et sa puissance souveraine,
Qui n'a ni vertu ni crédit
Sur le cœur de mon inhumaine.
N'espère point d'heureux retour,
Hibou; ton erreur est extrême.
On accuse souvent l'Amour,
Au lieu de s'accuser soi-même.

LE PAPILLON.

Un jeune Papillon, élève du printemps,
Beau, brillant, bien doré, mais léger et volage :
En d'autres ce défaut déplairait, j'y consens;
Dans notre Papillon c'était un avantage :
Ce nouveau fils du blond Phébus,
Ce mignon de dame Nature,
Par la beauté de sa parure,
Semblait de tous les cœurs exiger les tributs.
Déja Flore en paraît éprise,
Déja Zéphir en est jaloux,
Et dans son cœur se formalise
De ce qu'on lui fait les yeux doux.
Mais, telle enfin est la méthode :
Un bel et magnifique habit,
Certains petits airs à la mode,
Des jeunes gens font le débit.
Avec de pareils avantages,
Jugez si notre Papillon
Sut attirer tous les suffrages.
Pour lui d'abord soupira, ce dit-on,
Une foule de fleurs nouvelles,
Qui toutes avaient des appas;
Mais vainement soupiraient-elles,
Car Papillon ne les écoutait pas.

Il courtisa la rose et puis la tubéreuse,
Puis l'anémone, puis l'œillet.
Nulle pourtant ne fut assez heureuse
Pour fixer ce petit coquet.
Tout enivré de ses conquêtes,
Le galant se croyait au rang des paladins;
Mais souvent les plus belles fêtes
Finissent par de grands chagrins.
Sur le soir de cette journée,
Je pense, un démon séducteur,
Peut-être aussi sa destinée,
Lui fit appercevoir une sombre lueur.
Dès-lors, adieu fleurs et parterre,
Adieu les roses et les lys;
Vous tâchez en vain de lui plaire,
La flamme est la beauté dont son cœur est épris.
Il était sans expérience,
Ainsi qu'un Papillon d'un jour,
Et méritait quelque indulgence,
Si les destins n'étaient pas sans retour.
Il vole où son malheur l'appelle.
D'abord l'instinct fut le plus fort,
Et l'obligea, malgré son zèle,
A calmer le premier transport.
Mais jeunesse est présomptueuse,
Et ne veut jamais faiblement;
A son humeur impérieuse
Tout doit céder dans le moment.

Tant s'approcha de ces flammes mortelles
L'inconsidéré Papillon,
Qu'il y laissa sa parure et ses aîles,
Et demeura rôti comme un grillon.
Cependant encore il respire;
Mais triste, morne et languissant,
Osant à peine se produire,
Le cœur toujours hautain, quoique à terre rampant.
Cet infortuné volatile
Voudrait encore être chenille;
Mais le cruel destin en ordonne autrement.

LE PHILOSOPHE ET L'AVOCAT.

Un Philosophe songe-creux,
Qui ne savait qu'en théorie
Ce que c'est que d'être amoureux,
Disait un jour : Je vous en prie,
Expliquez-moi, jeune Avocat,
D'où vient que l'amant se propose
Un plaisir vif et délicat,
En répétant la même chose.
C'est un abus, en vérité,
D'appeler un bonheur suprême
Une chose sans nouveauté,
Dont l'effet est toujours le même.
Monsieur le raisonneur profond,
Permettez que l'on vous informe
Qu'un même plaisir quant au fond
Est différent quant à la forme.

LE CHIEN ET LE MOINEAU.

Un Chien fameux par ses prouesses,
Et le plus galant des Moineaux,
Parlaient de leurs tendres caresses,
Et calculaient leurs faits nouveaux.
Pauvres pécores que nous sommes,
Dirent-ils ensuite en courroux,
De ne pas nous moquer des hommes
Qui veulent l'emporter sur nous!
Je voudrais un peu leur apprendre
A ces messieurs les fanfarons,
Qu'au seul printemps je suis plus tendre
Qu'eux pendant les quatre saisons...
Chien, toi qui te dis si fidèle,
Et dont le nez est si vanté,
Ne te donne point pour modèle
De la tendre fidélité.
Moineau, la volupté suprême
N'est point le plaisir que tu prends;
C'est du plaisir toujours le même
Faire cent plaisirs différens.

LES MOINEAUX

ET

LES TOURTERELLES.

DEUX Moineaux et deux Tourterelles,
Savoir, deux mâles, deux femelles,
Se disputaient entre eux le prix
Du beau petit jeu de Cypris.
Le Moineau, vantant sa prouesse,
Disait : Voyez quelle est mon amitié !
J'aborde à peine ma moitié,
Qu'elle est sure de ma tendresse.
Aussitôt envolé qu'aussitôt de retour,
Aussitôt de retour qu'aussitôt je m'envole,
L'expression de mon amour
Va plus vîte que la parole.
La Tourterelle, sans regret,
Et sans murmure,
Lui répliqua : L'admirable secret,
Pourvu qu'il dure !
Mais, pauvre écolier mal instruit,
Que tu sais peu ce que c'est que caresse !
Ce qui précède et ce qui suit,
Du jeu d'amour est la délicatesse.

Ce n'est point ce plaisir que vous trouvez si grand,
Qui fait la volupté suprême.
Elle est dans ce plaisir, qui toujours est le même,
Et qui toujours est différent.

LE ROSSIGNOL ET LA FAUVETTE.

BON jour, mon aimable Fauvette :
Un Rossignol fort amoureux
S'adresse à vous, pour faire emplette
Des moyens de se rendre heureux.
Je fais tous mes efforts pour plaire ;
Je suis jeune, tendre et constant.
Hélas ! j'ai beau dire et beau faire,
Je ne saurais être content.
Tout me refuse : hier encore,
A la plus belle de nos bois
Je n'eus pas dit : Je vous adore,
Et je veux vivre sous vos lois,
Qu'à l'instant même très-fâchée,
En me lançant un fier regard,
Elle s'envole effarouchée,
Et s'en va chanter à l'écart.
Cependant, avec éloquence
Je lui confessais mon amour.
Tant pis ; on doit avec prudence
Mettre ses sentimens au jour.
Avant d'épanouir son ame,
Il faut souvent attendre un peu.
Ne déclarez point votre flamme
Qu'on ne s'attende à votre aveu.

LE ROSSIGNOL, LE MERLE ET LA ROSSIGNOLETTE.

Un jeune Rossignol et sa Rossignolette,
Par mainte et mainte chansonnette,
Naïvement s'entre-contaient
Ce que l'un pour l'autre ils sentaient,
Ni plus ni moins, selon la gauloise méthode.
Rossignols, comme nous, ne changent pas de mode;
Toujours même plumage, et toujours même amour :
Ils chantaient jour et nuit ; les échos d'alentour
Retentissaient du son de leur vive cadence.
Près d'un buisson voisin, faisait sa résidence
Un vieux Merle, grand radoteur,
Noir et bourru comme un docteur.
Le chant des Rossignols lui donnait la migraine.
Que n'ont-ils comme moi l'asthme et la courte haleine,
Disait le caduc animal!
Au diable l'amour musical;
Morbleu! je les ferai bien taire.
Il raisonnait sur cette affaire.
Comme un fin Merle qu'il était.
C'est ainsi qu'il argumentait :
Rossignol sans amour est bientôt sans ramage :

L'amour ne peut durer que jusqu'au mariage :
Oh ! marions-les donc. Le grand nœud les noua.
Dès la première nuit, Rossignol s'enroua.
De la femelle le courage
Se maintint un peu davantage :
Mais tous deux eurent le bec clos,
En voyant leurs petits éclos.
C'est ainsi parmi nous que le cours d'une année
Finit la tendresse et les chants
De nos plus folâtres amans.
On voit même souvent naître dans l'hyménée
Les chagrins avant les enfans.

LE POT-DE-CHAMBRE
ET
LE TROPHÉE.

Au faîte d'un palais antique,
Un vieux Trophée immense était,
Qui par vétusté paraissait
Comme une montre de boutique.
Sa décadence l'affligeait,
Jugeant que le temps détruirait,
Quoique sa matière fût dure,
Les triomphes qu'il figurait,
Et qu'enfin rien n'en passerait
Jusques à la race future.
Tandis qu'aux pleurs il se livrait
D'une héroïque et triste mine,
Un Pot-de-chambre l'écoutait
Sur une fenêtre voisine.
Il l'apperçoit, et lui dit en fureur :
« Vase infect et pétri d'argile,
Où croupit une liqueur vile,
Propre à faire bondir le cœur,
Que fais-tu là, vaisseau fragile,
Près du monument d'un vainqueur ? »

Le Pot-de-chambre, sans colère,
Lui répond : « Pour quelle raison
Me parles-tu de la façon?
Tu ferais bien mieux de te taire.
Si je regarde tes faisceaux,
Ces dards, ces haches, ces drapeaux,
Quel mal cela te peut-il faire?
Mais quand je suis à t'écouter,
Et qu'il te plaît de te vanter
D'être l'enfant de la victoire,
Je ris de te voir exalter
Ce qui produit ta vaine gloire.
Que montrent tes faisceaux? Qu'on a bien ravagé,
Brûlé, renversé, saccagé.
Le beau coup d'œil d'architecture
Que la destruction de toute la Nature!
Moi cependant toute la nuit,
Meuble utile sous chaque lit,
Quand la femme au mari se prête sans murmure,
Ou que quelque tendron, en secret, sans mesure,
Se livre à l'amoureux délit,
Ne suis-je pas témoin, et témoin oculaire
Des réparations des torts que fait la guerre?
Compare ici, Trophée, et ton sort et le mien :
Conviens, pour mon honneur, sans offenser le tien,
Qu'il vaut mieux regarder le tendre Amour construire,
Que de voir le dieu Mars dans sa fureur détruire.
Concluons, pour l'humanité,

Qu'un Trophée est une chimère
Par la fausse gloire inventé,
Et que le Pot-de-Chambre est un bien nécessaire. »

LE PINSON ET LA FAUVETTE.

GENTIL Pinson, dans un certain bocage,
Leste, galant, né pour l'amour,
A plusieurs oiseaux d'alentour,
Contait fleurette en son ramage.
Jamais les héros des romans
Ne surent mieux que lui tourner leurs complimens.
Le franc coquet enflammait mainte belle.
Charmé d'assujétir un cœur,
Il se piquait peu de l'honneur
D'être amant constant et fidèle.
Mais à force de prendre, on est quelquefois pris :
C'est ce qu'à leurs dépens mille gens ont appris.
Sur un ormeau, Pinson rencontre une Fauvette :
Séduisante Vénus, elle avait tes attraits;
Dans l'art de tendre des filets,
Fut-il plus habile coquette?
Notre galant lui fait aussitôt les doux yeux,
Lui dit qu'il n'est rien sous les cieux
Qui lui puisse être comparable.
La Fauvette répond au discours gracieux :
Fauvette en tel jargon serait intarissable.
Elle emploie si bien ses talens enchanteurs,
Que notre oiseau, tyran des cœurs,
Sent embraser le sien d'une subtile flamme.

L'Amour sur le Pinson semble épuiser ses traits.
Aucun preux chevalier jamais
Ne fut autant que lui transporté pour sa dame.
Du récit de sa peine il frappe les échos;
Pour les hôtes des bois, il n'est plus de repos.
On parle enfin de mariage.
La Fauvette, pour engager
Son amant, sujet à changer,
Affecte humble maintien et doucereux langage,
Résolue à changer de ton dans son ménage.
Cet hymen fait grand bruit dans le canton;
Amis et parens du Pinson
Accourent à cette nouvelle,
Lui déclarant tout séchement
Que, pour entrer dans cet engagement,
Il faut qu'il perde la cervelle.
Cependant notre amoureux fou
Les laisse jaser tout leur saou,
S'évade et va former une éternelle chaîne.
Sitôt qu'il est dans ce nouveau lien,
Qu'il prend pour le suprême bien,
Il est en proie aux ennuis, à la peine.
Seigneur Pinson, véritable étourneau,
N'est plus cet enjoué, ce charmant damoiseau.
La Fauvette insolente, altière, aigre et bizarre,
N'a que mépris pour son époux.
De ses chagrins, de ses soupçons jaloux,
Elle goûte un plaisir barbare.

Le Pinson ne voit plus que jours infortunés.
Jeunesse imprudente, apprenez
D'un Pinson à tête légère,
Qu'il ne faut badiner avec le dieu d'amour;
Pour punir les badins, que ce traître sait faire
De son métier bien plus d'un tour.
Quant au fait de l'hymen, est sage qui préfère
Aux vains charmes de la beauté,
A quelque enjoûment affecté,
La vertu, le bon caractère.

LA COLOMBE ET LE CORBEAU.

On raconte que par le monde
Est un pays, où des corbeaux
L'engeance cruelle et féconde
Insulte impunément au reste des oiseaux;
Que, dans les accès de leur haine,
L'aigle même, leur souveraine,
Se voit par fois en bute aux traits
De ces redoutables sujets.
C'est dans cette contrée indigne
Qu'une jeune Colombe, aussi blanche qu'un cygne,
D'un de ces oiseaux dangereux,
Fort âgé, mais plus cauteleux,
Devint la proie infortunée,
A ses avis trompeurs s'étant abandonnée,
Et de ses jeunes ans oubliant la candeur,
Bientôt du vil oiseau prit toute la noirceur.
La blancheur de votre plumage,
Ma fille, disait-il, est un signe certain
Que la faveur du ciel, dans votre premier âge,
Vous prépare un heureux destin.
Les rares qualités dont vous êtes comblée
Font voir à quel bonheur vous êtes appelée.
Voulez-vous cultiver ces beaux commencemens,
Ayez soin de répondre à mes empressemens.

Une Colombe jeune et belle
A besoin d'un ami fidèle,
Qui toujours l'encourage et borne ses desirs
Au soin de modérer ses timides soupirs.
Gardez-vous d'écouter le funeste ramage
Des hôtes séduisans de ce prochain bocage;
Leurs accens dangereux dans votre jeune cœur
Jetteraient surement le poison et l'erreur.
Libre de tout souci, tranquille et solitaire,
Ecoutez seulement la voix de votre père :
A sa tendre amitié, ma fille, livrez-vous.
Vous l'aimez, il vous aime, est-il rien de plus doux?
La Colombe, à ces mots, simple autant que soumise,
De ce vieux papelard ignorant l'entreprise,
Sans contrainte à ses yeux découvre ses attraits;
Elle s'expose à tous ses traits.
Mais bientôt connaissant le mal qui la possède,
La Colombe en gémit, en cherche le remède,
Tandis que ce trompeur rit de ses vains efforts,
Et chasse adroitement sa honte et ses remords.
Cependant un ramier, ami de la Colombe,
Qui voit bien qu'à regret la pauvrette succombe,
L'anime, l'encourage à quitter le séjour,
Où le Corbeau rusé la traitait en vautour.
Quelle fut sa douleur! quand, rendue à soi-même,
Rappelant du Corbeau le cruel stratagême,
Ses noirs empressemens, ses soins insidieux,
Sur son illusion elle jette les yeux;

Qu'elle vit que de son plumage
La beauté, la blancheur n'étaient plus le partage?
Sa plainte aigrissant ses soupirs,
Vainement elle veut cacher ses déplaisirs.
Les bois voisins en retentissent,
Les fidèles échos à leur tour en gémissent.
La renommée instruit de ces forfaits nouveaux
L'aréopage des oiseaux.
A l'instant leur zèle s'anime,
Et des dieux outragés demande la victime.
La Colombe n'a pour appui
Que ses larmes et son ennui.
Le Corbeau plus rusé fait agir ses confrères,
De la faible vertu, terribles adversaires.
Le crédit, la faveur marchent devant leurs pas.
La Colombe se plaint, on ne l'écoute pas.
Les oiseaux assemblés l'accusent de folie :
Sa plainte n'est que calomnie ;
Et Thémis, sur ses yeux appuyant son bandeau,
Voit noire la Colombe, et tout blanc le Corbeau.
Je parle à vous, sexe débile,
Qui cherchez les sentiers que montre l'évangile ;
Au choix d'un conducteur réfléchissez beaucoup.
Sous la peau de l'agneau souvent se trouve un loup.

LE CHAT ET LA LAMPROIE.

Un Chat disait à la Lamproie :
Tu seras à moi quelque jour.
Vous n'aurez jamais cette joie.....
Bon ! n'es-tu pas percée à jour ?
Malgré mes trous de toutes sortes,
Vous ne seriez qu'un faux vainqueur.
L'amour force toutes les portes,
Excepté la porte du cœur.

LA LIONNE ET LE ROITELET.

De l'empire des animaux
La Lionne avait la régence.
Elle convoqua ses vassaux,
Pour donner plenière audience.
Selon son rang et son état,
Chacun de ses sujets se place
Pour attendre le résultat.
La souveraine avait en face
Un Roitelet industrieux,
Qui, malgré son maintien modeste
Et son silence, avait des yeux
Qui lui disaient tout, et le reste.
Farouche oiseau, viens près de moi,
Viens, car il faut que l'on s'explique :
Roitelet est un petit roi;
D'où te vient ce nom magnifique ?
Princesse, quoique mon palais
Soit dans le trou d'une muraille,
Dans le creux d'un buisson épais,
Ou dans le fond d'une broussaille,
Je crois que je mérite bien
De porter ce titre suprême.
Quiconque ne desire rien,
Quiconque règne sur soi-même,

Est un vrai roi. Donc je le suis.
Dans mon cœur seul est mon empire;
Je fais des lois et je les suis.
De mes plaisirs rien ne transpire.
Je ne fais pas un grand fracas;
Mais nul souci ne m'inquiète.
Je suis d'une santé parfaite,
Et ne veux aucun embarras.
En vain les grands états on prône;
Pour moi, retiré dans mon creux,
Je vis content et plus heureux
Que le plus grand roi sur son trône.

LE PERROQUET

DÉPUTÉ VERS LA FAUVETTE.

On vint un jour trouver un Perroquet,
A qui l'on dit : Si tu veux de ta langue
Faire valoir l'agréable caquet,
Tiens, pour ce soir prépare une harangue,
En député des oiseaux du bosquet.
Tu connais bien la charmante Fauvette,
Qui d'une reine a chez nous les honneurs :
Nous te nommons pour être l'interprète
Des sentimens et des vœux de nos cœurs.
Tu t'étendras ensuite sur les graces,
Qui pour la suivre ont fait bail éternel,
Et rangeras en différentes classes
Tous les bienfaits qu'elle a reçus du ciel.
Tu la feras en tout point accomplie,
En déclarant que, par un don nouveau,
Tout-à-la-fois elle est belle et jolie :
Puis de ses yeux tu feras le tableau :
A pleines mains tu prendras les louanges,
Lorsqu'il faudra parler de son esprit.
Nous la verrions placée auprès des anges,
Si tu pouvais faire un juste récit.
Comprends-y bien cette délicatesse,

Ce goût exquis, ce fin discernement,
En certains lieux cet air de gentillesse,
Par-tout ailleurs ce profond jugement.
Mais si, de l'ame entamant l'inventaire,
Faut retracer toutes ses qualités,
On te prévoit longue harangue à faire
Sur tant de dons et de propriétés;
Car de là vient la douceur, la justice,
L'affable accueil, l'árt de se faire aimer,
L'empressement d'être la protectrice
Des malheureux qu'on voudrait opprimer.
De là procède une sagesse austère,
Quoique alliée avec tout l'enjoûment;
De là..... J'entends, je ferai votre affaire.
Oh! c'est pour moi l'ouvrage d'un moment.
La matière est déja toute apprêtée,
Et sur la voix, dont vous ne parlez pas,
La reine encor sera complimentée;
Car ce n'est pas un des moindres appas.
Nous oublions, harangueur, à t'instruire,
Répliqua-t-on, du trait le plus charmant.
Dans ton discours ne manque pas de dire:
Que la Fauvette a trouvé savamment
L'art enchanteur, par des nœuds immuables,
De réunir l'Hyménée et l'Amour;
Dieux qui sont plus irréconciliables
Que les deux chiens renvoyés hors de cour.
Pour cela, non: l'avis est inutile,

Et trop contraire à ce que j'ai promis;
En la louant, j'en blâmerais cent mille;
Je ne veux plus m'attirer d'ennemis.

LA FAUVETTE.

LA plus tendre de nos Fauvettes
Avait perdu son cher oiseau ;
Larmes publiques et secrètes
Mouillèrent son petit tombeau.
On s'attendait dans le bocage
A voir d'éternelles douleurs ;
Que de souvenirs et de pleurs
Elle allait nourrir son veuvage.
Mais bientôt avec un moineau
Notre veuve fut accordée.
D'où vient ce ménage nouveau ?
L'esprit seul se repaît d'idée.

LE PERROQUET ET LE PIGEON.

Un Perroquet, enflé de vaine gloire,
Par son caquet étalait sa mémoire,
Et l'emportait, avec sa forte voix,
Sur les oiseaux de la ville et des bois.
Un Pigeon vint, auditeur bénévole,
Mais peu touché de mainte faribole,
Que l'orateur recommençait toujours.
Quand il eut donc fini tous ses discours,
Il s'avisa d'attaquer de parole
L'humble animal, et lui dit fièrement :
Ah! que la langue est un bel instrument!
Et bienheureux qui sait en faire usage.
Que de plaisir procure le langage!
Pauvre Pigeon, d'où vient que, comme un sot,
Tu restes là, sans nous dire un seul mot?
Courage, allons, débite ta harangue;
Ou sur-le-champ on coupera ta langue,
Comme inutile..... Inutile! non pas,
Répondit-il, faites-en plus de cas.
Redonnez-moi ma compagne fidelle,
Et j'en ferai bon usage avec elle.

LE COQ ET LA POULE.

Un Coq, épris d'une jeune poulette,
Sollicitait la dernière faveur.
Il était beau; mais la belle avait peur
Des mauvais tours de sa langue indiscrète.
Tu n'auras pas satisfait ton ardeur,
Qu'un chant joyeux, jusqu'au bout du village,
Annoncera que je ne suis pas sage.
Ah! ne crains rien, je suis un Coq d'honneur,
Répondit-il; je te promets, ma mie,
De ne chanter, si tu veux, de ma vie.
Jures-en donc, je croirai tes sermens.
Le Coq vainqueur y fut-il bien fidèle?
Il imita les plus honnêtes gens;
Point ne chanta, mais il battit de l'aîle.

LE MAQUEREAU ET LA POULE.

MERCURE parcourant le monde,
Par l'ordre du maître des dieux,
Vit un jour, en faisant sa ronde,
Un objet qui charma ses yeux.
C'était une jeune poulette,
Pleine d'agrémens et d'appas,
Mais qui, restant toujours seulette,
Du coq ne faisait aucun cas.
Pour la dompter, le bon apôtre
Prend la figure du poisson
Qui, non pour lui, mais pour un autre,
De l'amour fait donner leçon;
Par beaux discours lui fait entendre
Que rien n'est si doux que d'aimer;
Que les dieux ne font le cœur tendre
Qu'afin qu'il se laisse enflammer.
La Poule répond à Mercure :
Je n'ai point encor fait mon choix :
Mais je sens qu'alors la Nature
Prêchera mieux que vous cent fois.

LE MOINEAU
ET
LA PUCE.

JA commençaient mes yeux à se couvrir,
Lorsqu'en mon lit entendant discourir,
Je mis au guet d'attentives oreilles.
Ils étaient deux ; l'un, disant des merveilles
De sa jeunesse, à plaisir racontait
Tous ses amours, et par milliers comptait
Les beaux exploits de son adolescence ;
Mais espérait en faire pénitence,
Se corrigeant sur la fin de ses jours.
L'autre à son tour lui tenait ce discours :
Le sang du peuple est ma plus forte envie,
A le sucer je passerais ma vie ;
Et les endroits que convoitent les dieux
Ne sont pour moi sacrés ni précieux.
Pour les remords, j'en suis à-peu-près quitte ;
Car mon espoir est une mort subite.
Qui diable est là? Quel est cet amoureux,
Pensai-je alors? Peste du malheureux,
Du sang humain qui fait son patrimoine !
Pour le premier ce peut être un chanoine,
Et le second quelque gros financier

Dont le peuple est le père nourricier.
Je passai donc, pour les voir à ma guise,
Dans l'autre chambre. O ciel! quelle surprise!
Les deux auteurs du colloque nouveau
Étaient la Puce et le tendre Moineau.

LE PETIT CHIEN.

Un petit Chien se montrait à la foire,
Et par l'esprit, l'adresse et la mémoire
De certains tours, s'y faisait admirer.
Grande fortune il aurait pu tirer
De ses talens ; mais dissipé, volage,
Toujours était ailleurs qu'à son ouvrage.
Allons, tout droit, et sautez pour le roi,
Lui disait-on. Le drôle restait coi,
Point ne sautait. Sautez donc pour la reine.
L'ordre donné, la menace était vaine.
Venez à moi. Zeste, bien loin de là
Il s'enfuyait. Je sais d'où vient cela.
   Dites-lui : Sautez pour Follette;
   Et vous verrez un joli saut.
   L'esprit est souvent en défaut,
   Nature n'est jamais distraite.

LE MYRTHE ET L'ORTIE.

LE Myrthe sur la blanche Ortie
Brusquement fit une sortie,
Jusqu'à lui disputer le pas :
J'ignore quels sont tes appas,
Et ta feuille n'est qu'une attrape.....
Trop fier Myrthe, apprends d'Esculape
Que beaucoup de maux je guéris;
Et partant trève de mépris.....
Guérir est un grand avantage :
Mais moi, je fais un double ouvrage;
Car, appartenant à l'Amour,
Je blesse et guéris tour-à-tour.

LA CHEMISE ET LA CORNETTE.

La Chemise sur la Cornette
Prétendait un jour l'emporter.
Que pouvait-on lui contester?
La peau par ses soins était nette :
Elle recélait mille appas.
Sur ce dernier point parlez bas,
Lui répondit son adversaire :
Ma fonction au beau sexe est plus chère;
J'orne ses traits, et ne les cache pas.

L'ABEILLE ET LE SIFFLET.

Il était un essaim d'Abeilles
Attentives à leurs devoirs,
Et qui travaillaient à merveilles
Pour former leurs petits dortoirs.
A leurs exercices fidelles,
Rien ne pouvait les dissiper;
Enfin c'étaient les vrais modèles
De l'art de toujours s'occuper.
Un jeune frelon, proche d'elles,
Fit de sa trompe un chalumeau,
Se mit à siffler, et nos belles
A le suivre dans le hameau.
Adieu donc travail, industrie,
Adieu le soin de la maison;
Ce n'est plus que badinerie
Ce qui devant était raison.
Abeille vous n'êtes pas sage
De vous laisser prendre au filet.
Hélas! que l'esprit est volage!
Il ne faut qu'un joli Sifflet
Pour séduire tout un village.

LA MACREUSE ET LA SALAMANDRE.

La Macreuse très-humblement
Vint prier le dieu de Cythère
De lui donner un jeune amant,
Qui desirait fort de lui plaire.
Mais la Salamandre était là,
Qui d'abord, d'une voix hardie,
Contre la Macreuse parla,
Et parla même en étourdie.
C'est à moi qu'il convient d'aimer,
A moi que la plus vive flamme
Nourrit, loin de me consumer,
Et qui suis toute feu dans l'ame.
Voyez un peu ce sang glacé !
Qu'il a bon air dans cet empire !
Et l'Amour serait bien placé
Dans le froid limon d'un navire !
Des tendres cœurs le souverain,
Sans s'arrêter à l'apparence,
En faveur de l'oiseau marin,
Rendit une juste sentence.
Il fit ensuite une leçon
A l'indiscrète Salamandre,
Et la tourna d'une façon
A nous faire aisément comprendre

Que

Que femme qui possède l'art
De passer pour une Macreuse,
Sait prendre la meilleure part
Dans les secrets de vivre heureuse.
C'est ce sang-froid qu'on doit choisir
Par une adresse consommée,
Quand on veut joindre à son plaisir
Son repos et sa renommée.

LA BALEINE ET LE VER A SOIE.

CONSIDÉRANT sa différence,
Du haut de son volume immense,
Une Baleine avec dédain
Regardait un Ver, que la faim
Traînait rampant sur le rivage,
Pour chercher un mûrier sauvage.
Quoi! devrait-on naître à ce prix,
Disait des mers la souveraine?
Sans s'émouvoir de ses mépris,
Le Ver répond à la Baleine :
Je pense de même que vous.
Les commencemens de ma vie
Ne doivent point porter d'envie.
Eh! qui diable en serait jaloux!
Mais ainsi que fille jolie,
Au sortir du couvent, oublie
Sa gênante captivité,
Et dit : Vive la liberté!
De même, dès que de la coque
Où le destin l'enfermera,
Votre servante sortira;
De son bonheur voilà l'époque.
Aussitôt on la mariera;
Et mariée, alors, oh dame!

Vous verrez un beau carillon,
Tel qu'en fait une jeune dame,
Que l'hymen change en papillon.

LE PERROQUET.

Un Perroquet des côtes de Guinée,
Jeune, joli, bien fait, le manteau bien perlé,
Et sur le tout caquet bien affilé,
Faisant honneur enfin à l'espèce empennée,
Vivait dans les forêts en pleine liberté;
Toujours disant chanson nouvelle,
Ou bien sifflant menuet, ritournelle :
Son bonheur faisait sa fierté,
Lorsqu'un oiseau de cette espèce,
Ou par malheur, ou par tendresse,
Suivant l'objet de son ardeur,
Tomba dans les mains du chasseur.
Notre petit causeur, d'un malin coup de langue,
Badinait l'oiseau malheureux;
Et le texte de sa harangue
Frondait toujours Perroquet amoureux
Pour les beaux yeux d'une perruche,
Qui souvent n'est qu'une guenuche.
Peut-on se laisser prendre ainsi?
Quelque belle que soit la cage,
Ce n'est toujours qu'un esclavage.
Qu'on est sot de chercher la peine et le souci!
Le plaisir qu'on sent à l'entrée
D'un piége habilement tendu,

Vaut-il des maux dont la durée
Fait que de nos beaux jours tout usage est perdu ?
Ainsi, parlant du haut d'un chêne,
Du Perroquet captif il augmentait la peine,
Quand passe une femelle : il la voit, et soudain,
Pour suivre cette belle, il se met en chemin,
La caresse du bec, de l'aîle,
A chaque instant fait la roue autour d'elle,
Tant qu'enfin, d'un air simple et doux,
La femelle, adroite et rusée,
Comme toutes le sont, (ceci soit entre nous)
Le conduisit par une route aisée,
Où l'attendaient des laqs qu'il ne put éviter.
Quand notre oiseau, toujours songeant à caqueter,
Se vit d'une cage nouvelle
Locataire nouveau, sans qu'il en prévît rien,
Que fit-il, dira-t-on ? Il baisa sa femelle,
Et chanta. Je crois qu'il fit bien.

LA CRÊME ET LE VINAIGRE.

VERS l'Amour, toujours blême et maigre,
S'en vont la Crême et le Vinaigre,
Lui disant : Ne pourrions-nous pas
Servir un peu dans vos états ?
Car à l'Amour tout est utile.
Ce n'est pas chose difficile,
Leur répondit le petit dieu,
De vous placer en temps et lieu.
Tant que le soupirant novice
Attend le jour du sacrifice,
Il doit être doux et benin,
Et tout céder au sexe féminin.
Mais aussi, dès qu'il se voit être
Profès en forme et père-maître,
Sa trop languissante douceur
Tourne d'ordinaire en fadeur.
L'appétit renaît par l'acide,
Et le goût redevient avide,
Quand cet acide à deux amans
Cause certains picotemens,
Légère aigreur qui les réveille,
Et dont les suites font merveille.
Crême, commence donc l'amour ;
Vinaigre ensuite aura son tour.

LE ROSSIGNOL, LA FAUVETTE ET LE MOINEAU.

LE tendre Rossignol et le galant Moineau,
L'un et l'autre charmés de l'aimable Fauvette,
Sur les branches d'un jeune ormeau,
Lui parlaient un jour d'amourette.
Le petit chantre aîlé, par des airs doucereux,
S'efforçait d'amollir le cœur de cette belle.
Je serai, disait-il, toujours tendre et fidèle,
Si vous voulez me rendre heureux.
De mes douces chansons vous savez l'harmonie;
Elles ont mérité le suffrage des dieux :
Désormais je les sacrifie
A chanter vos beautés, votre nom en tous lieux;
Aux échos d'alentour je le dirai sans cesse,
Et j'aurai tant de soin de le rendre éclatant,
Que votre cœur sera content
Du vif excès de ma tendresse.
Et moi, dit le Moineau, je vous baiserai tant....
A ces mots, le procès fut jugé dans l'instant
En faveur de l'oiseau qui porte gorge noire;
On renvoya l'oiseau chantant :
Voilà la fin de mon histoire.

LA GÉNÉALOGIE ET LE SUISSE.

Un jour la Généalogie,
Voulant savoir de quel côté
Venait certaine parenté,
Rencontre un gros Suisse, et le prie
De lui montrer par où, comment
Tel seigneur prétend qu'il hérite.
Pour voir cette affaire de suite,
Prenons-la du commencement;
Sachons d'abord quel est son père.
Aidez-moi, si vous le pouvez.
Dites donc, papa, vous rêvez!
Et c'est tout ce que tu sais faire,
Lui répond le Suisse en colère;
Je n'entends point tes rogatons.
Ah! je vous consultais, beau sire;
Car ma rivale la satire
Prétend que je marche à tâtons,
Et de plusieurs ose me dire
Qu'ils sont fils des treize cantons.

LE BROCHET ET LE PAPILLON.

Un Brochet était amoureux
D'un jeune Papillon femelle :
Mais tous les jours de nouveaux feux
Brûlait sa maîtresse infidelle;
C'est ce qui faisait naître entre eux
La discorde continuelle,
Et les discours injurieux
D'une jalousie éternelle.
Enfin le pauvre malheureux,
Fatigué de se plaindre d'elle,
Prit un ton grave et sérieux,
Sans faire une noise nouvelle.
Adieu les plaisirs et les jeux.
Elle apperçut bien, la donzelle,
Que le temps était orageux.
Son œil tendre en vain le rappelle,
Et ce maintien silencieux
Lui troublait déja la cervelle.
Que faire de cet ennuyeux?
Tâchez vîte qu'il vous querelle,
Arrachez-lui plutôt les yeux.
Il faut que ce froid se dégèle;
Dès qu'il aura grondé des mieux,
Il vous aimera de plus belle.

LE PIGEON ET LA LINOTTE.

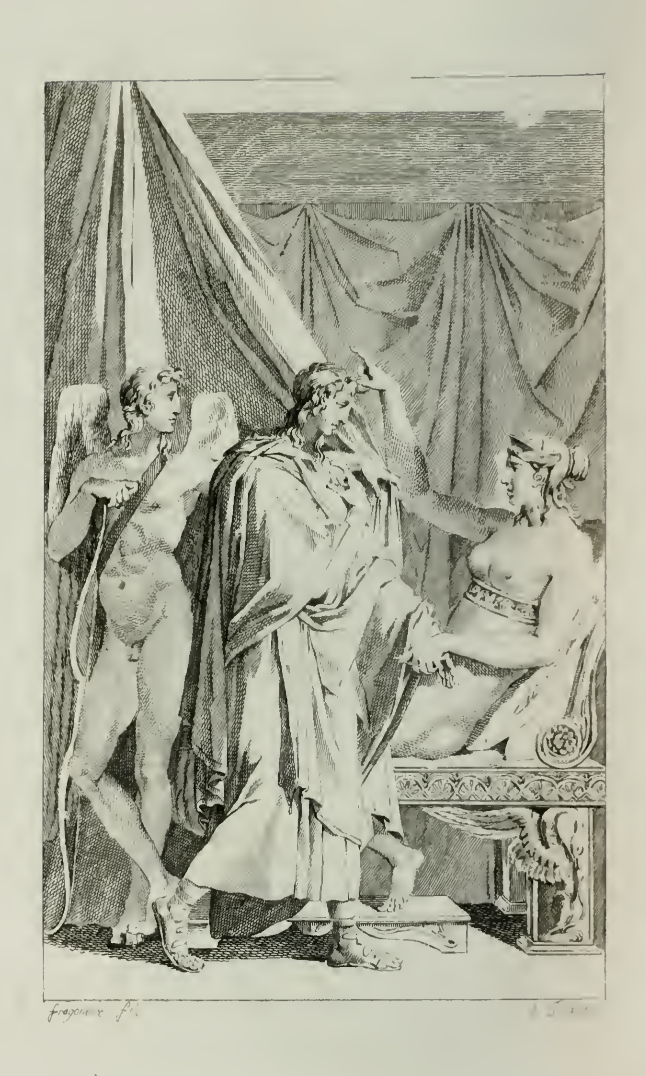
Mon cher Pigeon, mon doux ami,
Si nous étions unis ensemble,
L'amour serait-il endormi?
Parlez un peu; que vous en semble?
Oh! que de charmantes leçons
Nous donnerions sans cesse aux hommes,
Dont, hélas! au siècle où nous sommes,
Les amours ne sont que chansons.
Je suis prévenante hardie;
J'ai beaucoup de vivacité;
On vante ma dextérité;
Je suis gaie, et même étourdie.
C'est ce qu'il faut pour animer
Une prompte et brûlante envie.
Enseignons donc à bien aimer,
Et passons-y toute la vie.
Lorsque la Linotte eut tout dit,
A la petite épicurienne
Le tendre Pigeon répondit :
J'ai mon école, et toi la tienne.
Ton jeu des humains adoré
Finit après la jouissance :
Celui que je leur ai montré
N'est pas fini, qu'il recommence.

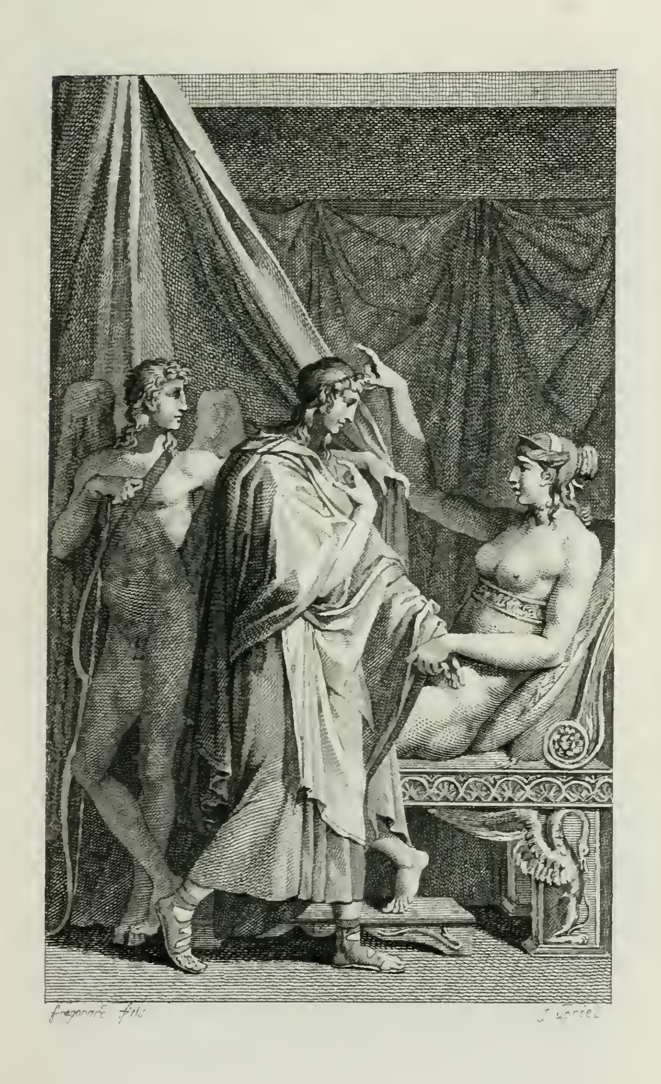
LA BELETTE ET LE SAPAJOU.

UNE adroite et fine Belette
Charmait un jeune Sapajou :
Mais las ! il désespérait où
Il pourrait joindre la follette.
Plus contrainte qu'une nonnette,
Elle était cloîtrée en son trou.
Doit-il laisser cette amourette ?
Aime-t-elle ? Oh ! certainement.
De la voir c'est donc chose aisée,
Puisqu'avant d'avoir un amant
La belle était déja rusée.

L'AMOUR FUGITIF.

L'Amour avait volé sa mère,
Pour donner des bijoux à sa chère Psyché.
Voilà le drole déniché,
Et dans l'instant par tout Cythère
Le libertin est affiché.
Vénus avait mis dans l'affiche,
Que quiconque découvrirait
De ce petit fuyard la niche,
La récompense en recevrait.
En attendant la découverte,
Cyprine se tenait au lit,
Inconsolable de sa perte.
Un berger arrive, et lui dit :
Ce matin j'ai vu le volage
Avec sa belle deviser,
Tous deux dans un sombre bocage.
Grand merci de la peine; elle vaut un baiser.
Une heure après, en vint un autre,
Annonçant que le même soir
Doit revenir le bon apôtre.
Approche, et vois ce que tu voudras voir.
Enfin il paraît un troisième
Tenant Cupidon par la main.
Tu me fais un plaisir extrême




fragonard fils

De ramener mon benjamin.
A te récompenser pourrai-je bien suffire?
Mon fils, qui, folâtrant, as perdu ton bandeau,
Viens tirer un peu mon rideau :
A ce beau conducteur j'ai quelque chose à dire.

L'ŒILLET.

Un Œillet dans un parterre,
Causant avec d'autres fleurs,
Leur disait : Tenez, mes sœurs,
Si quelque jeune bergère
Vient me choisir un matin
Pour me mettre sur son sein,
Je veux y prendre racine.
Eh bien! vous serez choisi,
Petit Œillet cramoisi,
Dit une beauté divine
Qui l'entend parler ainsi :
Venez sous la mousseline.
A ce propos radouci,
L'Œillet transporté s'exhale
En parfums délicieux;
A chaque instant il signale
Le triomphe de ses feux :
Mais enfin l'odeur s'épuise,
Vainement l'Œillet surpris
Attend de nouveaux esprits;
Il se pâme, il agonise.
Doux ébats, tendres plaisirs,
Ah ! que vos vives amorces
Ne portent-elles nos forces
Aussi loin que nos desirs?

LE SERIN, LA LINOTTE ET LE MOINEAU.

Un Moineau franc, épris d'une jeune Linotte,
Sollicitait la dernière faveur.
Il était vif, badin, et d'une humeur
A s'emparer bientôt d'une tête fallotte.
Enorgueilli de ses talens,
Il se présente chez la belle.
Elle aimait : mais l'amour fidèle
N'est plus d'usage dans ce temps.
Un Serin, par son doux ramage,
De la Linotte avait gagné le cœur.
Sans être au printemps de son âge,
Sa conquête pouvait encor lui faire honneur.
Notre Moineau, plus étourdi que tendre,
Rit de ce faible concurrent.
Quand on est jeune, on veut tout entreprendre.
Réussit-on, le succès nous l'apprend.
Il tente donc l'amoureuse aventure,
En un instant tout répond à ses vœux.
La Linotte devint parjure,
Elle trahit ses premiers feux.
Aussitôt par la Renommée

La nouvelle en court en tous lieux,
Et bientôt elle est confirmée
Par le Moineau victorieux.
Le Serin l'apprend et murmure;
Il prétend en tirer raison.
La Linotte rit de l'injure,
S'applaudit de la trahison.
Elle veut ménager leur flamme;
De tous les deux elle veut des plaisirs.
L'un par son chant sait attendrir son ame,
L'autre par ses talens satisfait ses desirs.

LES YEUX.

Des Yeux il sort des corpuscules :
Les Yeux noirs et les bleus en sont le mieux fournis,
Ce ne sont contes ridicules ;
Les savans sur ce point sont enfin réunis.
Des beaux Yeux noirs d'une femme
Il part maint corpuscule en forme de fourreau;
Tout homme que l'amour enflamme
A dans les siens l'épée, et veut leur donner beau.
Mais le fourreau toujours vacille;
L'épée en vain voudrait en approcher.
Après plus d'un effort, plus d'un soin inutile,
Lorsqu'elle en désespère, elle vient s'y nicher.
Voilà toute la mécanique
De l'heure heureuse du berger.
De part et d'autre amour indique
Quand on n'a rien à ménager.

LE CANAPÉ, LE LIT ET LE FAUTEUIL.

RÊVE.

Du mois de mai toute la sève
A coulé dans moi cette nuit.
Dieu d'Amour quel pétulant rêve !
Et quel effet il a produit !
J'en suis lasse, abattue, éteinte.
Ah ! c'était toi, mon cher ami,
Que, sans ménagement ni crainte,
Je n'embrassais pas à demi.
Est-il bien vrai, charmante reine,
Que tu flatterais mon orgueil ?
Mais où donc s'est passé la scène ?
Est-ce Lit, Canapé, Fauteuil ?
Le Lit veut en avoir la gloire :
Le Canapé le veut aussi,
Et l'on ne savait lequel croire,
Quand le Fauteuil s'explique ainsi :
L'apparence est pour moi complète,
Puisque, dans les songes d'amour
Pour l'ordinaire on ne répète
Que ce qui s'est passé le jour.

L'ÉCUREUIL ET LA PUCE.

Oui, tout animaux que nous sommes,
Disait l'Écureuil l'autre jour,
Nous apprenons à vivre aux hommes;
Moi, j'apprends à faire l'amour.
Quand je saute de branche en branche,
J'apprends que l'on doit commencer
Par sauter sur une main blanche,
Et puis zeste, zeste, avancer.
La Puce, à ce discours présente,
Dit : Je montre une autre leçon
Beaucoup plus courte et plus galante :
Quoi, mignonne? A faire un suçon.

LE CHAT ET LA MINETTE.

Un jour un Chat festoyant sa Minette,
Proche de là vit passer un gros rat;
Lors le matou, l'affaire à demi faite,
Pour courir sus, quitte son tendre ébat.
Chagrine fut de cete préférence
La délaissée, et certe avec raison.
Vîte elle alla conter sa triste chance,
De chate en chate, à toutes les maisons.
La chose sue, on tint conseil entre elles.
Pour prévenir le cas à l'avenir,
On ordonna qu'au déduit les femelles
Crieraient si haut, que rats, loin de venir,
Se tapiraient dans le fond des ruelles.
Çà, commençons un amoureux combat;
Mais pour que rien ne trouble notre fête,
Ma chère Iris, jure, crie et tempête :
Ah! jure donc, ou je vais prendre un rat.

LE GRAS DE JAMBE ET LE TETON.

LE Gras de Jambe et le Teton
Se prêtaient tour à tour, et se rendaient les armes.
L'un poliment disait : Sans le qu'en dira-ton,
Que tu dévoilerais de charmes !
Un homme, quel qu'il soit, n'a rien de plus pressé
Que de plonger sa vue alerte et vagabonde
Dans ce corset ingrat, où l'honneur t'a placé,
Pour désespérer tout le monde.
L'autre lui répondait : Quoique toujours couvert,
Des belles tu fais les délices.
Rond, ferme, égal, jamais on ne te prend sans verd :
Aussi de leurs yeux fins tu reçois les prémices.
Il est vrai qu'amoureusement,
Sur un mollet musclé, l'œil féminin s'arrête ;
Mais l'avoûrai-je bonnement ?
Cet œil actif se sert de ce prétexte honnête.
Je l'ai pris souvent en défaut,
Et je connais son artifice ;
Sur tout ce qui n'est pas habillé comme il faut,
En passant il a soin de faire la police.

LE CANEVAS ET L'AIGUILLE.

Le Canevas et l'Aiguille, un beau jour,
Dans leur loisir, s'entretenaient ensemble.
Les bons propos sont toujours sur l'amour.
L'un disait donc : Ma chère, que vous semble
De tant de trous que je rassemble en moi?
N'est-il pas vrai qu'il n'est point de coquette
Qui, dans chacun, ne desirât un roi,
Si la nature à l'INSTAR l'avait faite?
Cher Canevas, les féminins desirs
Par vous en vain sont portés à l'extrême.
C'est une erreur : à la fois cent plaisirs
N'en donnent qu'un, quand ils donnent le même.
Dites plutôt que l'homme voudrait bien
Que double chose en lui se trouvât jointe,
Comme chez moi. Quel agrément ! quel bien
D'avoir en propre et la fente et la pointe !
Plus d'embarras alors, ni cruauté,
Ni soins, ni peur, ni courses, ni caprices.
Erreur aussi : c'est la difficulté
Qui de l'amour fait toutes les délices.

LE BŒUF ET LE SACRIFICATEUR.

Un jour de fête à Vénus consacré,
Il s'agissait d'immoler une offrande.
Un jeune Bœuf du pacage est tiré,
Qui, sur-le-champ, avec double guirlande,
En grande pompe, à l'autel est conduit.
Mainte oraison, grandes cérémonies,
Belle harangue, et tout ce qui s'ensuit
Fut observé. Les prières finies,
Vint le grand-prêtre, et, sa hache à la main,
Il se saisit de la tremblante bête,
Fit un effort, cria HAN, et soudain
De l'animal il abattit la tête.
Des étrangers, qui regardaient cela,
Furent surpris, et disaient : Malepeste !
Comme d'un HAN le Bœuf est tombé là !
Alors Vénus, de la voûte céleste,
Descend au temple, et sans aucun détour,
Leur enseigna tout le fin du mystère.
Les longs discours préparent à l'amour ;
Mais un mot vif aide à finir l'affaire.

LES PAUPIÈRES ET LA PANTOUFLE.

POUR M***. ET MADAME***.

DEUX Paupières enorgueillies
D'appartenir aux yeux d'Iris,
Et d'elles-mêmes fort jolies,
Affectaient des airs de mépris.
La Pantoufle en fut la victime;
Car, lui parlant avec hauteur,
Elles voulaient lui faire un crime
D'avoir abandonné sa sœur.
Qu'en as-tu fait? A quel usage
Seule prétendrais-tu servir?
Inutile dans le ménage,
Désormais on doit t'en bannir.
Non pas : de moi mieux je présume.
Quand deux beaux yeux vous laissez voir,
Un cierge de leurs feux s'allume;
Je lui servirai d'éteignoir.

LE CHAT ET LA COQUILLE.

Un Chat, d'une façon furtive,
Allait cherchant un bon lopin,
Lorsque chez un peintre il arrive
Qui n'avait pas même de pain.
Il ne trouve en son pauvre bouge
Rien au monde de quoi friper,
Qu'une Coquille teinte en rouge;
Encore heureux de l'attraper.
Point de si près on n'y regarde,
Quand on est jeune et qu'on a faim.
A vingt-cinq ans, je n'avais garde
De dire : Ma chère, à demain.

LE SINGE ET LA SOURIS.

Un jour il arriva qu'un Singe
Son malin plaisir ayant pris
A disperser un tas de linge,
En fit sortir une Souris.
Il court après, la prend, s'en joue,
La tourne et retourne cent fois;
Puis lui fait tendrement la moue.
Épris de ce joli minois,
Il lui promet, par ses gambades,
Ses gestes, ses sauts périlleux,
Que les plus vives embrassades
Vont bientôt terminer leurs jeux.
Mais en voulant faire une pause,
Il tombe en un sommeil profond.
C'est l'affront où souvent expose
Un préliminaire trop long.

LE HANNETON ET LE CANARD.

Par l'agilité de mon aîle
Je nargue ce Canard brutal,
Disait un Hanneton femelle
Qui folâtrait sur un canal.
Au lieu de fuir son bec vorace,
La volatile errait autour,
Et, s'approchant avec audace,
Agaçait l'animal vautour.
Mais, par malheur, contre sa tête
Ayant heurté mal-à-propos,
Du Canard elle est la conquête,
Car elle tomba sur le dos.
En vain de sa folie extrême
L'insecte demanda pardon.
Philis, tu fais le Hanneton;
Je t'attends à tomber de même.

LE CHAT ET LE COQ.

Un Chat, pour cacher ses amours,
Dans les greniers allait s'ébattre.
A son bruit, on croyait toujours
Qu'il passait les nuits à se battre.
Ce fier et politique amant
Voulut faire la réprimande
Au Coq, qui, sans ménagement,
Se préparait à son offrande.
Le Coq répond : Point de secret,
Quand l'amour veut être éternelle.
Un amant n'est souvent discret,
Que pour devenir infidèle.

LE M***. ET L'ÉLÉPHANT.

L'INSECTE ennemi du grand jour,
Qui, sur le mont d'une déesse,
Osant même avoir son séjour,
Y mord, et pullule sans cesse;
Ce tyran des plus secrets lieux,
Qui dans moins d'une heure est grand-père,
Et, sans le messager des dieux,
Tourmenterait la vie entière;
Ce petit bourreau, triomphant
De sa qualité prolifique,
Au gros et robuste Éléphant
Insolemment faisait la nique.
Quoi donc! il faut un jour entier
Pour préparer ta jouissance!
Je suis amoureux sans quartier;
Sitôt fini, je recommence.
Vilain, point de comparaison;
De l'amour apprends les mystères:
Esprit, goût, nouveauté, raison,
N'est que dans les préliminaires.

LA GUÊPE ET L'ANDOUILLE.

Une jeune Guêpe timide
Regarde une Andouille de loin.
D'en tâter son goût est avide,
Mais elle ne sait par quel coin
Saisir ce monstre qui l'étonne.
L'Andouille voit son embarras,
Et lui dit : Viens, belle mignonne,
Aucun tort tu ne me feras.
La Guêpe aussitôt lui réplique :
Je vais donc te réduire à rien....
Au contraire, je sais trop bien
L'effet d'une Guêpe qui pique.

LE CHEVAL ET LA LEVRETTE.

Le Cheval vif et l'agile Levrette,
Chassant tous deux, eurent du différend.
La chienne dit : Ma vîtesse est complette,
Car en courant mon droit chemin je prend,
Sans m'arrêter; et toi, tu caracolles
Comme au manége. Est-ce là le moyen
De bien chasser? A de grosses paroles
On en venait, et sans terminer rien,
Quand on convint de rapporter l'affaire
Devant l'Amour : c'est un maître chasseur
Qui suit sa proie, et qui sait comment faire,
Pour être un peu du gibier possesseur.
Des deux côtés cette cause nouvelle
Fut donc plaidée au coin de la forêt;
Et Cupidon, instruit de la querelle,
Très-gravement prononça cet arrêt :
« Toi, qui tout droit vas ton chemin battant,
» Tu chasseras dans les bois de mon frère.
» Toi qui te plais à caracoller tant,
» Je te prendrai pour mes bois de Cythère. »

LES ROSES ET LES LYS,

FABLE ANACRÉONTIQUE.

Un jour les Roses et les Lys
Résolurent d'aller ensemble
Loger sur le teint de Philis.
La troupe aussitôt se rassemble,
Pour exécuter ce dessein.
Dans son lot la Rose eut la joue,
Et je ne sais quoi sur le sein,
Sur-tout aux lèvres se dévoue.
Bien plus amplement partagé,
Sur le reste de son visage,
Le Lys épars se vit logé.
Enorgueilli de son partage,
Le jaloux s'ennuya de voir
La Rose en son petit ménage.
Plus on a, plus on veut avoir.
Pour lui faire plier bagage,
Le Lys appelle à son secours
L'effroi d'une surprise extrême.
Sylvandre est mort depuis deux jours,

Philis

Philis l'apprend et devient blême ;
Mais ce bruit était supposé.
Sylvandre arrive, et, portes closes,
Avant de s'être reposé,
Il changea tous les Lys en Roses.

LA LUNE
ET
LA JARRETIÈRE.

La Lune, comme une commère,
Jasait avec la Jarretière,
Et lui jabottait tous ses droits.
Je suis déesse par trois fois.
Écoute : Au ciel je suis la Lune,
Et, par mon pouvoir souverain,
Dans le bonheur et l'infortune,
Je gouverne le genre humain.
Mon influence, de ce monde
Règle les secrets mouvemens;
C'est par moi seule qu'il abonde
En de si grands événemens.
Diane, je préside aux plaisirs de la chasse;
On voit mon trône au milieu des forêts;
Et vers moi la jeunesse accourt avec audace,
Et me consacre tous ses traits.
Enfin, dans les enfers, mon nom est Proserpine :
Je règne en ces lieux ténébreux,
Et c'est là qu'aux mortels ma volonté destine
Ou des plaisirs divins, ou des tourmens affreux.
Déesse, ne sois pas si fière,

Lui répondit la Jarretière ;
De ton triple pouvoir ne te targue pas tant.
Qu'à d'autres auditeurs ton discours en impose.
J'ai près de moi certaine chose,
Qui peut en dire tout autant.

LE RAT ET LA PUCE.

L'AUTRE jour la Puce et le Rat
Racontaient leurs tours de jeunesse.
Ils avaient évité l'éclat,
Et par-là prouvaient leur finesse.
L'un conta comme en tapinois,
Cherchant à finir son ouvrage,
Il avait employé deux mois
A se loger dans un fromage.
L'autre discourut à son tour,
Disant que, très-souvent, sans crainte,
Jusques dans le pays d'Amour,
Elle parcourut toute Aminte.
Comment diable! ne crains-tu pas
Qu'Aminte à la fin ne t'attrape?....
Vous êtes dans le même cas
D'être écrasé sous une trape.
Laissez-moi donc en liberté
Sucer la peau des plus cruelles.
Sans un peu de témérité,
On meurt de faim auprès des belles.

LES CARPES ET LES COUSINS.

MODESTEMENT au pied d'un hêtre,
Au temps de nos premiers amours,
Le long d'un beau canal champêtre,
Philis et moi nous causions tous les jours.
De larges écailles dorées
Des Carpes se montraient parées,
Mais ne disaient pas un seul mot.
Ah! que cet animal est sot!
Me dit Philis encor trop sage
Pour que je lui pusse expliquer
Que la langue a plus d'un usage.
Dans ce moment vint nous piquer
De Cousins un essaim volage.
L'un d'entre eux nous dit galamment :
Tendres amans, à ma blessure
L'Amour joint une autre piqûre.
Toutes les deux également
Pourront guérir facilement :
Mais, si vous vous grattez, j'en jure,
Elles croîtront assurément.

LA GUENUCHE ET LA JEUNE CHATTE.

ADMIREZ donc ma gentillesse
Et cent jolis tours de souplesse
Que je fais du soir au matin,
Disait, d'un petit air mutin,
La Guenuche à la jeune Chatte.
Que ne te sers-tu de ta patte
Pour surprendre quelque souris,
Ou jouer avec un rat pris?
Ah! je suis encor trop jeunette,
Répond la petite minette;
Un autre jeu sait m'occuper.
Maintenant tout mon exercice
Est la queue, et mon artifice
Ne tend qu'à pouvoir l'attraper.

LA MER ET L'ÉTANG.

De la Mer Vénus étant née,
Croyait à son suprême rang
La nayade subordonnée,
Sur-tout la nayade d'étang;
Mais celle-ci, belle à merveille,
Aurait embarrassé Pâris,
Qui l'eût jugée au moins pareille
A la déesse de Cypris.
Si bien donc que ce parallèle
Fit beaucoup de bruit dans les cieux;
Et, pour décider la querelle,
On vit opiner tous les dieux.
Sans faire une longue tirade,
Pour exprimer leur sentiment,
Je suis Vénus, je suis nayade,
Dirent-ils laconiquement.
Ainsi l'on disait à Florence :
Je suis Guelphe ou bien Gibelin;
Ainsi l'on pourra dire en France :
Je suis BELLEPLE ou CHANNELIN.
Comme les voix étaient égales,
On délibéra que l'Amour
Jugerait seul ces deux rivales;
Mais à sa mère il fit un tour.

Il avait volé sa toilette,
Pour en faire à Psyché le don.
Le fouet en main Vénus le guette.
Au lieu de gagner son pardon,
Vers cette nayade si belle
Il vole, et n'est pas arrivé,
Qu'en ses bras il juge pour elle,
En s'écriant : Je suis SAUVÉ (1).

(1) Nom de la dame qui proposa le sujet de cette fable.

VÉNUS ET LE PILOTE.

Sur un pont Vénus arrêtée
Regardait un bateau venir,
Qui de l'onde précipitée
Le danger devait prévenir.
La déesse crie au Pilote :
Prends garde à l'arche ; enfile bien.
Le drôle, sur la même note,
Lui répond : L'art ne sert de rien ;
Souvent le plus fier équipage,
S'il est dans son malheureux jour,
Est désolé par le naufrage
Qu'il fait sous l'arche de l'Amour.

L'AIGUILLE ET LE CANEVAS.

Un apprentif de l'Hyménée,
Par un certain secret malheur,
De son épouse infortunée
Ne pouvait contenter l'ardeur.
Ils vont trouver un Esculape,
Qui les visita promptement,
Et voyant d'où venait l'attrape,
Ainsi leur parla décemment :
Un jeune homme qui se marie
Peut ressembler à qui voudrait
Travailler en tapisserie,
Et qui n'a pas ce qu'il faudrait.
Il est vrai qu'il s'offre à sa vue
Un Canevas bien étendu ;
Sa main d'une Aiguille est pourvue,
Et de son dessein prétendu
Tout lui représente l'image :
Mais les pelotons, où sont-ils ?
Avant d'entreprendre l'ouvrage,
Il faut avoir tous ses outils.

L'AMOUR PRIS DE VIN.

L'AMOUR, à force de boire,
Perdit un jour la mémoire.
Ce dieu, dans un vin clairet,
Avait oublié tout net
Que déja d'un trait de flamme
Il avait blessé mon ame.
Au fond d'un bocage épais
Il me rencontre à sa belle,
Et dit en battant de l'aîle :
Bon, voici du gibier frais.
Pour abaisser mes fumées,
Essayons sur lui ces traits.
Lors cent flèches enflammées,
De cet arc qui tant de fois
Soumit les dieux à ses lois,
Partant plus dru que la grêle,
Font bientôt fuir péle-mêle
Les craintifs hôtes des bois.
Vain effort ! nul trait ne porte.
Oh ! oh ! qu'est-ce que cela ?
Le drôle est bien dur. N'importe,
Tirons toujours : m'y voilà.
Non ! Quoi ! perdre de la sorte
Tous mes traits ! Ah ! quel dépit !

Homme ou démon, qui le fit
Cœur d'une trempe si forte,
Ou quel charme l'endurcit?
C'est ceci, lui répondis-je,
Tirant le portrait d'Iris :
Regarde, et de ce prodige,
Cesse, Amour, d'être surpris.
Avec pareille cuirasse,
Crois-tu qu'on craigne tes traits?
Non, jamais, quoi que tu fasse,
Tu ne prendras une place
Que défendent tant d'attraits :
C'est en vain te mettre en frais.
Va dormir, la nuit te chasse.
Adieu : mais une autre fois
Sois plus heureux ou plus sage,
Et fais un meilleur usage
Du reste de ton carquois.

LA JONQUILLE
ET
LE GRATE-CUL.

Une Jonquille était si belle,
Que, dans les jardins de Cypris,
Tous les simples, amoureux d'elle,
N'osaient pas en paraître épris.
Le Grate-cul, plus téméraire,
Un beau jour risqua le paquet,
Et lui dit qu'il voulait lui plaire;
Mais on rabattit son caquet.
Dans ta haie, entouré d'épines,
Rebut des fleurs, va te cacher.
Apparemment que tu badines?
Fuis, et cesse de m'approcher.
Donnez-moi du moins votre estime,
Et je bornerai là mes vœux,
Puisque vous me faites un crime,
De l'aveu de mes tendres feux.
Rien du tout. Vous êtes trop fière,
Peut-être vous en souffrirez;
Notre souverain de Cythère
N'aime point les mépris outrés.
Si ce dieu se le met en tête,

Je deviendrai votre vainqueur.
Qu'il mette seulement un BON sur ma requête,
Vous-même, vous viendrez me demander mon cœur (1).

(1) Dans une copie écrite de la main de l'auteur, au lieu des quatre vers qui terminent la pièce, on trouve ceux-ci :

De ce dieu craignez l'assistance ;
Un amant sait s'en prévaloir :
Mais il ignore sa puissance
Tant qu'il lui reste quelque espoir.

LE SINGE ET L'ARAIGNÉE.

PAR mille tours industrieux
De sa ruse et de sa souplesse,
Un Singe fait tout de son mieux
Pour faire éclater son adresse.
L'Araignée est là dans un coin,
Qui tend ses filets, sans mot dire;
Subtile, elle attire de loin
Les mouches qu'elle veut séduire;
La plus rusée est prise enfin,
Sans que l'art se fasse connaître.
On cesse de passer pour fin,
Dès qu'on veut se donner pour l'être.

LE LÉOPARD ET LE CHIEN.

Un lévrier, qu'un fort honnête Chien
Avait mordu, mais d'une dent badine,
Pour se venger, se servit d'un moyen
Qui du badin tendait à la ruine.
Faisant son frère auteur de mille maux,
Il rendit plainte, et par mille impostures
Le traduisit au roi des animaux.
Pour abréger toutes les procédures,
Le dénoncé sur-le-champ fut au point
D'être jugé : punition sévère
Le menaçait, car on ne douta point
Des faits cités dans le long inventaire.
Heureusement, au conseil souverain,
On se souvint que, dans la même ville,
Où fut mordu le délateur flandrin,
Lors gouvernait un Léopard habile,
Un juge intègre, éclairé, bienfaisant,
Presque adoré de toute la province.
On attendait, pour le débat présent,
Que son avis déterminât le prince.
Le vice-roi, sachant les noirs délits,
Voulut lui-même en prendre connaissance.
Il les vit faux, incroyables, proscrits,
Et ne conclut qu'à quelques remontrances.

Réponse

Réponse faite, on la suivit en cour.
Le Léopard reçut une missive :
Ce qu'ayant su, le dénoncé fut pour
Enregistrer correction passive.
Çà, mon enfant, lui dit le Léopard,
Écoutez-moi ; je sais qu'en toute chose
Le mauvais cœur chez vous n'a nulle part.
Il faut pourtant une métamorphose,
Et devenir un être tout nouveau,
Changer de ton, de manière et de forme,
Dire à sa langue incessamment : TOUT BEAU ;
Il faut en tout une prompte réforme.
Son auditeur répliqua : Volontiers,
Coupez, taillez, tranchez : sans résistance
Je m'y soumets ; mais laissez tout entiers
Les sentimens de ma reconnaissance.

LA PENSÉE ET L'ABBÉ (1).

La Pensée et l'Abbé ! Ce sujet hasardeux
Me donnera bien de la peine.
Partagez le travail, adorable Climène;
Faisons cette fable à nous deux,
Et que je voye un peu votre muse exercée.
Prenez pour vous l'Abbé ; car le gênant respect,
Que, malgré vos appas, imprime votre aspect,
Ne me laisse que la Pensée.

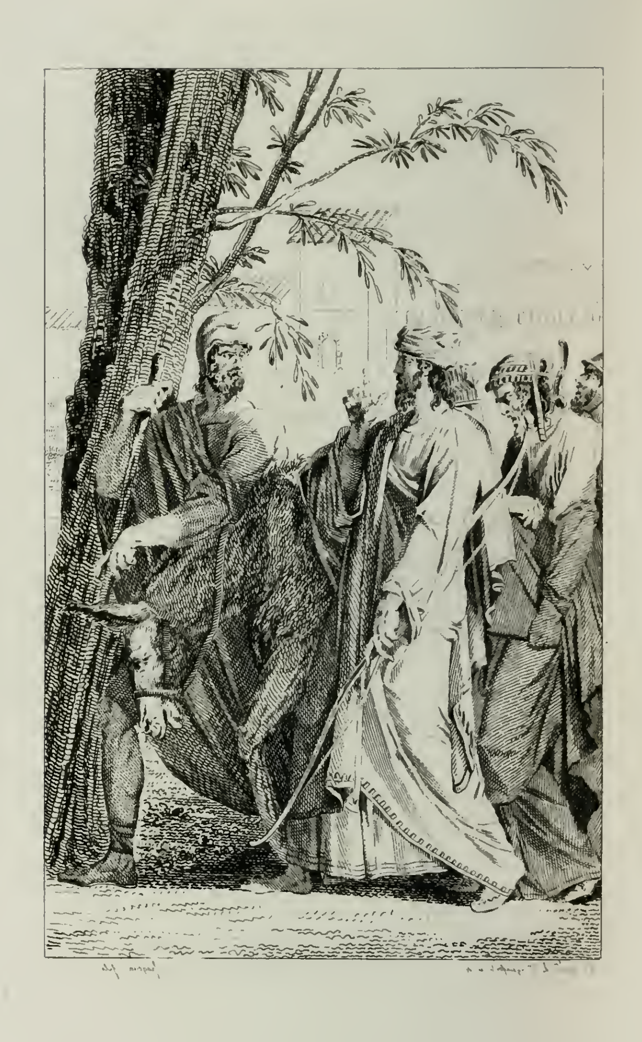
(1) Une dame pria l'abbé de Grécourt de lui faire une fable. L'abbé lui en demanda le sujet; la dame répondit: *Sur la Pensée...* Quoi ! la pensée toute seule ! Oui, toute seule, dit-elle, si l'abbé est toujours d'accord avec elle. Voilà ce qui fit naître cette pièce.

LA NUBILITÉ ET LE JEUNE RADIX.

A la Nubilité l'on bâtissait un temple,
Qu'on venait voir par curiosité;
Un Radix arrive, et contemple
De la jeune déesse et l'air et la beauté;
L'hommage, quoique tendre, était humble et timide,
Car ce Radix à peine était formé,
Et croyait bonnement que sa grosseur décide
Pour être ou n'être point aimé;
Mais notre déesse enfantine,
En souriant, le consola
Par une répartie et délicate et fine,
Qui le mystère dévoila.
Un peu plus ou moins gros, qu'est-ce que cela prouve?
Et quand même ton crû ne serait qu'à demi,
Je t'aimerai, pourvu qu'un beau jour je te trouve
Dans le jardin de mon ami.

LE BIGARREAU ET LE RASOIR.

Le Bigarreau, fier de sa bonne mine,
De sa fraîcheur et de son coloris,
De près un Rasoir examine;
Ensuite, d'un air de mépris,
Lui dit : Je crains ton voisinage;
Ce tranchant me fait grande peur:
Mille forfaits sont ton ouvrage;
Au mépris j'ajoute l'horreur.
Pourquoi cela? L'on doit me plaindre;
Car si j'opère quelque mal,
C'est la main qui sait m'y contraindre.
De moi-même, bon et loyal,
Je ne veux attraper personne,
Et pour qui je suis je me donne;
Mais dangereuse est ta beauté,
Et tu fais à tort le superbe;
C'est de toi que vient le proverbe:
A beau dehors dedans gâté.





L'ASTROLOGUE.

CERTAIN roi, jusqu'à la folie
Aima jadis l'astrologie :
Toujours marchait à ses côtés
Un docteur à longues lunettes.
En aveugle il suivait toutes ses volontés;
Sur ses projets divers, sur ses peines secrettes,
Les astres étaient consultés.
C'était un très-grand ridicule;
Mais les rois sont friands d'apprendre le futur.
Un hasard détrompa le prince trop crédule.
Un jour que le soleil, plus brillant et plus pur,
Invitait le monarque à s'ébattre à la chasse,
Il sort : le pédant suit, le ciel devient obscur,
L'air s'épaissit, l'orage le menace.
Le monarque tremblant consulte son docteur.
Alors d'un ton de pédagogue :
Calmez votre souci, seigneur,
Je promets du beau temps, répondit l'Astrologue.
Sur la parole du menteur,
On s'avance, on s'exerce aux travaux de Diane;
La meute était aux champs, lorsqu'il paraît un âne.
Un pitaud le suivait. Bon homme, par ta foi,
Pleuvra-t-il, demanda le roi?
Sire, j'aurons de l'iau, sans doute,

Dit le manant sans se troubler;
Je vois de mon baudet les oreilles trembler :
C'est un présage sûr. Le monarque l'écoute,
Et se sait bon gré d'avoir mis
Et le docteur et l'âne en compromis.
L'Astrologue en pâlit : cependant la tempête
Commence à fondre sur leur tête.
Le prince tout mouillé chassa de son palais
Des doctes charlatans la gent porte-soutane,
Et jura ses dieux que jamais
Il ne consulterait d'autre docteur qu'un âne.

LA SENSITIVE ET LE CHARDON.

LES simples tenant assemblée,
Soudain virent entrer l'Amour;
Et voilà le Chardon, d'emblée,
Qui, voulant lui faire sa cour,
Étala mainte ressemblance
Qu'il croit avoir avec ce dieu.
Si je cause quelque souffrance,
Disait-il, on y donne lieu;
Tant qu'on tient sa main dans sa poche,
Je n'ai garde de l'attaquer :
Mais si de trop près on m'approche,
C'est mon métier que de piquer.
Des traits cachés de toutes sortes
L'un et l'autre nous recélons;
Les blessures plus ou moins fortes
Montrent que nous nous ressemblons;
Enfin, cet animal insigne
Dont les amours font tant de bruit,
Ne voit point de plante plus digne
De contenter son appétit.
La harangue ainsi terminée,
L'enfant aîlé jeta les yeux
Sur la Sensitive inclinée.
Fi donc! ce simple est odieux,

Dit le Chardon; ce ridicule
Oserait-il bien vous parler?
Quand on le caresse, il recule;
En amour doit-on reculer?
Non, dit l'Amour; mais je sais que ma mère
Suspendait par fois son courroux
Contre un amant tendre et sincère,
Qui reculait au rendez-vous.
Belles, voici le fait : vous devez faire grace,
Si la première fois on ne sort point vainqueur;
C'est qu'alors les esprits abandonnent leur place
Pour aller étayer la surprise du cœur.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME I.

ÉPITRES.

FABLES.

FIN DE LA TABLE DU TOME I.



4 vol. pap. vélin

fig. eaux-fortes de Fragonard.

